

# Andrea Camilleri

## L'ÂGE du DOUTE

Une enquête du  
commissaire Montalbano



ANDREA CAMILLERI

L'ÂGE DU DOUTE

Traduit de l'italien (Sicile)  
par Serge Quadruppani

Fleuve Noir

Titre original : *L'età del dubbio*  
© 2008, Sellerio Editore, Palermo.  
© 2013, Fleuve Noir, département d'Univers Poche,  
pour la traduction française.  
ISBN : 978-2-265-09396-6

L'œuvre littéraire d'Andréa Camilleri connaît dans son pays un succès tel, qu'on lui trouverait difficilement un équivalent dans le demi-siècle qui vient de s'écouler en Italie. Une bonne part de cette réussite tient à la langue si particulière qu'il emploie. En rendre la saveur est une entreprise délicate. Il faut d'abord faire percevoir les trois niveaux sur lesquels elle joue, chacun d'eux posant des problèmes spécifiques.

Le premier niveau est celui de l'italien « officiel », qui ne présente pas de difficulté particulière pour le traducteur : on le transpose dans un français le plus souvent situé, comme l'italien de l'auteur, dans un registre familier. Le troisième niveau est celui du dialecte pur : dans ces passages, toujours dialogués, soit le dialecte est suffisamment près de l'italien pour se passer de traduction, soit Camilleri en fournit une à la suite. À ce niveau-là, j'ai simplement traduit le dialecte en français en prenant la liberté de signaler dans le texte que le dialogue a lieu en sicilien (et en reproduisant parfois, pour la saveur, les phrases en dialecte, à côté du français).

La difficulté principale se présente au niveau intermédiaire, celui de l'italien sicilianisé, qui est à la fois celui du narrateur et de bon nombre de personnages. Il est truffé de termes qui ne sont pas du pur dialecte, mais plutôt des régionalismes (pour citer deux exemples très fréquents, » *taliare* pour *guardare*, « regarder », *spiare* pour *chiedere*, « demander »). Ces mots, Camilleri n'en fournit pas la traduction, car il les a placés de telle manière qu'on en saisisse le sens grâce au contexte (et aussi, souvent, grâce à la sonorité proche d'un mot connu). Voilà pourquoi les Italiens de bonne volonté (l'immense majorité, mais on en trouve encore qui prétendent ne rien comprendre à la langue « camillerienne ») n'ont pas besoin de glossaire, goûtent l'étrangeté de la langue et la comprennent pourtant.

Remplacer cette langue par un des parlers régionaux de la France ne m'a pas paru la bonne solution : soit ces parlers, tombés en désuétude, sont incompréhensibles à la plupart des lecteurs (et il semblerait bizarre de remplacer une langue bien vivante et ancrée dans les mots de la Sicile d'aujourd'hui par une langue morte), soit ce sont des modes de dire beaucoup trop éloignés des langues latines (un Camilleri en ch'timi aurait-il encore quelque chose de sicilien ?). Il a donc fallu renoncer à chercher terme à terme des équivalents à la totalité des régionalismes. Le « camillerien » n'est pas la transcription pure et simple d'un idiome par un linguiste, mais la création personnelle d'un écrivain, à partir du parler de la région d'Agrigente. Et cependant, si toute vraie traduction comporte une part de création littéraire, le traducteur doit aussi éviter de disputer son rôle à l'auteur : il était hors de question d'inventer une langue artificielle.

Pour rendre le niveau de l'italien sicilianisé, j'ai donc placé en certains endroits, comme des bornes rappelant à quels niveaux on se trouve, des termes du français du Midi. D'abord, parce que le français occitanisé s'est assez répandu, par diverses voies culturelles, pour que jusqu'à Calais on comprenne ce qu'est un « minot ». Ensuite, ces régionalismes apportent en français un parfum de Sud. J'ai par ailleurs choisi le parti de la littéralité, quand il s'est agi de rendre perceptibles certaines particularités de la construction des phrases (inversion sujet verbe : « *Montalbano sono* » : « Montalbano, je suis ») ou ce curieux emploi du passé simple (*chè fu* ? « qu'est-ce qu'il fut ? », pour « qu'est-ce qui se passe ? ») par où passe l'emphase sicilienne, ou bien encore l'usage intempérant de la préposition « à » avec des verbes directs, et le recours très fréquent à des formes pronominales (« se faisait un rêve » pour « faisait un rêve »), etc.

J'ai tenté aussi de transposer certaines des déformations qu'impose le maître de Porto Empedocle à

l'italien classique, pour faire entendre la prononciation de sa terre : *pinsare* au lieu de *pensare* (« penser », en italien classique) a été traduit par *pinser*, *aricordarsi* au lieu de *ricordarsi* (se rappeler) a été traduit par s'« arappeler », etc. Choix sûrement discutable, mais qui me paraît encore comme la moins mauvaise des solutions, car elle permet de suivre l'évolution du style de notre auteur. En effet, l'abondance des transpositions de déformations orales n'est pas la même dans les premiers Montalbano que dans les derniers (il semble que, son public désormais conquis et habitué, Camilleri hésite moins à faire entendre les singularités de sa musique), et leur présence plus ou moins importante dans tel ou tel passage du même livre n'est pas dépourvue de significations, volontaires ou non.

L'ensemble de ces partis pris de traduction aboutit à une langue assez éloignée de ce qu'il est convenu d'appeler le « bon français » : ma traduction peut paraître peu fluide et s'éloigne souvent délibérément de la correction grammaticale. Mais depuis quelques dizaines d'années, le travail des traducteurs a été orienté par la tentative de mieux rendre la langue de leurs auteurs en échappant à la dictature de la « fluidité » et du « grammaticalement correct », qui avait imposé à des générations de lecteurs français une idée trop vague du style réel de tant d'auteurs. Un tel mouvement rejoint aussi le travail des auteurs francophones qui s'emploient à libérer leur expression du carcan d'une langue sur laquelle on a beaucoup trop légiféré. À l'intérieur de ce cadre, à mon artisanal niveau, l'essentiel était, me semble-t-il, de tenter de restituer auprès du lecteur français la plus grande partie de ce que ressent le lecteur italien non-sicilien à la lecture de Camilleri. Ce sentiment d'étrange familiarité que procure sa langue, écho de ce qu'on éprouve en rencontrant, en même temps qu'une île, une très ancienne et très moderne civilisation.

Serge Quadruppani

## UN

Il venait juste de trouver le sommeil après une nuit que pire que ça, il en avait eu rarement dans sa vie, quand il fut d'un coup aréveillé par un tonnerre qui fut comme un coup de canon tiré à cinq centimillimètres de son esgourde. Dans un sursaut, il se releva à moitié dans le lit en jurant. Et comprit que le sommeil ne reviendrait plus, inutile de rester au lit.

Il se leva, gagna la fenêtre, regarda dehors. C'était un orage bien comme il faut, ciel uniformément peinturluré de noir, éclairs glaçants, rouleaux de quatre mètres de haut, qui se ruaient en secouant leur crinière blanche. La marée s'était mangé la plage, l'eau arrivait sous la véranda. Il regarda sa montre, à peine 6 heures du matin.

Il alla à la cuisine, se prépara un café et, en attendant qu'il passe, s'assit. Petit à petit lui revint en mémoire le rêve qu'il avait fait. Quel grandissime tracassin qui lui était tombé dessus depuis quelques années ! Pourquoi est-ce qu'il lui était venu cette manie de s'arappeler toutes les conneries qu'il rêvait ? Pour ce qu'il en savait, ce n'était pas tout le monde qui, en se réveillant, amenait avec soi le souvenir de ses rêves. Il rouvrait les yeux et tout ce qui lui était arrivé pendant le sommeil, plaisant ou déplaisant, disparaissait. Mais lui, en revanche, non. Et le pire, c'est qu'il s'agissait de rêves problématiques, qui faisaient naître en lui 'ne grande quantité de quistions auxquelles, pour la plupart, il ne savait pas quoi répondre. Et c'est comme ça qu'il finissait par avoir les nerfs.

La veille au soir, il était allé se coucher de bonne humeur. Depuis 'ne semaine, au commissariat, il ne se passait rien d'important et il avait en tête d'en aprofiter pour faire 'ne surprise à Livia en se pointant sans crier gare à Boccadasse. Il éteignit la lumière, se recroquevilla en position de sommeil et s'endormit presque aussitôt. Et immédiatement, il acommença à rêver.

— Catarè, ce soir, je vais à Boccadasse, disait-il entrant au commissariat.

— Je viens moi aussi !

— Mais non, pas toi.

— Mais pourquoi ?

— Parce que !

À ce point, Fazio intervenait.

— *Dottore*, excusez-moi mais vous savez, vosseigneurie peut pas aller à Boccadasse.

— Pourquoi ?

Fazio paraissait un peu réticent.

— Mais, *dottore*, vous avez oublié ?

— Quoi ?

— Que vosseigneurie est mort à hier matin, à sept heures et quart exactement.

Et il tirait de sa poche un bout de papier.

— Vosseigneurie est Montalbano Salvo, décédé...

— Laisse tomber l'état civil ! C'est vrai, je mourus ? Et comment ça se passa ?

— Vous eûtes une attaque apoplectique.

— Et où ça ?

— Ici, au commissariat.

— Et quand ?

— Pendant que vous parliez au tiliphone avec monsieur le gwesteur, précisait Catarella.

Visiblement, ce grandissime cornard de Bonetti-Alderighi l'avait rendu furieux au point que...

— Si vous voulez venir vous voir... disait Fazio. La chapelle ardente a été installée dans votre bureau.

Ils avaient fait de la place entre les montagnes de papiers sur son bureau et y avaient posé la caisse ouverte. Il se mata. Il n'avait pas l'aspect d'un mort. Mais tout de suite, il se persuada que le *catafero*, le cadavre dedans le cercueil était bien le sien.

— Vous avez averti Livia ?

— Oui, disait Mimi Augello, en s'approchant de lui.

Puis, il l'embrassait fort et lui disait, en pleurant :

— Très sincères condoléances.

Et 'ne espèce de chœur arépétait :

— Très sincères condoléances.

Le chœur était formé par Bonetti-Alderighi, de son chef de cabinet, le *dottor* Lactés, de Jacomuzzi, du proviseur Burgio et de deux croque-morts.

— Merci, disait-il.

À ce point, s'avavançait le *dottor* Pasquano.

— Comment je suis mort ? lui demandait-il. Pasquano se mettait en colère.

— Même mort, vous devez me casser les bûrnes ? Attendez les résultats de l'autopsie !

— Mais vous ne pouvez rien m'anticiper ?

— On dirait une attaque apoplectique foudroyante, mais il y a certains éléments qui ne convain...

— Eh non, intervenait le Questeur. Le *dottor* Montalbano ne peut pas enquêter sur sa propre mort !

— Pourquoi ?

— Ce ne serait pas correct. Trop impliqué personnellement. Et puis ce genre de chose n'est pas prévu par le règlement. Je regrette. L'enquête est confiée au nouveau chef de la police criminelle !

À ce point, il lui venait une pinsée et il prenait Mimi à part.

— Quand est-ce qu'elle arrive, Livia ?

Mimi paraissait mal à l'aise.

— Elle dit que...

— Oui ?

Mimi regardait la pointe de ses chaussures.

— Elle a dit qu'elle ne sait pas.

— Elle ne sait pas quoi ?

— Si elle va arriver à temps pour l'enterrement.

Il sortait furieux de la chapelle ardente, allait dans la cour, où se trouvaient quantité de couronnes mortuaires et le fourgon funéraire prêt à partir. Il sortait son mobile.

— Allô, Livia ? Montalbano, je suis.

— Salut, comment ça va ? Ah, excuse-moi, je ne voulais...

— C'est quoi, cette histoire que tu ne sais pas si tu peux arriver à temps...

— Écoute, Salvo. Si tu avais vécu, j'aurais essayé de toutes les manières de rester avec toi. Je t'aurais peut-être même épousé. De toute façon, à mon âge et après avoir gâché ma vie avec toi, qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? Mais étant donné qu'il se présente à l'improviste, cette occasion unique, tu comprendras que...

Il éteignait son portable et rentrait. Il atrouvait qu'ils avaient déjà mis le couvercle au cercueil et

que le cortège commençait à bouger.

— Vous venez ? lui demandait Bonetti-Alderighi.

— Ben oui, arépondait-il.

Mais à peine arrivés dans la cour, un des porteurs tombait et le cercueil tombait à terre avec un grand bruit qui l'aréveillait.

Et il n'avait plus aréussi à s'endormir, assailli de questions. Une surtout l'obsédait. Qu'est-ce que ça voulait dire, cette phrase de Livia quand elle disait qu'elle voulait saisir l'occasion ? Ça signifiait simplement que sa mort à lui constituait pour Livia une libération. Et alors, la question suivante ne pouvait être que celle-là : quelle part de vérité y a-t-il dans ce rêve ? Dans le cas spécifique, 'ne part infinitésimale suffisait largement.

Parce qu'il était vrai que Livia ne devait pas en avoir seulement plein les bottes de lui, plutôt des wagons entiers de bottes. Comment était-il possible que sa conscience se manifestait toujours et uniquement en rêve, lui gâchant ses nuits ? En tout cas, se dit-il, le fait que Livia n'avait pas l'intention de venir à ses funérailles, même si elle avait bien assez de raisons pour ça, ça ne se faisait pas, si on y pensait bien, c'était vraiment 'ne mauvaise action.

Quand il sortit pour monter en voiture et aller au Commissariat, il s'aperçut que la mer était arrivée à un demi-mètre de l'esplanade devant chez lui. Il ne l'avait jamais vue arriver si loin dans les terres. La plage avait disparu, ce n'était plus qu'une étendue d'eau.

Il mit un bon quart d'heure et 'ne paire de centaines de jurons avant que le moteur de l'auto s'adécide à faire son devoir et ça, naturellement, ça ne fit qu'aggraver l'état de son système nerveux, déjà entamé par le temps dégueulasse.

Au bout de pas même cinquante mètres, il dut s'arrêter : il y avait 'ne queue qui s'allongeait à perte de vue, ou plutôt, qui était aussi longue que le permettait la vitre du pare-brise que les essuie-glaces n'aréussissaient pas à garder à l'abri de l'eau du ciel.

La file était tout entière faite de voitures qui allaient vers Vigàta sur l'autre voie, en revanche, on ne voyait pas passer une moto.

Après 'ne dizaine de minutes, il adécida de sortir de la file, de revenir en arrière, d'arriver à la bifurcation de Montereale et de là, prendre 'ne route plus longue mais qui lui permettrait quand même d'arriver à destination.

Mais il ne put bouger passque le museau de sa voiture était collé à l'arrière de l'automobile qu'il avait devant lui et la voiture derrière lui avait fait de même à la sienne.

Pas à tortiller, il devait rester là. Il était coincé, embouteillé. Et ce qui le mettait le plus en rage, c'était qu'il n'aréussissait pas à comprendre qu'est-ce qui avait pu se passer, bordel.

Au bout d'une autre vingtaine de minutes, il perdit tout à fait patience, ouvrit la portière et sortit. En un tourneviere, il se sentit trempé jusqu'au caleçon. Il se mit à courir vers la tête de la file. Et puis, il se retrouva sur le lieu du bouchon, dont la raison était tout de suite évidente : la mer s'était emporté la route. Complètement. Les deux voies avaient totalement disparu, à leur place, il y avait un fossé dont le fond n'était pas de terre mais d'eau jaunâtre et écumante. La première voiture de la file avait le capot juste au bord, encore une trentaine de centimètres et puis elle tomberait en bas. Mais le commissaire se convainquit aussitôt que cette première voiture était en danger parce que la route, même si c'était avec une lenteur extrême, continuait à se désagréger. D'ici une vingtaine de minutes, cette voiture serait destinée à être engloutie par le fossé. Le déluge empêchait de voir le ou les occupants.

Il s'approcha, frappa à la glace. Qui, au bout d'un moment, fut à peine, à peine baissée par une

petite qui devait avoir à peine plus de trente ans, aux lunettes en cul de bouteille, au visage vraiment effrayé.

C'était l'unique occupante de la voiture.

— Vous devez descendre.

— Pourquoi ?

— Voyez-vous, si les secours n'arrivent pas tout de suite, je crains que votre voiture ne soit engloutie d'ici peu.

Elle fit la tête d'une minote sur le point de chialer.

— Et où je vais ?

— Prenez ce que vous devez prendre et venez dans ma voiture.

Elle le fixa sans rien dire. Montalbano comprit qu'elle ne se fiait pas à un inconnu.

— Écoutez, je suis commissaire de police. Peut-être fut-ce surtout la manière dont il le dit qui convainquit la petiote. Elle prit 'ne espèce de sac et sortit.

Leurs vêtements étaient si trempés que, quand ils s'assirent, le poids des corps fit sortir l'eau de son jean à elle et du pantalon du commissaire.

— Montalbano, je suis.

La petiote le dévisagea en approchant sa tête.

— Ah oui. Maintenant, je vous reconnais. Je vous ai vu à la télévision.

Elle acomença à éternuer. Elle n'en finissait pas. Elle retira ses lunettes, les essuya, se les remit.

— Je m'appelle Vanna, Vanna Digiulio.

— Vous êtes en train d'attraper un beau refroidissement.

Eh oui.

Écoutez, voulez-vous venir chez moi ? Il y a des vêtements de ma fiancée, vous pourrez vous changer et faire sécher ceux-là.

— Je ne sais pas si c'est opportun, objecta-t-elle avec un air très comme il faut.

— Quoi ?

— Que je vienne chez vous.

Mais qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Qu'il lui sauterait dessus à peine entré ? Il donnait l'impression d'être ce genre d'homme ? Et puis, elle s'était regardée dans la glace ?

— Écoutez, vous ne...

— Et comment on y arrive, chez vous ?

— À pied. C'est à une cinquantaine de mètres à peine. De toute façon, il va falloir des heures avant que quelqu'un nous tire de là.

Pendant que Montalbano, après s'être changé, préparait le café au lait pour elle et une cafetière entière pour lui, Vanna se prit une douche, passa une robe de Livia plutôt grande pour elle et s'aprénta à la cuisine en se cognant d'abord contre le montant de la porte, ensuite contre une chaise. Mais avec cette vue, comment avait-on fait pour lui donner le permis ? Mochtingue, elle était, la pauvre. En jean, ça ne se voyait pas mais maintenant, avec la robe de Livia, ses jambes étaient découvertes et Montalbano remarqua qu'elles étaient tordues et musculeuses. Des jambes d'homme. Des nichons, à peu près rien, une tête de souriceau, même la démarche était vilaine.

— Vous les avez mis où, vos vêtements ?

— J'ai vu que, dans la salle de bains, il y avait un petit radiateur, je l'ai allumé et j'ai placé le jean devant, avec le chemisier et la veste.

Il la fit asseoir, lui servit le café au lait avec quelques biscuits qu'Adelina avait l'habitude d'acheter

et qu'il avait l'habitude de ne pas manger.

— Excusez-moi, dit-il après s'être bu sa première tasse de café.

Il se leva et alla téléphoner au commissariat.

— Ah, *dottori dottori ! Ah, dottori !*

— Qu'est-ce qui fut, Catarè ?

— Ici, l'apocalypse, c'est !

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Le vent découvrit la couverture en tuilerie des tuiles du toit par où l'eau entra dans toutes, toutes les pièces !

— Elle a fait des dégâts ?

— Oh que oui. Par exemple, tous les papiers qui, s'atrouvant par-dessus le dessus de votre bureau, dans l'attente que vosseigneurie y apposassâtes sa signature, se trempèrent tant et si bien que ce fut de la pâte.

Un hymne d'exultation, au nez et à la barbe de la bureaucratie, s'éleva, joyeux, dans le cœur de Montalbano.

— Écoute, Catarè, je suis chez moi, la route, écroulée, elle est.

— Donc par conséquence, empêchanté, vous êtes.

— À moins que Gallo ne trouve un moyen de venir me chercher...

— Attendez que je vous le passe, il est à côté de *mia*, de moi.

— Je vous écoute, *dottore*.

— Écoute, Gallo, j'étais en train de venir au commissariat et, à une cinquantaine de mètres, je suis tombé sur une queue parce que la route a été emportée par le marais. Ma voiture est bloquée là-bas et impossible de la bouger. Je suis coincé à la maison. Si tu pouvais trouver...

Gallo ne le laissa même pas finir sa phrase.

— Grand grand maximum d'ici 'ne demi-heure, je suis chez vous.

Il retourna à la cuisine, se rassit, s'alluma une cigarette.

— Vous fumez ?

— Oui, mais mes cigarettes sont toutes trempées.

— Prenez-en une des miennes.

Elle accepta, se la fit allumer.

— Je suis navrée du dérangement que je...

— Allons, je vous en prie ! Dans une petite demi-heure on devrait venir me chercher. Vous alliez à Vigàta ?

— Oui. J'avais un rendez-vous à 10 heures, au port. Ma tante devait arriver. Je suis venue exprès de Palerme. Mais avec ce temps, je ne crois pas... il me semble qu'au mieux, elle accostera dans l'après-midi.

— Vous savez, à 10 heures du matin, il n'y a ni vedette ni ferry.

— Je le sais, mais ma tante vient avec son bateau.

Le mot « bateau » l'agaça. Aujourd'hui, on vous dit « *veni a vidiri la mè varca* », viens voir mon bateau, et puis on s'aretrouve devant un bâtiment de quarante mètres.

— À rames ? demanda-t-il en prenant une tête innocente.

Mais elle n'acomprit pas la blague.

— C'est un bateau qui a un commandant et quatre hommes d'équipage. Et elle voyage en permanence. Seule. Ça fait des années que je ne l'ai pas vue.

— Et où va-t-elle ?

— Nulle part.

— Je ne comprends pas.

— Ma tante aime rester en mer. Elle peut se le permettre, il paraît qu'elle est très riche : l'oncle Arturo, en mourant, lui a laissé un gros héritage et un valet tunisien, Zizi.

— Et avec cet héritage, votre tante s'est acheté le bateau.

— Le bateau, l'oncle Arturo l'avait déjà. Lui aussi était toujours en mer. Il ne travaillait pas, mais il était plein aux as. On ne comprenait pas comment il faisait pour gagner tout cet argent. Il paraît qu'il était associé à un banquier, un certain Ricca.

— Et vous, pardon, vous faites quoi ?

— Moi ?

Elle parut hésiter un moment. Comme si elle avait du mal à choisir dans la grande quantité de choses qu'elle faisait.

— J'étudie.

Dans la demi-heure qui suivit, Montalbano apprit que la petite, qui, orpheline, vivait à Palerme étudiant l'architecture, qu'elle n'était pas fiancée et consciente de ne pas être 'ne beauté et qu'elle n'espérait même pas l'être, qu'elle aimait beaucoup lire et écouter de la musique, qu'elle ne mettait pas de parfum, habitait un appartement dont elle était propriétaire en compagnie d'un chat appelé Eleuterio, qu'elle préférait aller au cinéma que regarder la télévision. Mais elle s'interrompit d'un coup, fixa le commissaire et dit :

— Merci.

— De quoi ?

— De m'avoir écoutée. Ça ne m'arrive pas souvent, vous savez, qu'un homme reste à m'écouter longtemps.

Montalbano en eut beaucoup de peine.

Puis Gallo arriva.

— La route est encore coupée, mais sur les lieux, il y a les pompiers et les types de la police de la route. Ça va prendre des heures.

Elle se leva.

— Je vais me changer.

Ils sortirent que le déluge avait encore empiré. Gallo prit la route pour Montereale, au croisement, il tourna vers Montelusa et au bout d'une bonne demi-heure, ils arrivèrent à Vigàta.

— Accompagnons la demoiselle à la Capitainerie.

Quand Gallo s'arrêta, Montalbano dit à la petite :

— Allez demander s'ils ont des nouvelles. On vous attend.

Vanna revint une dizaine de minutes plus tard.

— On m'a dit que du bateau de ma tante, on leur a communiqué qu'ils avancent lentement, qu'ils n'ont pas besoin d'aide et qu'ils seront au port vers 4 heures de l'après-midi.

— Et vous, qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

— Qu'est-ce que je dois faire ? J'attends.

— Où ?

— Bah, je ne sais pas. Je ne connais pas le coin. Je vais dans un café.

— Pourquoi vous ne venez pas chez nous au commissariat ? Ce sera certainement plus confortable qu'au café.

Il y avait une salle d'attente. Montalbano la fit asseoir et puis, comme la veille il s'était acheté un

roman intitulé *La Solitude des nombres premiers*, il le lui apporta.

— Génial ! Je voulais me l'acheter. J'en ai entendu dire beaucoup de bien.

— Si vous avez besoin de quelque chose, adressez-vous à Catarella, le standardiste.

— Merci. Vous êtes vraiment un...

— Comment s'appelle le bateau de votre tante ?

— Comme moi. *Vanna*.

Avant de sortir, il lui jeta un coup d'œil. On aurait dit un chien mouillé : les vêtements qu'elle s'était remis, encore humides, étaient tout froissés, le chignon de ses cheveux noirs s'était défait et ils lui cachaiement la moitié du visage. Et elle avait une manière de s'asseoir que le commissaire avait déjà remarquée chez certains réfugiés, prêts à quitter pour toujours le siège qu'ils occupaient ou à y rester pour l'éternité.

Il passa voir Catarella.

— Téléphone à la Capitainerie. Dis-leur que si la *Vanna* reprend contact avec eux, qu'ils me communiquent la nouvelle.

Catarella le regarda d'un air ahuri.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Et comment elle fait, la Havanne, pour se mettre en contact avec la Capitainerie ?

Montalbano se sentit découragé.

— Laisse tomber, je m'en occupe.

## DEUX

Son bureau était impraticable, l'eau tombait du plafond comme d'une dizaine de tuyaux cassés. Comme Mimi Augello ne devait pas venir dans la matinée, il prit possession de son bureau.

Vers 13 heures, comme il se levait étant donné que le moment était venu d'aller manger, le tiliphone sonna.

— *Dottori*, y aurait qu'il y a au tiliphone la Capitainerie. Mais faites bien attention que c'est pas un capitaine qui parle, mais un litenant qui s'appelle... malheur, je me l'oubliai !

— *Catarè*, attention que tout le monde ne doit pas forcément être capitaine, à la Capitainerie !

— Ah non ? Et alors, pourquoi ça s'appelle comme ça ?

— Je t'expliquerai plus tard. Passe-le-moi.

— Bonjour, commissaire. Le lieutenant Garrufo à l'appareil.

— Bonjour à vous. Je vous écoute.

— Nous venons d'avoir des nouvelles du *Vanna*. Pratiquement, il serait d'ici peu au large du port. Mais avec ce temps qui perdure, ils estiment pouvoir accoster vers 17 heures parce qu'ils doivent de nouveau s'éloigner de la côte et suivre une route qui...

— Merci.

— Ils nous ont dit autre chose.

— C'est-à-dire ?

— Écoutez, la communication était très mauvaise, nous n'avons pas bien compris. Il paraît qu'ils ont un mort à bord.

— Quelqu'un de l'équipage ?

— Non, non. Ils venaient juste de le récupérer quand ils ont appelé. Il était dans un canot qui, par miracle, n'avait pas coulé.

— Un naufragé, peut-être.

— On a cru comprendre que non... Mais il vaudrait mieux attendre qu'ils accostent, vous ne pensez pas ?

Bien sûr qu'il le pensait.

Mais presque à tous les coups, et il en mettrait sa main au feu, il devait s'agir d'un malheureux mort de faim et de soif après quelques jours d'agonie, en espérant toujours vainement voir la fumée d'un vapeur ou la simple silhouette d'un chalutier.

Mieux valait ne pas y pincer, à ces histoires, passque ce que racontaient les pêcheurs était terrible : les filets qu'on jetait à l'eau remontaient souvent avec des *cataferi*, des cadavres, ou des morceaux de *cataferi* qui étaient nouvellement balancés à la mer. Des restes de centaines et de centaines d'hommes, de femmes, d'enfants qui avaient espéré arriver, après un voyage affreux à travers les déserts et les lieux désespérés qui les avaient décimés, dans un pays où ils auraient pu gagner leur quignon de pain.

Pour ce voyage, ils s'étaient dépouillés, vendant tout, corps et âme, pour pouvoir payer à l'avance les négriers qui faisaient commerce de chair humaine et qui n'hésitaient pas à les laisser mourir en les jetant à l'eau au moindre signe de danger.

Et puis, les survivants qui arrivaient à toucher terre, quel bel accueil ils recevaient de notre pays !

Camps d'accueil, ça s'appelait, et en fait, bien souvent, c'était tout simplement des camps de concentration.

Et il y avait aussi des personnes, dites, va savoir pourquoi, « honorables » <sup>[1]</sup> qui n'étaient pas encore contentes ; elles auraient voulu les voir mortes, ces gens disaient que nos marins devraient prendre leurs bateaux à coups de canon passqu'ils soutenaient que c'étaient tous des délinquants, qu'ils apportaient des maladies, qu'ils n'avaient pas envie de besogner.

Exactement ce qui arrivait à ceux des nôtres quand ils partaient pour la Mérique.

Sauf que maintenant, tout le monde l'avait oublié.

Montalbano, quand il y pensait, était plus que sûr que saint Joseph et la Vierge Marie, avec la loi Cozzi-Pini et des conneries de ce genre, on ne les aurait jamais fait arriver à la grotte, par chez nous.

Il alla raconter le coup de fil à la petite.

— Vous voyez, on a appelé de la Capitainerie, ils disent qu'ils seront au port vers 17 heures.

— Tant pis. Je peux rester encore ici ?

Elle accompagna la question d'un geste de la main plein d'espoir, comme si elle demandait l'aumône. Un chien mouillé, ça ne peut pas se jeter hors d'un abri provisoire.

— Bien sûr que vous pouvez.

Elle lui adressa un sourire de remerciement qui lui fit une telle peine que les mots lui vinrent aux lèvres d'eux-mêmes :

— En fait, vous voulez venir déjeuner avec moi ?

Vanna accepta aussitôt. Gallo les accompagna en voiture passqu'il pleuvait toujours, quoique moins fort.

Ça faisait plaisir de la voir manger, cette petite. On aurait dit qu'elle avait jeûné depuis deux jours. Le commissaire ne lui dit rien du *catafero* que le Vanna avait pris à bord, ça lui aurait gâché le goût des croquants rougets frits qu'elle s'avalait avec un plaisir évident.

Quand ils sortirent de la trattoria, il ne pleuvait plus. En levant les yeux vers le ciel, le commissaire se persuada qu'il ne s'agissait pas d'une pause momentanée, mais que le temps commençait à s'arranger. Inutile de téléphoner à Gallo de venir les prendre, ils se feraient la route à pied, bien qu'elle fut faite plus d'eau et de boue que d'asphalte.

À peine arrivés au commissariat, ils tombèrent sur Gallo qui les attendait.

— Ils ont fait un pont provisoire. Il faut aller tout de suite déplacer la voiture.

Il leur fallut une heure, mais à la fin, Vanna et Montalbano purent rentrer à Vigàta chacun dans sa voiture.

— Ah, *dottori* ! Juste à l'instant, on a appelé de la Capitainerie ! Ils disent comme ça que la *Havanne* est en train d'entrer !

Montalbano regarda sa montre, il était 16 h 30.

— Vous savez comment arriver au port ?

— Oui, ne vous inquiétez pas. Je vous remercie vraiment, commissaire, pour votre exquise courtoisie.

Elle sortit le roman de sa poche, le lui tendit.

— Vous l'avez fini ?

— Il me manque une dizaine de pages.

— Gardez-le.

— Merci.

Et elle lui tendit la main. Le commissaire la lui serra. Elle resta un instant à le fixer puis, d'un coup, lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa.

Au-dehors, il ne pleuvait pas, mais à l'intérieur du bureau, oui. L'eau gouttait encore du plafond visiblement, le faux plafond devait être devenu une citerne qui fuyait. Il s'installa de nouveau dans le bureau d'Augello. Au bout d'un moment, on frappa. C'était Fazio.

— Les maçons viennent demain matin réparer le toit. Après, il y aura les femmes de ménage. J'ai regardé les papiers qu'il y avait sur votre bureau. Ils sont à jeter à la poubelle.

— Alors, jette-les.

— *Dottore*, mais comment on va régler ça ?

— Quoi donc ?

— Il s'agit de papiers auxquels il fallait donner des réponses, mais nous, maintenant, on connaît plus les questions.

— Et qu'est-ce que t'en as à foutre ?

— Moi, rin. Mais vous, qu'est-ce que vous allez raconter au Questeur quand il commencera à vous demander pourquoi vous avez laissé les procédures en plan ?

Vrai, c'était.

— Écoute, des procédures encore intactes, il en est resté ?

— Oh que si.

— Combien ?

— Une trentaine.

— Prends-les et mets-les sous un robinet. Laisse couler l'eau dessus deux heures.

— *Dottore*, mais comme ça, elles se pourrissent !

— C'est ce que je veux. Quand elles sont bien bien trempées, tu les mélanges à celles qui sont déjà inutilisables. Mais ne les jette pas, on en a besoin comme preuve des dégâts qu'on a subis. Il ne faut pas qu'on perde c'te bonne occasion.

— Mais...

— Attends, je n'ai pas fini. Après, tu prends une chaise, t'y montes dessus et tu balances une vingtaine de seaux d'eau sur l'armoire des archives. Mais sans l'ouvrir.

— De manière à donner l'impression que l'eau est tombée du toit ?

— Exactement.

— *Dottore*, l'armoire des archives, elle est en fer. Il y entre pas une goutte.

Montalbano parut déçu.

— Tant pis. Laissons tomber les archives.

Fazio le regarda d'un air éberlué.

— Vous m'expliquez pourquoi ?

— Écoute, avant qu'ils réussissent à comprendre quelles sont les procédures qui ont été détruites, et qu'ils arrivent à les refaire depuis le début, il va se passer au minimum un mois. Ça te paraît pas un coup de bol, rester un mois sans avoir à signer des tas de papiers inutiles ?

— Si vosseigneurie le dit... répondit Fazio en sortant.

— Catarè, appelle-moi le *dottor* Lactés.

Il allait lui raconter qu'à l'intérieur du commissariat ils étaient obligés de se déplacer en barque et que tous les papiers étaient devenus illisibles. Et il lui communiquerait aussi son doute : une pluie pareille ne serait-elle pas le signe d'un prochain déluge universel ? Si ça se trouvait, le bureaucrate Lactés, bigot comme il était, il lui viendrait une attaque.

— *Dottori*, excusassez-moi, mais il est possible que quelqu'un, de son nom, s'appelle Garruso <sup>[2]</sup> ?

— Ben, je ne crois pas.

— Et pourtant, il y a un lieutenant de la Capitonerie au tiliphone qui dit qu'il s'appelle comme ça pareil, Garruso. Peut-être qu'il est nordique.

— Pourquoi ?

— Passque, si ça se trouve, au nord, ils acomprennent pas la significalité de ce gros mot, *dottori*.

— Tranquillise-toi, Catarè. Le lieutenant, il s'appelle Garrufo.

— Bonne mère, quel souci, vous me levez !

— Pourquoi ça te faisait souci ?

— J'avais honte de traiter un lieutenant de *garruso*.

— Passe-le-moi.

— Commissaire Montalbano ? Garrufo à l'appareil.

— Je vous écoute, lieutenant.

— Nous avons un problème. Le mort.

On dit souvent que la mort est 'ne libiration. Pour les morts, naturellement, passque en fait, pour ceux qui restent, c'est presque toujours un grandissime tracassin.

— Expliquez-moi donc.

— Le D<sup>r</sup> Raccuglia est venu et il nous a vivement conseillé de faire un saut ici.

Raccuglia était le médecin portuaire, 'ne pirsonne sérieuse et estimée. Entre autres, le commissaire le trouvait sympathique. Et donc, ce saut, comme l'appelait le lieutenant, il fallait le faire.

— C'est bon, j'arrive.

À peine sorti, il s'aperçut que le ciel était redevenu parfaitement serein, seules les flaques d'eau étincelantes qui constellaient la route témoignaient de ce qui s'était passé quelques heures auparavant. Le soleil commençait à se coucher, mais il suffisait pour maintenir la chaleur. Maintenant, voilà qu'on s'aretrouve comme sur une île tropicale, pinsa le commissaire, où le même jour il pleut et dépleut sans arrêt. Sauf que par là-bas, d'après ce que te montrent les films méricains, ils mangent, ils vivent et de tout le reste, ils s'en tamponnent le coquillard, alors qu'ici, on mange ce que le médecin nous autorise à manger, on vit ce que le foie nous permet de vivre et on nous fait chier chaque jour qui passe. Une belle différence.

Ledit bateau était un yacht plutôt grand et élégant, amarré au quai central. Il battait pavillon, quelle surprise, panaméen. Au pied de l'échelle de coupée, un lieutenant de marine l'attendait, qui s'avéra être Garrufo, en compagnie du D<sup>r</sup> Raccuglia.

À brève distance, un marin de la Capitainerie montait la garde devant un canot posé sur le quai.

À bord du yacht, on ne voyait personne. Propriétaire et équipage devaient se trouver sous le pont.

— Qu'est-ce qui se passe, docteur ?

— J'ai dû vous déranger avant l'arrivée de l'ambulance qui va transporter le cadavre à Montelusa pour l'autopsie. Je voudrais que vous le voyiez.

— Pourquoi ?

— Parce que le cadavre présente...

— Docteur, je ne me suis pas bien expliqué. Pourquoi pensez-vous que l'affaire soit de ma compétence ? Est-ce qu'on ne l'a pas trouvé dans les eaux...

Le lieutenant Garrufo l'interrompt.

— Le canot avec le cadavre a été intercepté pratiquement à l'embouchure du port, pas dans les eaux extraterritoriales.

— Ah ! fit Montalbano.

Il avait essayé de se débarrasser de l'enquête, et ça n'avait pas marché. Néanmoins, on pouvait toujours tenter d'éloigner l'amer calice ; attention aux expressions toutes faites !

— Mais peut-être que le canot, transporté par des courants, très forts, en raison des conditions...

Garrufo sourit devant cette dernière et piteuse tentative.

— Commissaire, c'est un truc casse-pieds, je le comprends parfaitement, mais il ne fait aucun doute que le canot venait juste de sortir de ce port, justement en raison de ces courants, vous me comprenez ?

Et sa voix insistant sur « ces ». Montalbano hissa le drapeau blanc.

— Alors, voyons ça. Où est-il ?

— Suivez-moi, dit le lieutenant. Je vous montre la route.

Sur le pont, pas âme qui vive. Ils descendirent dans le carré. Sur la table au milieu, couverte d'une toile cirée, on avait déposé le *catafero*.

Montalbano se l'était imaginé bien différemment, mais il s'atrouvait devant un grand gaillard quadragénaire et musculeux, complètement nu. Excepté la tête, le devant du corps n'apprésentait ni blessures ni cicatrices. Le visage, en revanche, avait été aréduit à un amas d'os et de chairs qu'on n'y comprenait plus rien.

— Vous l'avez déshabillé ou bien il était...

— Ils m'ont dit qu'il était déjà comme ça dans le canot, nu...

— Dans le dos non plus...

— Aucun signe de blessure.

Dans l'air stagnait une odeur douceâtre. Le mort n'était pas frais. Le commissaire allait poser 'ne question quand la porte s'ouvrit sur 'ne femme portant une salopette tachée de cambouis qui se nettoyait les mains avec un chiffon sale.

— Vous allez me le garder là encore combien de temps ? demanda-t-elle d'un ton peu amène.

Elle ouvrit la porte d'une des deux cabines donnant sur le carré, entra, referma.

Aussitôt après arriva un quinquagénaire sec et bruni par le soleil, barbiche en pointe, vêtu d'un pantalon blanc immaculé et sans pli, d'une veste bleue à boutons d'argent, avec une espèce de casquette militaire sur la tête.

— Bonjour. Je suis le commandant Sperli, se présenta-t-il à Montalbano.

À l'évidence, ils s'étaient déjà vus, avec les autres. D'après l'accent, c'était sûrement un Génois.

— Vous avez une femme mécanicienne ? demanda le commissaire.

Le commandant émit un petit rire.

— Non, ça, c'était la propriétaire. Comme le moteur auxiliaire ne tournait pas rond, nous avons eu du retard, et Madame a voulu contrôler en personne.

— Et elle s'y entend ? demanda encore Montalbano.

— Elle s'y entend, assura le commandant puis, baissant la voix : mieux que le mécanicien lui-même.

À ce moment, on entendit appeler du pont.

— Il y a quelqu'un ?

— J'y vais, dit le commandant.

Au bout d'un moment, deux hommes en blouse blanche descendirent, prirent le *catafero* dans la toile cirée et l'emportèrent.

— D'après vous, docteur, depuis combien... attaqua Montalbano.

Il fut interrompu par le retour du commandant. Derrière lui venait un marin en tricot de laine noire sur lequel était écrit *Vanna*. Il avait en main une bouteille de détachant et un chiffon. Il nettoya la surface de la table avant d'y mettre une nappe blanche qu'il avait tirée d'une armoire.

— Asseyez-vous. Vous buvez quelque chose ? demanda le commandant.

Personne n'arefusa.

— D'après vous, docteur, depuis combien... attaqua de nouveau le commissaire après avoir goûté une gorgée de whisky qu'il ne connaissait pas et qui lui sembla le meilleur qu'il eût jamais bu.

La porte de la cabine se rouvrit et la femme réapparut. Elle s'était changée, elle portait maintenant un jean et un chemisier. Aucune sorte de bijoux sur elle, grande, brune, séduisante, élégante. Elle devait approcher de la cinquantaine, mais avait un corps de quadragénaire. Elle s'approcha de l'armoire, en retira un verre, le tendit sans mot dire au commandant. Lequel le lui remplit de whisky à ras bord. Elle, toujours debout, se le porta aux lèvres d'un seul coup, en but la moitié. Puis elle s'essuya la bouche du dos de la main et dit au commandant :

— Sperli, demain matin, on s'en va. Donc, occupez-vous de...

— Un moment, intervint Montalbano.

La femme le toisa comme si elle remarquait à peine maintenant sa présence. Et au lieu de s'adresser directement à lui, elle se tourna vers le commandant :

— Qui est-ce ?

— Le commissaire Montalbano.

— Commissaire de quoi ?

— De police, arépondit le capitaine, un peu mal à l'aise.

Alors, la femme, après l'avoir dévisagé, daigna lui demander directement :

— Que voulez-vous dire ?

— Que j'exclus que demain matin vous puissiez quitter le port.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Parce que nous allons devoir mener une enquête au sujet du mort. Il faut que le magistrat vous entende et...

— Qu'est-ce que je vous avais dit, Sperli ? demanda la femme, sévère.

— C'est bon, c'est bon, laissons tomber, dit le commandant.

— Écoutez, madame, dites-le-moi à moi aussi ce que vous avez dit, intervint Montalbano.

— Je lui avais simplement conseillé de laisser tomber ce canot, de ne pas récupérer le corps parce que nous allions certainement avoir une grande quantité d'embêtements. Mais lui...

— Moi, je suis un homme de mer, se justifia le commandant.

— Écoutez, madame... commença le lieutenant.

— Je n'ai pas besoin d'en écouter davantage, coupa la femme avec agacement.

Et puis, reposant le verre vide sur la table :

— D'après vous, commissaire, jusqu'à quand serons-nous retenus ?

— Dans la meilleure des hypothèses, pas moins d'une semaine, madame.

Elle se prit les cheveux.

— Mais je vais devenir folle ! Qu'est-ce que je vais faire pendant une semaine, dans ce trou ?

Cette femme, malgré la grossièreté qu'elle voulait manifester dans ses paroles et dans ses attitudes, n'arrivait pas à devenir antipathique aux yeux du commissaire.

— Vous pouvez aller visiter les temples de Montelusa, lui suggéra-t-il entre sérieux et moquerie.

— Et après ?

— Le musée, aussi.

— Et après ?

— Je ne sais pas, visiter des villages des alentours, Fiacca par exemple, où ils ont une pizza qu'on appelle « tabesca » qui...

— Je vais avoir besoin d'une auto.

— Mais il y a celle de votre nièce ?

Elle le regarda, ébahie :

— Quelle nièce ?

## TROIS

— Votre nièce Vanna.

La dame le regarda comme s'il parlait mamelouk.

— Vanna ?

— Mais oui, une trentenaire avec des lunettes, des cheveux noirs, qui habite Palerme et son nom de famille, c'est... attendez, oui, Digiulio.

— Ah oui, elle est repartie, coupa la femme. Montalbano remarqua que, avant d'arépondre, elle avait échangé un rapide coup d'œil avec le commandant. Il comprit que ce n'était pas le moment d'insister.

— Vous pourriez louer une voiture avec ou sans chauffeur, suggéra le D<sup>r</sup> Raccuglia.

— J'y penserai, dit la dame. Excusez-moi.

Et elle se retira aussitôt dans sa cabine.

— Un sacré caractère, observa le litenant.

Le commandant Sperli leva les yeux au ciel comme pour laisser entendre tout ce qu'il devait supporter, et écarta les bras.

— Il me semble que vous vouliez me demander quelque chose, dit le médecin au commissaire.

— Ça n'a plus d'importance, arépondit Montalbano.

Il avait d'autres sujets de réflexion.

Quand ils furent nouvellement sur le pont, le commissaire s'aperçut qu'à côté du yacht était en train d'accoster un énorme bateau à moteur comme il n'en avait vu d'à peu près semblable que dans un film de James Bond. Et, quelle surprise, il battait pavillon du Panama.

— Il vient d'arriver ? demanda le commissaire au litenant.

— Non, ce navire de croisière est au port depuis cinq jours. Il a dû faire un essai de moteurs. Ils s'étaient aperçus que ça ne tournait pas rond et ont appelé un technicien d'Amsterdam.

Du quai, le commissaire put lire le nom du navire : *As de Cœur*. Le D<sup>r</sup> Raccuglia dit au revoir et s'éloigna vers sa voiture.

— J'aurais une question à vous poser, dit le litenant.

— Je vous en prie.

— Pourquoi est-ce que vous vous êtes intéressé au *Vanna* avant même qu'ils nous annoncent la découverte du canot avec le mort ?

Question intelligente qui, pendant un instant, mit le commissaire en difficulté. Il adécida de lui chanter une demi-messe.

— Cette nièce à laquelle j'ai fait allusion, celle dont la propriétaire nous a dit qu'elle est repartie tout de suite, elle s'était adressée au commissariat parce que...

— J'ai compris, dit Garrufo.

— Je crois que je vais vous recontacter très bientôt, annonça Montalbano.

— Je suis à votre disposition.

Ils se serrèrent la main.

Il suivit la voiture du lieutenant à 'ne certaine distance, attendit qu'il se gare, sorte et entre dans la Capitainerie, laissa passer cinq minutes et fût de même.

— Vous désirez ? lui demanda le planton.

— Un renseignement sur les engagements.

— Première porte à droite.

Derrière un guichet, était assis un vieil adjudant qui avait en main une revue de mots croisés.

— Bonjour. Le commissaire Montalbano, je suis, dit-il en montrant sa carte.

— Je vous écoute.

— Ce matin, vous étiez de service ?

— Oui.

— Vous vous rappelez une jeune femme dans la trentaine, avec des lunettes, qui est venue vous demander des nouvelles d'un yacht, le *Vanna*, qui...

— Un moment, l'interrompit l'adjudant. Je me souviens très bien de la fille, mais elle ne m'a pas parlé d'un yacht.

— Vous en êtes sûr ?

— Écoutez, commissaire, vous êtes la quatrième personne qui entre dans ce bureau depuis ce matin. Trois hommes, vous compris, et une jeune fille. Comment voulez-vous que je me trompe ?

— Et qu'est-ce qu'elle vous a demandé ?

— Elle m'a demandé si, ici à la Capitainerie, il y avait un marin qui s'appelait, attendez que je regarde parce que je l'ai demandé aussi à la garde côtière, voilà, il s'appelait Angelo Spirateli et c'était un cousin à elle.

— Et il y en avait un ?

— Non.

Cette petite, qui va savoir comment elle s'appelait vraiment, elle s'était bien bien foutu de sa poire, là-dessus, il n'y avait pas le moindre doute.

Un pauvre chien mouillé, qu'elle lui avait semblé ! De la peine, elle lui avait fait !

Et en fait, ça devait être une comédienne de première grandeur. Et qui devait se bidonner intérieurement devant ce commissaire qu'elle manœuvrait comme une marionnette !

Mais pour quelle raison lui avait-elle raconté cette montagne de carabistouilles ? Un motif, elle devait bien en avoir eu un, mais lequel ?

Bien qu'il fût tard, il retourna au commissariat. Gallo était encore là.

— Écoute, tu te l'arappelles, le numéro de la plaque de la voiture de cette petiote qui a passé la journée avec nous ?

— Je ne l'ai pas regardée, *dottore*. Je me souviens que c'était 'ne Panda bleue et c'est tout.

— Donc, il n'y a pas moyen de l'identifier ?

— Je ne crois vraiment pas, *dottore*.

Il fit venir Catarella.

— Cette petite de ce matin...

— Celle qui attendait dans la salle d'attandement ?

— Oui. Elle est venue te voir ? Elle t'a demandé quelque chose ?

— Une fois, elle vint, *dottori*.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Savoir où s'atrouvaient les toilettes.

— Elle y alla ?

— Oh que oui, *dottori*. Et même, je lui fus à l'accompagner.

— Elle a fait quelque chose d'étrange ?

Catarella rougit.

— Je sais pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « je sais pas » ? C'est oui ou non !

— *Dottori*, mais comment que je peux savoir ce que la demoiselle fît dedans le cabinet ? Je l'entendis tirer la chasse mais...

— Mais je ne parle pas de ce qu'elle a fait dans les toilettes ! Est-ce qu'elle a fait quelque chose pendant que tu l'accompagnais ?

— J'en ai pas la souvenance, *dottori*.

— C'est bon, vas-y.

— À moins que vosseigneurie se référasse au bruit.

— Quel bruit ?

— Vu que la susdite tenait en main 'ne espèce de sac de toile, le sac de la susdite au moment où la susdite petiote cogna le montant de la porte, produisant le susdit bruit.

Montalbano se retint à grand-peine de se lever pour lui balancer des baffes.

— Et qu'est-ce que c'était le susdit bruit ?

— D'un truc métallique et lourd. Ce qui fait que je m'ademandais qu'est-ce qui pouvait faire ce bruit. Une barre de fer ? Un fer susdit mais à cheval ? Une statuette bronzée ? Une...

Le commissaire interrompit la litanie :

— Ça aurait pu être une arme ?

— Un poignard ?

— Ou bien un revolver, un pistolet.

Catarella y réfléchit quelques instants.

— Possible.

— Très bien, apporte-moi le bottin de Palerme.

Il devait faire ça par pur acquit de conscience. Il chercha Digiulio Vanna en pensant besogner en vain, pourtant ce nom apparaissait dans l'annuaire.

Il fit le numéro mais 'ne voix féminine très différente de celle de la petiote lui répondit.

— Ici le *dottor* Panzica, je cherchais Vanna.

— Vanna ? Vanna Digiulio ?

Qu'est-ce qu'elle avait à s'étonner tant que ça ?

— Exactement.

— Mais elle est morte il y a plusieurs années !

— Je suis désolé, je ne le savais pas.

— Mais pardon, vous êtes qui, vous ?

— Fabio Panzica, je suis notaire. C'est pour une question d'héritage.

Au mot « héritage », presque tout le monde pitait mieux qu'une bande de poissons affamés. Et de fait :

— Mais peut-être serait-il plus opportun que vous me fournissiez davantage de détails, dit la femme.

— Bien volontiers. Vous êtes qui, si je puis me permettre ?

— Matilde Mauro, j'étais sa meilleure amie, elle m'a laissé l'appartement en héritage.

Et, sûr comme la mort, M<sup>lle</sup> Matilde espérait maintenant un supplément.

— Je peux savoir, madame Mauro, comment Vanna est morte ?

— Elle était en mission. L'hélicoptère sur lequel elle voyageait est tombé.

Montalbano s'étonna :

— Mais quand ! Où ?

— En Irak. Deux mois avant Nassiriya.

— Comment se fait-il qu'on n'en ait rien su ?

— Vous savez, c'était une mission clandestine. Je ne peux pas vous en dire davantage.

Et lui, il ne tenait pas à en savoir davantage. L'histoire était 'ntéressante mais pour ce qui le concernait, il ne faisait que perdre son temps.

— Madame, je vous remercie de votre courtoisie mais... par hasard, vous connaissiez une autre Vanna Digiulio ?

— Non, je regrette.

Manger sur la véranda, il n'en était pas question ; bien sûr le temps s'était mis au beau depuis une demi-journée mais il y avait encore trop d'humidité. Il mit le couvert à la cuisine, sans grande envie de manger. Le rôle de parfait crétin qu'il avait joué avec la petiote l'irritait passablement.

Il se leva, prit un stylo et une feuille de papier et acommença à s'écrire 'ne lettre.

*Cher Montalbano,*

*Passons sur le rôle du couillon de premier grade que la soi-disant (parce qu'il est clair qu'il s'agit d'un faux nom) Vanna t'a fait jouer, je me trouve dans l'obligation de te faire noter ce qui suit :*

*1) La rencontre avec Vanna a été un hasard complet. Mais dès qu'elle a appris que celui qui la mettait à l'abri, c'était toi, à savoir un commissaire de police connu, elle a su exploiter la situation avec une habileté et une lucidité extrêmes. Qu'en découle-t-il ? Que Vanna est une personne dotée de réflexes rapides et d'une capacité à s'adapter au mieux aux situations imprévues pour en tirer le meilleur avantage. Donc l'attitude humble de chien mouillé, qui t'a tant ému, n'était autre qu'une mise en scène, une comédie jouée par quelqu'un qui n'était pas un amateur, pour embrouiller un quelconque pékin (ce qui rime avec crétin, note bien) dans ton genre.*

*2) Il ne fait pas de doute que Vanna était au courant de l'arrivée du Vanna.*

*3) Mais il ne fait pas de doute que Vanna n'est pas la nièce de la propriétaire.*

*4) Mais il ne fait pas de doute que, d'une certaine manière, et pour quelque raison inconnue, la propriétaire et le commandant Sperli la connaissent (le coup d'œil qu'ils se sont échangé a été très éloquent).*

*5) Il ne fait pas de doute que Vanna n'est jamais montée à bord du Vanna.*

*6) Il ne fait pas de doute qu'en disant qu'elle était repartie, et en coupant court ainsi, la propriétaire n'a pas voulu éveiller des soupçons chez toi, cher commissaire.*

*7) Il ne fait pas de doute qu'à force de ne pas avoir de doutes, tu finis par te retrouver sans aucun doute dans la merde.*

*Alors, il vaudrait mieux que tu te laisses aller à quelques doutes.*

*À bien y repenser, Vanna, pendant qu'elle buvait son café au lait, t'a dit quelques trucs concernant la prétendue tante, qu'elle n'avait absolument aucune raison de te dire. Et pourtant, elle te les a dits quand même.*

*Quelques exemples :*

*1) Que le mari de la tante, Arturo, était très riche.*

*2) Que c'était lui qui avait acheté le Vanna laissé ensuite en héritage à sa femme.*

*3) Qu'il était toujours en mer (comme sa veuve, du reste).*

*4) Que personne ne savait comment il faisait pour gagner tout cet argent qu'il avait. En d'autres*

termes, avec cette dernière phrase, Vanna laissait le champ libre à toutes les hypothèses, même les pires.

*Pourquoi a-t-elle voulu t'instiller le doute ? Elle pouvait s'en passer. Et en fait, non. Réfléchis là-dessus. Je t'embrasse avec affection.*

Comme il était encore trop tôt pour aller se coucher, il s'assit dans le fauteuil et alluma le téléviseur. Sur Retelibera, son ami journaliste Nicolò Zito était en train d'interviewer un quinquagénaire barbu qui s'avéra être le capitaine Zurlo, pilote en chef du port.

Naturellement, ils parlaient du sujet du jour : la découverte du canot par le *Vanna*. Les questions que Zito posait étaient, comme d'habitude, 'ntelligentes.

— Capitaine Zurlo, à quelle distance de l'entrée du port les gens du *Vanna* disent-ils avoir croisé le canot ?

— Un peu plus d'un mille italien.

— Pourquoi dites-vous italien ? Il n'est pas égal pour tous ?

— Théoriquement, le mille marin, étant la soixantième partie du degré d'un méridien, devrait correspondre à 1 852 mètres. Mais en réalité, en Italie, il équivaut à 1 851 m et 85 cm ; en Angleterre, à 1 853 m et 85 cm ; aux États-Unis, à...

— Pourquoi ces différences ?

— Pour se compliquer la vie.

— Je comprends parfaitement. Donc, nous pourrions dire que le canot avec le cadavre à l'intérieur était très près du port ?

— Certainement.

— Voulez-vous nous expliquer pourquoi le *Vanna*, après avoir récupéré canot et cadavre, a mis des heures à entrer dans le port ? À cause de la tempête ?

Le pilote en chef sourit.

— Ce n'était pas une tempête. C'était beaucoup moins.

— Ah non ? Et qu'est-ce que c'était ?

— Ça s'appelle, techniquement, une bourrasque forte. Ça signifie un vent de force 9 sur l'échelle de Beaufort...

— C'est-à-dire ?

— Que la vitesse du vent est proche de 80 km/h et que les vagues peuvent atteindre une hauteur de six mètres. Le *Vanna* risquait d'aller se jeter contre la jetée du levant. Le moteur auxiliaire ne fonctionnait pas bien et donc il a dû reprendre le large et se représenter dans une position plus favorable.

— Comment se fait-il que le canot ne se soit pas renversé ?

— Un hasard, ou bien il restait en équilibre au point de rencontre de courants opposés.

— Maintenant, la question la plus importante. D'après vous, selon votre longue expérience, le canot était en train de sortir du port, transporté par les courants, ou bien se dirigeait-il vers le port sous l'effet des courants ?

Montalbano tendit l'oreille.

— C'est un peu difficile à dire avec exactitude. Voyez-vous, il y a un courant permanent qui sort, mais il est également vrai que, étant donné les conditions météorologiques, ce courant a été, pourrait-on dire, annulé par les courants plus forts du sud-est.

— Mais votre avis très personnel, quel est-il ?

— Je ne me sentirais pas de le donner dans une expertise, mais je dirais que le canot était transporté

par le courant sortant.

— Donc, il provenait de l'intérieur du port ?

— Qu'est-ce que vous entendez par l'intérieur du port ?

— Le quai central, par exemple.

— Non, le canot, s'il était parti de là, serait allé battre contre la jetée du levant.

— Et alors, d'où, d'après vous ?

— D'un point beaucoup plus proche de l'entrée du port.

— Je vous remercie, capitaine.

Il alla se coucher avec une pensée en tête, mais qui ne l'empêcha pas de bien dormir.

Quand il arriva à Vigàta, il était presque 9 heures du matin. Au lieu d'aller au commissariat, il s'arrêta devant la Capitainerie.

— Vous désirez ? lui demanda le planton habituel.

— Je voudrais parler au lieutenant Garrufo.

— Demandez à l'accueil.

L'adjudant avait l'air de ne pas avoir bougé depuis la veille. Il était exactement dans la même position et tenait en main la même revue de mots croisés. Peut-être ne se couchait-il pas, et que le soir un marin lui mettait sur la tête une toile cirée, éteignait la lumière et fermait la porte.

Le lendemain matin, les gens du nettoyage lui retiraient la toile cirée, lui donnaient un coup de plumeau et le maréchal reprenait le service.

— Le lieutenant Garrufo ?

— Il n'est pas là.

— Il y a quelqu'un à sa place ?

— Bien sûr. Le lieutenant Belladonna.

— Je voudrais...

— Un moment. Si je me souviens bien, vous êtes le commissaire Montalbano.

L'adjudant souleva le combiné, composa un numéro, dit quelque chose, raccrocha.

— Le lieutenant vous attend. Premier étage, deuxième porte à droite.

La porte était ouverte et, instinctivement, il se persuada de s'être trompé de pièce et frappa à la porte d'à côté.

— Entrez.

Il ouvrit, entra. L'officier assis derrière le bureau se leva. Montalbano comprit qu'il s'était nouvellement trompé : ce type-là avait le grade de capitaine.

— Je cherche le lieutenant Belladonna.

— La porte d'à côté.

Alors, il ne s'était pas trompé. Le lieutenant Belladonna était une femme.

— Vous permettez ? Je suis le commissaire...

— Entrez, prenez place, dit-elle en se levant et en venant lui serrer la main.

Le lieutenant, non content de correspondre à son nom, était quelque chose de plus<sup>[3]</sup>. Elle n'était pas belle, elle était très belle. Montalbano, un instant, en eut le souffle coupé. Plus grande que lui d'une paume, cheveux noirs, grands yeux brillants, lèvres rouges sans rouge à lèvres, et surtout, très sympathique.

— Je suis à votre complète disposition.

« Si ça pouvait être vrai ! » pensa le commissaire.

— Je ne sais pas si vous êtes au courant de la découverte d'un cadavre par un yacht qui...

— Je sais tout.

— Je serais intéressé à savoir une chose. Une embarcation qui veut faire escale dans notre port est tenue d'avertir à l'avance de son arrivée ?

— Certainement.

— Et de l'heure prévue aussi ?

— Surtout.

— Pourquoi ?

— Pour toute une série de motifs. Les bateaux en manœuvre dans le port, les emplacements non libres, la disponibilité des pilotes...

— Je comprends. Si ça ne vous dérange pas trop, je pourrais savoir avec combien d'avance le *Vanna* vous a avertis qu'il ferait escale ici ?

— Je peux vous le dire. Venez avec moi.

En la suivant, Montalbano fut fasciné par le mouvement onduleux du tailleur provoqué par sa démarche. Ils passèrent devant un distributeur automatique.

— On prend un café ?

— Volontiers.

Montalbano lui fit actionner la machine. Il en était incapable.

Il se trompait de boutons et à la place du café, il lui arrivait des sandwiches farcis, des cônes de glace, des bonbons. Le café était bon.

— Attendez-moi ici, s'il vous plaît.

Le lieutenant ouvrit une porte au-dessus de laquelle était inscrit : « Entrée réservée au personnel » et entra. Elle revint au bout de cinq minutes.

— Voilà, l'arrivée n'était pas prévue. À 6 heures du matin, ils se sont mis en contact avec nous en disant qu'ils étaient contraints de faire route vers le port à cause des très mauvaises conditions atmosphériques.

C'était la confirmation de la pensée qui lui était venue avant de s'endormir. Comment elle avait fait, la soi-disant *Vanna*, pour savoir que le yacht allait arriver dans la matinée ? Elle avait dû recevoir une information dans les toutes premières heures de la matinée. Et cette information, elle l'avait eue de querqu'un à la Capitainerie ou du yacht lui-même ? Il remercia, dit au revoir.

— Je descends avec vous. Je vais fumer une cigarette dehors.

La cigarette, ils se la fumèrent ensemble. Elle dit s'appeler Laura. Et comme ils furent tout de suite amis, les cigarettes devinrent deux et, entre-temps, ils se communiquèrent quelques informations personnelles. Quand ils se quittèrent, il était clair qu'ils auraient bien voulu se fumer une dizaine de cigarettes ensemble.

## QUATRE

En descendant de voiture, il vit sur le toit du commissariat deux maçons en train de le réparer. En les regardant, il fut pris d'une forte inquiétude.

— Envoie-moi Fazio, dit-il à Catarella.

Son bureau avait été nettoyé, sauf que le plafond était couvert de taches d'humidité. Quand ce serait sec, il faudrait lui faire passer une couche de blanc. Il nota aussi avec satisfaction que, sur son bureau, il n'y avait pas un papier à signer.

— Bonjour, *dottore*.

— Écoute, Fazio, ces maçons, comment ils sont protégés ? Je ne voudrais pas que notre commissariat contribue à augmenter le pourcentage des assassinats du travail.

Depuis des années, il les appelait comme ça, assassinats, et non pas accidents du travail parce qu'il était persuadé que quatre-vingt-dix pour cent des accidents de travail mortels étaient la faute des employeurs.

— Tranquille, *dottore*, ils ont un harnais de sécurité. Peut-être que vous ne l'avez pas remarqué.

— Ça vaut mieux. Fazio, j'ai besoin que tu fasses pour moi un truc dans lequel tu es passé maître.

— Je vous écoute.

— Avec l'excuse, je sais pas, que tu dois préparer la liste des convocations pour le proc', monte à bord du *Vanna* et ramène-moi la fiche de renseignements, état civil et le reste, sur la propriétaire, le commandant et les quatre hommes d'équipage.

Fazio fit une moue interrogative.

— *Dottore*, excusez-moi, mais quel rapport ils ont, ces renseignements, avec la découverte du *catafero* ?

Bonne question, dictée par le fait que Fazio ne savait rien des nouveautés qui concernaient la soi-disant nièce Vanna.

— Juste par curiosité.

Fazio le dévisagea d'un air encore plus dubitatif.

— Et qu'est-ce que vous entendez avec ces données d'état civil et du reste ? demanda-t-il après quelques instants.

— L'atmosphère à bord, quels sont les rapports entre eux... Tu sais, des gens qui sont comme ça longtemps ensemble, à quelques mètres les uns des autres, matin, midi et soir, ils finissent par se détester, ils ne se supportent plus... Un demi-mot suffit et le noir gicle de la seiche.

Manifestement, les explications ne convainquirent pas Fazio, mais celui-ci ne se hasarda pas à insister.

Tard dans la matinée, il adécida de passer un coup de fil au médecin légiste.

Peut-être était-il trop tôt, mais il ne perdait rien à essayer.

— Montalbano je suis. Je cherche le D<sup>r</sup> Pasquano.

— Le docteur est occupé, arépondit le standardiste.

— Vous pouvez me rendre un service ?

— Si je peux.

— Vous voulez bien demander à l'assistant quand le docteur compte faire l'autopsie du cadavre découvert hier en mer ?

— Un moment.

Il revint comme Montalbano avait fini de réviser les tables de multiplications par sept et par huit. C'était un bon système pour faire passer le temps d'attente.

— C'est justement ce qu'il est en train de faire.

— *Dottore*, je suis désolé, dit Enzo en écartant les bras dès qu'il le vit entrer dans le restaurant.

— Pourquoi tu es désolé ?

— Je n'ai pas de poisson frais. Avec le mauvais temps d'hier...

— Qu'est-ce que tu peux me donner ?

— Hors-d'œuvre de *caponata* faite par ma femme, comme premier plat : pâtes à la Norma ou aux brocolis <sup>[4]</sup> et puis, en deuxième : aubergines au parmesan que c'est un truc à se lécher les moustaches.

Il avait raison. Mais au lieu de se lécher les doigts ou les moustaches, le commissaire préféra commander une deuxième portion d'aubergines.

À peine sorti, il comprit qu'il avait besoin de la longue promenade méditativo-digestive jusque sous le phare : il s'était beaucoup goinfré. Mais il fit un tour beaucoup plus long qu'à son habitude, de manière à passer devant le *Vanna* et devant l'*As de Cœur* amarré à côté.

Sur les ponts respectifs des deux bateaux, il n'y avait personne, signe que, pour eux aussi, c'était l'heure de manger.

Il arriva à la pointe du môle et s'assit sur son habituel rocher plat. De là, on voyait bien la silhouette du yacht et du bateau de croisière.

Il était à la moitié de sa cigarette quand il remarqua que sur la mer, près de l'*As de Cœur*, flottait une cagette en bois, de celles qu'on utilise pour le poisson. Alors lui revinrent à l'esprit les paroles de Zurlo, le pilote en chef et il observa comment la caissette bougeait, portée par les courants.

Glissant une main dans sa poche, il compta les cigarettes : il y en avait une dizaine, ça lui suffirait.

Au bout d'une bonne heure, la cagette s'échoua contre le brise-lames protégeant le môle. Le capitaine Zurlo avait raison, le courant sortant, partant du quai, amenait forcément tout ce qui flottait à battre contre le môle du levant, celui sur lequel il se trouvait.

Il lui vint une pînée.

En avançant sur les roches, glissant, jurant, il réussit à récupérer la cagette. Il la prit, se l'emporta jusqu'à la roche plate et, de là, la jeta de nouveau vers la mer.

Cette fois, il lui suffît d'à peine une demi-heure pour constater que la cagette s'adiraigeait sûrement vers la sortie du port.

Il reprit la voiture et s'en fut à Montelusa pour parler avec le D<sup>r</sup> Pasquano.

— Le *dottore* est dans son bureau, lui dit le standardiste-portier.

Il arriva à la porte et frappa. Aucune réponse. Il refrappa. Rin. Alors, il tourna la poignée et entra.

Pasquano était assis derrière le bureau, il était occupé à écrire et ne leva pas les yeux pour voir qui était entré.

— Je parie mes roubignoles, dit-il, qu'en ce moment vient d'entrer le très mal élevé commissaire Montalbano.

— Vos roubignoles sont sauvées, docteur. Vous avez mis dans le mille.

— Sauvées provisoirement, parce que, maintenant, vous allez vous occuper de me les briser menu.

— Et cette fois encore, vous avez mis dans le mille.

— Si je pouvais mettre dans le mille pareillement quand je joue au poker !

— Comment ça se passa, à hier, au cercle ?

— M'en parlez pas ! Je me retrouve avec un brelan servi, je demande deux cartes et... laissons tomber. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous le savez très bien.

— Age : un peu plus de 40 ans, stature athlétique, corps très bien soigné, peau blanche, aucun signe d'opération subie, dents qui n'ont jamais connu le dentiste, cœur et poumons parfaits, il ne portait ni lunettes ni lentilles de contact. Ça vous suffit ?

— Oui, sur lui vivant. Et mort ?

— Disons que, quand il a été retrouvé, il était déjà défunt depuis trois jours au moins.

— On l'a fait défuncter en lui fracassant comme ça le visage ?

— Non, fit le docteur en secouant négativement la tête.

— Blessures d'arme à feu ou d'arme blanche ?

— Non.

— Étranglement ?

— Non.

— Docteur, pourquoi on jouerait pas plutôt à la main chaude ? Donnez-moi un petit indice, comme on dit dans les émissions de télé !

— Empoisonné, très cher.

— Et avec quoi ?

— Très banale mort-aux-rats.

Montalbano en était si visiblement abasourdi que Pasquano s'en aperçut.

— Ça vous trouble ?

— Oui, le poison, de nos jours...

— Ce n'est plus à la mode, vous pensez ?

— Ben...

— Mais vous voyez, moi, je le conseillerais vivement aux aspirants assassins. Un coup de pistolet fait tellement de barouf que les voisins pourraient l'entendre, un coup de couteau met du sang partout : le sol, les vêtements... alors que le poison... Vous ne trouvez pas ?

— Et le visage ?

— Ça, ils le lui ont travaillé post mortem.

— À l'évidence, pour rendre l'identification plus difficile.

— Je remarque avec plaisir que vous, commissaire, malgré un âge notablement avancé, vous conservez encore un certain degré de lucidité.

Montalbano adécida de ne pas relever la provocation.

— Les doigts, ils étaient comment ?

— Intacts, pour autant que le permettait l'état du corps.

— Donc ses empreintes ne sont pas répertoriées.

— Conclusion impeccable, d'une extrême rigueur logique, je vous félicite. Et maintenant, si vous avez fini de me les hacher menu...

— Une dernière question. Il était marié ?

— À moi, vous venez me le demander ? Je sais seulement qu'il n'avait pas d'anneau au doigt. Mais ça ne signifie rien.

— Encore une chose. Vous pouvez me dire si...

— Eh non, très cher ! Vous venez de dire que la question sur l'éventuelle conjugalité était la dernière. Soyez un homme de parole, pour une fois !

Au point où il en était, il alla à la Questure pour rencontrer quelqu'un de la Scientifique. Il savait que le chef, Vanni Arquà, qui lui était antipathique, était en vacances et qu'il était remplacé par son adjoint Cusumano.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

— En commençant par où ?

— Par le canot.

— Un petit canot à rames...

— Il y avait des rames ? Moi, je ne les ai pas vues.

— Non. Ou elles se sont perdues en mer ou bien le canot a été remorqué. Je continue. De fabrication anglaise, il y en a beaucoup en circulation. Pas d'empreinte digitale, ils ont toujours utilisé des gants. Le corps y a été déposé peu de temps avant que le canot soit retrouvé.

— Merci.

— Il y a encore une chose qui concerne le canot. Il ne portait pas trace d'un usage précédent.

— C'est-à-dire ?

— Que, d'après nous, ils l'ont déballé et gonflé pour l'occasion. Collés çà et là, à l'intérieur, il y avait encore des bouts du plastique dans lequel le fabricant l'avait enveloppé.

— Quelque chose concernant le cadavre ?

— Rien. Il était complètement nu. Mais...

— Dis-moi.

— Attention, c'est une impression personnelle.

— Dis-le-moi quand même.

— Le commandant, avant de récupérer le corps, a fait prendre des photographies qu'il nous a remises. Tu veux les voir ?

— Non. Dis-moi ton impression.

— Dans le canot, la blancheur du corps était particulièrement frappante. Ce n'était certainement pas un homme de mer.

— Ah, *dottori* ! Fazio me dit de vous dire à vous que dès que vous serez arrivé, moi, je devais le dire à Fazio.

— Dis-le-lui.

Fazio arriva deux minutes plus tard avec un petit air de qui a du neuf. Il resta debout devant le commissaire.

— *Dottore*, on doit d'abord passer un accord.

— C'est-à-dire ?

— Que vosseigneurie s'énerve pas et que vous vous mettiez pas à m'enguirlander si de temps en temps j'ai besoin de regarder mes notes.

— Il suffit que ce ne soit pas des trucs d'état civil du genre né de père, né de mère...

— Bon d'accord.

Il s'assit sur le siège devant le bureau.

— Par où je commence ?

— Par la propriétaire.

— Qui est une femme avec un caractère que...

— Je la connais. Continue.

— Elle s'appelle Livia.

Montalbano, va savoir pourquoi, sursauta. Fazio lui jeta un regard étonné.

— *Dottore*, votre fiancée n'a pas l'exclusivité de ce prénom. Livia Acciai, Livournaise, 52 ans tout juste, mais on lui en donne beaucoup moins. Dans sa jeunesse, d'après elle, elle faisait mannequin, alors que, selon Maurilio Alvarez, elle faisait la pute.

— Et c'est qui, c't'Alvarez ?

— Le mécanicien, mais je vais y revenir. À 35 ans, Livia fait connaissance, à Forte dei Marmi, de l'ingénieur Arturo Giovannini, homme riche, qui tombe amoureux et se la marie. Le mariage ne dure que dix ans, passque l'ingénieur mourut.

— De vieillesse ?

— *Dottore*, le même âge, ils avaient. Le pauvre, durant une tempête, il tomba du bateau et...

— Ne l'appelle pas bateau.

— Et comment je dois l'appeler ?

— Yacht.

— Il tomba à la mer et on n'aréussit même pas à récupérer le corps.

— Et qui t'a raconté cette histoire ?

— Elle, la veuve.

— Maurilio est d'accord ?

— On n'a pas parlé de ce malheur, avec Alvarez. En tout cas, elle hérite du bateau et continue à se balader sur la mer comme le faisait aussi l'ingénieur.

— Et de quoi il vivait ?

— L'ingénieur ? D'un héritage.

— Et la veuve ?

— De l'héritage de l'héritage.

— Ça tient debout, selon toi ?

— Oh que non. C'est tout pour ce qui concerne la propriétaire. Le commandant, qui s'appelle Nicola Sperli, Génois, 55 ans, était, à l'époque de l'ingénieur, second du commandant qui à l'époque s'appelait...

Il tira une feuille de sa poche, la regarda.

— ... Filippo Giannitrapani. Après, il l'a remplacé.

— Giannitrapani s'en alla ?

— Oh que non, ce fut Madame qui, à peine adevvenue propriétaire, pour commencer, le licencia.

— Et pourquoi ?

— Selon le commandant Sperli, ces deux-là ne pouvaient pas se supporter étant donné que le commandant Giannitrapani avait un caractère pire que celui de la femme.

— Et Maurilio, qu'est-ce qu'il en dit, de ça ?

— Maurilio dit que Sperli et la dame étaient amants avant que le mari meure.

— Tu veux voir que la disparition en mer du mari... attaqua Montalbano.

— Oh que non, *dottori*. S'ils l'ont jeté à la mer, ça n'est pas pour cette raison.

— Explique-toi.

— Il paraît que Madame, après deux ans de mariage, acommença à se taper l'équipage chacun son tour et...

— Comment, chacun son tour ?

— Maurilio dit qu'elle utilisait un marin pendant toute une semaine, puis elle passait au suivant. Quand elle avait fait le tour, elle recommençait au début. Ce n'est qu'après qu'elle s'arrêta sur le

commandant Sperli. Et l'ingénieur, il était au courant de ce grand mouvement, mais il ne disait rien, il s'en contrefoutait. Au point que, certaines nuits, il allait dormir dans une cabine libre.

— Tout ça, c'est Maurilio qui te l'a raconté ?

— Oh que oui.

— Madame s'est servie de lui aussi ?

— Oh que oui.

— Et ça ne se pourrait pas que Maurilio déparle de la propriétaire passqu'il voulait l'exclusivité ?

— Bof. Moi, je suis persuadé que Maurilio, il lui en veut parce qu'elle vient lui casser les roubignoles, elle descend dans la salle des machines et acommence à tarabuster Maurilio en lui disant qu'elle s'y connaît pas mal en moteurs et elle l'engueule à la première occasion.

— Et le reste de l'équipage ?

— Maurilio, qui est espagnol, a toujours été sur le *Vanna*, comme Sperli, à partir du moment que l'ingénieur se l'est acheté. Les marins actuels ont été engagés après que Sperli a renvoyé le vieil équipage qui lui arappelait trop les expérimentations de la dame.

— Laisse-moi comprendre. Il a viré tout le monde et pas Maurilio ?

— Oh que oui. Passque Maurilio est protégé.

— Par quoi ?

— Par le tistament de l'ingénieur dans lequel il était dit que Maurilio devait rester à bord aussi longtemps qu'il lui plairait.

— Et Maurilio, comment il l'explique, c'te clause ?

— Il ne l'explique pas, il dit qu'il avait beaucoup d'affection pour l'ingénieur.

— Affection qui ne l'empêchait pas de se faire utiliser par la dame.

Fazio écarta les bras.

— Allez, qui sont les trois autres ?

Fazio dut nouvellement consulter le feuillet.

— Ahmed Chaikri, Maghrébin ; 28 ans, Stefano Ricca, de Viareggio, 32 ans, et Mario Digiulio, Palermitain...

Digiulio ! Le même nom de famille que celui que lui avait donné Vanna ! Était-ce une coïncidence ? Mieux valait contrôler.

— Stop ! Maintenant, il est tard, mais demain matin, tu vas me chercher ce Digiulio et tu me l'amènes ici.

Fazio le fixa, ébahi.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Rien, il a fait, ça m'intéresse de l'aconnaître mieux. Trouve n'importe quelle excuse, mais à 9 heures, je le veux au commissariat.

Il allait se lever pour aller à Marinella quand le tiliphone sonna.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a une madame mais qui a un nom de monsieur, elle dit comme ça qu'elle s'appelle Giovannini et qu'elle veut parler avec vosseigneurie pirsonnellement en pirsonne.

— Fais-la entrer.

C'était Livia Giovannini, la propriétaire du yacht. Elle entra avec un grand sourire. Elle était habillée pour la soirée, très élégante.

— Commissaire, veuillez excuser le dérangement.

— Mais je vous en prie, madame, entrez donc.

— L'autre matin, j'étais un peu tourneboulée et j'ai oublié de vous poser une question. Je peux le faire maintenant ?

Elle était d'une gentillesse que même une Japonaise elle n'en aurait pas fait autant : c'était de la comédie, évidemment.

— Mais certainement !

— Comment avez-vous su que j'avais une nièce ?

Elle avait dû se creuser et se recreuser la cervelle pour comprendre, elle avait dû ademande conseil à Sperli et, à la fin, avait adécidé de venir le lui demander directement. Ce qui signifiait que l'histoire de la pseudo-nièce était importante. Mais pourquoi ?

— L'autre matin, il pleuvait à verse et la route en bord de mer de Vigàta s'est éboulée, acommença Montalbano.

Et il lui raconta toute l'histoire.

— Elle vous a dit quelque chose sur moi ?

— Vous voyez, elle m'a dit seulement le prénom de votre mari, mais pas son nom. Voilà, maintenant que j'y pense, elle a ajouté que vous êtes très riche et que vous aimez voyager en mer. C'est tout.

La dame parut soulagée.

— Tant mieux !

— Pourquoi ?

— Parce que certaines fois, la pauvrete, elle n'a pas toute sa tête et alors, elle parle à tort et à travers, elle s'invente des histoires invraisemblables... Et alors, je me suis inquiétée, j'ai pensé qu'elle vous avait...

— J'ai compris. Mais, croyez-moi, elle ne m'a rien dit d'étrange.

— Merci, dit-elle en se levant avec un sourire éclatant.

— Je vous en prie, dit Montalbano en se levant lui aussi avec un sourire éclatant.

## CINQ

Il arriva à Marinella qu'au moment où il ouvrit la porte, le téléphone sonnait, mais quand il soulevait le combiné, il était trop tard, à l'autre bout, il n'y avait plus personne. Il jeta un coup d'œil à sa montre : 20 h 35.

Il se passa les nerfs en balançant 'ne petite série de grossièretés à destination de la propriétaire du yacht qui lui avait fait perdre du temps.

Il avait donné à Laura le numéro de téléphone de Marinella et ils s'étaient mis d'accord pour qu'elle l'appelle à 10 h 30. Et donc, il ne s'était pas fait donner son numéro. Que faire, maintenant ? Téléphoner à la Capitainerie ? Ou bien attendre un peu, en espérant qu'elle essaierait de l'appeler encore ? Il adécida d'attendre.

Il changea de vêtement, alla ouvrir le four. Adelina, la bonne, lui avait préparé un plat de pâtes '*ncasciata*<sup>[5]</sup> qui aurait suffi à nourrir quatre personnes. Au réfrigérateur, si par hasard, il lui restait du 'pétit, ce qui serait difficile, il y avait tout prêt un plat de pieds de veau au vinaigre.

Le téléphone sonna de nouveau. C'était Laura.

— J'ai appelé tout à l'heure mais...

— Excusez-moi. J'ai terminé tard au bureau et...

— On se voit où ?

— Écoutez, il y a un bar, à Marinella...

— Ça ne me dit rien.

— Quoi ?

— De vous rencontrer là. Je n'aime pas les bars.

— Et alors, vous savez, on pourrait...

— Vous m'expliquez exactement comment on fait pour arriver chez vous ? coupa-t-elle sans plus de manière.

Au fond, c'était le plus facile à faire et ce devait être une fille pratique. Il le lui expliqua.

— Alors, faisons comme ça. Je viens vous prendre chez vous, on prend un apéritif et là, on décidera où aller dîner.

— À vos ordres.

Laura s'apprésenta 'ne demi-heure plus tard. Elle avait retiré son uniforme et portait maintenant une jupe qui arrivait au genou, un chemisier blanc et une espèce de gilet épais. Les cheveux étaient libres sur ses épaules. Très belle, pleine de vie et de sympathie.

— Que c'est beau, ici !

Montalbano ouvrit la porte-fenêtre de la véranda et elle sortit, ravie.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Une goutte de vin blanc, si vous en avez.

Le commissaire en gardait toujours une bouteille au frigo. Il la prit, en la remplaçant par une autre.

— On peut s'asseoir là ?

— Bien sûr.

Ils burent, assis sur le banc. Mais il faisait trop froid et quand ils eurent fini, ils durent rentrer.

— Où est-ce que vous m'emmenez ?

— Il y a deux possibilités, ou bien nous allons dans un restaurant près de Montereale, mais il faut prendre la voiture, ou on reste là.

Elle eut un air dubitatif et Montalbano se méprit.

— Vous ne me connaissez pas bien, mais je vous assure que...

Laura éclata d'un rire fait de perles nombreuses qui tombaient à terre.

— Mais non, imaginez-vous que je crois que vous vouliez...

Il ressentit une pointe de mélancolie. Elle le voyait si vieux qu'elle pensait qu'il n'avait plus de désir ? Mais elle, heureusement, continua :

— ... mais je dois vous avouer : je suis vraiment affamée, j'ai dû sauter le déjeuner, aujourd'hui.

— Venez avec moi.

Il la conduisit à la cuisine, ouvrit le four, sortit le plat. Elle le huma, soupira, ferma un instant les yeux.

— Qu'est-ce que vous en dites ? Ça ne vous paraît pas une bonne proposition ?

— Restons ici.

Ils approfondirent la connaissance. Elle lui raconta qu'elle avait choisi la carrière militaire parce que son père était amiral, maintenant bientôt à la retraite, qu'elle avait fait l'Académie de Livourne, qu'elle avait été embarquée sur le *Vespucci*, que son fiancé s'appelait Gianni et qu'il était lui aussi officier de marine en service sur un croiseur, qu'elle avait 33 ans, qu'elle s'atrouvait à Vigàta depuis à peine trois mois et qu'elle n'avait pas encore eu le temps de se faire des amis. C'était la première fois, depuis qu'elle était à Vigàta, qu'elle mangeait avec un homme. Lui, en revanche, lui parla longuement de Livia. Laura mangea aussi les pieds de veau. C'était une bonne fourchette.

— Tu veux... pardon, vous voulez... attaqua Montalbano.

— Ça t'ennuie de me tutoyer ?

— Pas du tout. Tu veux un café, un whisky ?

— Tu as encore de ce vin ?

— Vous avez réussi à identifier le mort ? demanda à un certain moment Laura.

— Pas encore. Je crois que ça va être long et difficile.

— On m'a dit qu'on l'a tué en lui fracassant le visage.

— Non, on le lui a fracassé après. Il est mort empoisonné.

— Donc... commença-t-elle.

Et elle se tut.

— Non, rien, je m'étais fait une idée... Mais c'est ridicule d'en parler avec toi. Je me suis renseignée, tu sais ? On m'a dit que, dans ton métier, tu es plus que bon, exceptionnel.

Montalbano rougit. Et lui fit tomber une autre rangée de perles.

— Quelle merveille ! Ça existe encore, un homme capable de rougir !

— Allez, arrête. Dis-moi plutôt ton idée.

— J'ai pensé à un braquage qui a mal tourné. Cet homme se promène le long du môle, quelqu'un lui vole son portefeuille, il réagit, l'autre attrape une pierre et le tue. Puis il le met dans un canot, dans le coin, il y en a tant à l'ancre et... Vous avez contrôlé à qui appartient le canot ?

Par miracle, Montalbano réussit à ne pas rougir de nouveau. Il n'y avait pas pensé. Et en fait, ça aurait dû être sa première pensée. Il perdait des réflexes, c'était sûr.

— Non, parce que la Scientifique estime que le canot n'a pas été utilisé avant qu'on y mette le

cadavre.

Laura fit la grimace.

— En tout cas, un petit contrôle, je le ferais de toute façon.

Mieux valait changer de sujet s'il ne voulait pas faire mauvaise figure.

— Écoute, tu pourrais peut-être me faire comprendre quelque chose que tu saches. Il y a beaucoup de gens riches qui sont en mer toute l'année, allant d'un port à l'autre, sans rien faire d'autre ?

— Tu penses à Livia Giovannini ?

— Tu la connais ?

— Le *Vanna* s'est amarré au port trois jours après que j'ai pris mon service à Vigàta. Pour régler certaines formalités, je suis montée à bord. Et nous avons fait connaissance. Cette fois-là, elle venait de Tanger, mais elle était partie un mois auparavant pour Alexanderbaai.

Montalbano écarquilla les yeux.

— Où ça se trouve ?

— C'est un petit port d'Afrique du Sud.

— Et maintenant, elle arrivait d'où ?

— De Retimo et...

— C'est où ?

— En Crète, et elle allait à Oran, mais à cause du mauvais temps, ils ont dû changer de route.

Le commissaire était impressionné.

— Ça te surprend ?

— Ben, oui. Je ne dis pas que le *Vanna* est une petite embarcation, mais...

— Tu sais, c'est un des meilleurs yachts du monde. Surtout que le mari de M<sup>me</sup> Livia avait fait complètement modifier l'assiette et les moteurs.

— Sperli a dit qu'ils ont un moteur auxiliaire qui marche mal.

— Allons donc ! Je crois que les voiles, ils ne les utilisent que pour la frime. C'est un animal de vingt-six mètres, à l'origine avec vingt-quatre couchettes. Les cabines aussi ont été agrandies et modifiées et les couchettes sont maintenant à peine une demi-douzaine, mais en compensation, ils ont gagné de la place et un autre petit salon.

— Le bateau à moteur aussi, c'est pas de la gnognote.

— *L'As de Cœur* ? Ça, c'est un Baglietto de 18,63 m, avec deux puissants moteurs GM et neuf couchettes. Il va où il veut.

— Je vois que tu t'y connais.

— Je m'y intéresse juste pour m'amuser.

— Écoute, pour revenir à ce que je disais, je te demandais s'il y a beaucoup de gens riches qui...

— ... passent leur vie en mer ? Je ne crois pas.

— Et alors, comment tu te l'expliques ?

— Je ne me l'explique pas. C'est peut-être une manie. La manie, son mari l'avait déjà et il l'a refilée à sa femme.

Montalbano resta un moment pensif. Puis il demanda :

— Comment pourrait-on savoir combien de ports a touchés le *Vanna* cette année ?

— Ils ont dû être notés sur le journal de bord du capitaine.

— Et comment faire pour y jeter un coup d'œil ?

— Le seul qui peut le faire, c'est le procureur. Mais faut trouver une excuse ingénieuse. Tu peux m'expliquer pourquoi tu t'intéresses tant au *Vanna* ?

Au fond, ça n'a été qu'un hasard s'il a croisé le canot.

— Je ne saurais pas te dire pourquoi mais... je suis curieux... je ne sais pas... il y a quelque chose qui me tarabuste.

Il ne pouvait lui dire que, ce qui éveillait ses soupçons, c'était l'histoire de la rencontre avec la gamine qui disait s'appeler Vanna, comme le yacht.

Laura s'en alla après minuit, avec la promesse que le lendemain, ils s'appelleraient au téléphone.

Il resta éveillé à pincer au tué.

Si, comme le soutenait le D<sup>r</sup> Pasquano, on l'avait exprès rendu méconnaissable, cela signifiait qu'il y avait quelqu'un en mesure de le reconnaître. À première vue, un raisonnement pareil semblait digne de Catarella et de monsieur de Lapalisse.

Mais c'était un point de partance.

Un pauvre type tué comme ça, ce n'est pas que de nos jours ça fasse les gros titres, comme disent les journalistes. La presse nationale peut y consacrer au maximum cinq lignes, la locale une demi-colonne. Les télévisions nationales n'en parleraient pas, celles du coin, oui.

Et donc, quiconque aurait été en mesure d' reconnaître le mort, au cas où on lui aurait laissé le visage intact, ne pouvait que s'atrouver dans les parages de Vigàta. Et donc, l'éventuelle reconnaissance aurait en conséquence conduit tout droit à l'assassin. Pourquoi ?

Pour une raison très simple : passque l'homme avait été *abbilinato*, empoisonné. Pour *abbilinare* quelqu'un, le tueur avait dû le mettre dans quelque chose à manger ou à boire, pas d'autre possibilité.

Donc, le mort devait par force reconnaître son assassin.

Si ça se trouvait, il avait été invité à prendre un apéritif ou à dîner aussi, comme il l'avait fait avec Laura et pendant que le pauvre type regardait ailleurs...

Laura ! Sainte Mère, qu'est-ce qu'elle était belle, cette nana ! Mais qu'est-ce qui lui prenait ? Qu'est-ce qu'il était en train de se mettre en tête ? Ce n'était pas le genre de chose qu'à son âge... Mais quels yeux elle avait ! Et comme elle le regardait ! Il n'arrivait plus à raisonner et comprit que la seule chose qui lui restait à faire était d'aller se coucher.

— Fazio est là ? fut sa première question en entrant au commissariat.

— Oh que oui, *dottori*. Et avec lui ensemble y a une autre personne avec.

— Dis à Fazio de venir me voir seul.

Il venait à peine de s'asseoir que Fazio entra.

— Comment il est, Digiulio ?

— Et comment doit-il être ? Un Palermitain qui...

— Je veux savoir si quand tu lui as dit qu'il devait venir au commissariat, ça l'a rendu nerveux.

— Oh que non. Bien tranquille. Il a même dit qu'il s'y attendait.

— Il s'y attendait !

— Comme ça, il a dit.

— Fais-le venir.

— Je peux rester ?

— Non.

Fazio sortit, offensé.

Mario Digiulio était un quadragénaire avec une de ces têtes qu'on oublie une seconde après l'avoir vue.

Il portait un chandail noir à col roulé et un jean sale. Il était complètement différent de ce que s'était imaginé Montalbano. Comme avait dit Fazio, il n'était en rien 'impressionné. De manière

inattendue, dès que le commissaire lui eut dit de s'asseoir, ce fut lui qui parla le premier.

— La plainte est arrivée, hein ?

Montalbano eut un geste vague qui pouvait signifier tout et rien.

— Ces cornards !

Il marqua une pause.

— Ces grandissimes bâtards !

Une fois éclaircie la très grande considération que Digiulio nourrissait envers ceux qui avaient porté plainte contre lui, le commissaire adécida d'en savoir davantage.

— Racontez-moi votre version des faits.

— À Retimo, Zizi et moi, on était allés boire dans une taverne et là, il y avait ces deux Grecs qui...

— ... vous ont provoqués.

— Exactement. Zizi a tout de suite réagi, moi, je l'ai suivi. Une rixe a éclaté et...

— Vous avez démoli l'endroit.

— Démoli ? Mais pas du tout ! Zizi a cassé deux ou trois chaises et...

Zizi. Mais où avait-il déjà entendu nommer ce Zizi ? Quelqu'un y avait fait allusion en passant. Mais qui ? Quand ? Il n'arrivait pas à se le ramener à l'esprit.

— Excusez-moi, mais Zizi, c'est quelqu'un du coin ?

Digiulio lui jeta un regard ébahi.

— Non, c'est quelqu'un de notre équipage.

— Mais il n'est pas parmi...

— Ah, excusez-moi, nous, on l'appelle Zizi, mais son nom est Ahmed Chaikri, il est maghrébin.

Un éclair.

— Il a été valet du vieux propriétaire ?

L'ébahissement de Digiulio augmenta.

— Valet du vieux... mais pas du tout ! De toute façon, Zizi n'a embarqué qu'il y a trois mois à peine !

La coucourde de Montalbano était maintenant un moteur qui tournait à plein régime.

— Vous me répétez les noms des autres membres de l'équipage ?

— Mais ils n'étaient pas à la rixe.

— Dites-les-moi quand même.

— Maurilio Alvarez, qui est le mécanicien, et Stefano Ricca qui est...

Montalbano ne l'écoutait plus. Ricca ! Tout lui était revenu. Vanna lui avait dit que Ricca était un banquier associé de son oncle Arturo. Elle s'appelait Vanna comme le yacht, tandis que Digiulio, Zizi et Ricca étaient trois hommes de l'équipage.

Qu'est-ce qu'elle était maligne, la petite ! Quel chef d'orchestre tout en finesse ! Chapeau bas !

Tu veux voir que ce qu'il avait pris d'abord juste pour un tour de couillon de Vanna avait en fait un but précis ?

Mais en attendant, il fallait se débarrasser du *marin*.

— Dites-moi, est-ce que, par hasard, vous avez une sœur qui s'appelle Vanna ?

— Moi ? Non, j'ai un frère qui s'appelle Antonio.

— Très bien, vous pouvez y aller.

L'autre se sentit pris par les Turcs.

— Et la plainte ?

— Laquelle ?

— Celle du propriétaire du restaurant.

— Elle ne nous est pas parvenue.

— Et alors, pourquoi vous m'avez fait venir ?

— Pour une autre plainte.

— Il y en a une autre ?

— Oui, d'une certaine Vanna Digiulio contre son frère Mario. Mais comme vous soutenez ne pas avoir de sœur...

— C'est pas que je le soutiens, c'est que je n'en ai pas pour de bon !

— Alors, c'est un cas évident d'homonymie. Bonne journée, cher monsieur.

Il en était certain, ce n'était pas Digiulio qui avait signalé le changement de route du yacht à Vanna. Il fallait absolument parler avec les autres membres de l'équipage. Il appela Fazio. Lequel se présenta encore avec l'air vexé de son exclusion.

— Assois-toi.

Montalbano prit quelques instants pour le scruter. Il devait la lui dire ou pas, l'histoire de Vanna ? Maintenant que l'affaire semblait prendre une autre signification, ne valait-il pas mieux avoir un allié comme Fazio ?

— Tu te rappelles que l'autre jour il plut tant que la route s'éboula ?

— Oh que oui.

— Tu te rappelles que j'amenai au commissariat une pauvre petite qui s'appelait Vanna Digiulio ?

— Oh que oui.

— Tu veux que je te dise quelque chose ? Elle ne s'appelait ni Vanna ni Digiulio et ce n'était pas 'ne pauvre petite, mais une sacrée fille de pute qui m'a baisé dans les grandes largeurs.

Fazio en resta comme deux ronds de flan.

— Vraiment ?

Et il lui raconta tout.

— Et vosseigneurie qu'est-ce que vous en pensez ? demanda à la fin Fazio.

— Moi, j'ai tiré des conclusions précises sur quelques faits. Que la petite, continuons à l'appeler Vanna pour simplifier, dès que je me suis présenté à elle comme le commissaire Montalbano, s'est mise à éternuer et qu'elle n'en finissait plus.

Fazio s'étonna.

— Excusez, mais quel rapport ?

— Il y a un rapport. Je parie mes roubignoles que c'étaient des faux éternuements. Elle les faisait pour prendre son temps et décider si elle devait me dire ce qu'elle voulait me dire. Et juste après, elle m'a mis, indirectement, sur la piste du yacht.

— Et pourquoi ?

— Je peux faire une hypothèse hasardeuse. Elle l'a fait pour prendre date.

— Expliquez-moi ça.

— S'il lui arrivait quelque malheur, elle m'avait donné assez d'informations pour les mettre sur le gril.

— Mais elle ne s'est même pas montrée à ceux du yacht, Vanna !

— Vrai, c'est. Passque, d'après moi, il y eut un imprévu.

— C'est-à-dire ?

— Que le yacht s'amarra avec un mort à bord. Ce qui signifiait : présence de la police, de la Capitainerie, du médecin légiste, de la Scientifique... trop de monde. Elle a préféré disparaître. Ça colle pour toi ?

— Oh que oui. Mais reste le fait que nous ne savons pas ce qu'elle était venue faire.

— C'est pour ça qu'il est important de savoir qui était en contact avec elle. Quelqu'un de la Capitainerie ? Je ne le crois pas possible. Digiulio ? Non, j'en suis sûr. Là, j'ai besoin de ton habileté.

— À savoir ?

— Avec les autres membres de l'équipage, on ne peut pas utiliser le même système qu'avec Digiulio. Il faut que tu trouves un moyen d'approcher le Maghrébin, comment il s'appelle...

— Chaikri.

— Oui, mais pour les amis, c'est Zizi. Essaie d'en tirer quelque chose, de le faire boire... Ils descendent à terre ?

— Sûr ! Ils passent leur temps à traîner en ville.

— 'Nzumma, en somme, trouve le meilleur moyen de te faire ami avec eux.

À ce moment, apparut Mimi Augello. Très élégant et souriant.

— Où t'étais ?

— Comment ça ? Catarella ne te l'a pas dit ? J'ai accompagné Beba avec le minot chez ses parents. Tu ne vois pas la tête que j'ai ? Cette nuit, j'ai enfin dormi comme un dieu !

Montalbano resta à le fixer sans mot dire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Augello.

— Mimi, je suis en train d'avoir une pînsée.

— Quelle bonne nouvelle ! Ça me concerne ?

— Bien sûr. Tu te sentirais de faire la cour à une quinquagénaire qui a l'air d'avoir dix ans de moins ?

Mimi n'eut pas la moindre hésitation.

— Je peux essayer.

## SIX

Il alla manger chez Enzo en se sentant satisfait d'avoir atrouvé la bonne route pour arriver à comprendre quelque chose sur le comportement de la petiote dénommée Vanna. Maintenant, il était presque certain qu'elle avait agi en suivant un projet précis qui s'était formé dans sa tête dès qu'elle avait su qu'il était le commissaire Montalbano.

Donc, il ne s'agissait pas d'une galéjade, mais d'une chose sérieuse, et même très sérieuse.

En tout cas, il sentait, sans aréussir à comprendre la raison précise, qu'il était en train de se comporter comme elle aurait voulu.

En revanche, pour ce qui regardait le mort dans le canot, il n'avait pas de quoi se féliciter, on n'avait pratiquement pas bougé depuis le début, on en était toujours aux amuse-gueules.

L'absence d'identification finissait par tout paralyser. Ceux qui lui avaient fracassé le visage avaient atteint leur but.

D'un autre côté, s'il s'agissait d'un étranger, il était inutile de se taper tous les hôtels et les pensions de Vigàta, Montelusa et alentour. À part que la chose serait longue, le problème restait toujours le même : comment areconnaître quelqu'un qui n'a plus de visage et qui est dépourvu de papiers ?

Et si par hasard, c'était quelqu'un d'ici, comment se faisait-il qu'il n'y ait eu aucune disparition signalée ?

Dans le restaurant, il atrouva 'ne consolation : le poisson était de retour dans le menu d'Enzo et lui, pour se rattraper de l'abstinence forcée de la veille, s'en empiffra. Il se fit faire une friture de rougets et de calamars qui aurait nourri la moitié du commissariat.

En conséquence, la promenade le long du môle jusque sous le phare s'adémontra une nécessité absolue. Mais cette fois aussi, il fit le grand tour, en passant devant le *Vanna* et l'*As de Cœur* qui étaient toujours flanc contre flanc.

Il les avait à peine dépassés quand il entendit dans son dos des rires et des voix. Il se retourna, continuant à marcher.

Livia Giovannini, la propriétaire du *Vanna*, et le commandant Sperli étaient en train de descendre l'échelle de coupée de l'*As de Cœur* tandis que du pont de ce dernier, un homme d'une stature notable, un colosse, grand d'au moins 1,90 m, épaules d'armoire à glace, cheveux roux, leur disait au revoir en agitant la main. Le navire de croisière était très grand mais cet homme, quand il était à bord, était obligé de marcher tête baissée. Puis la dame et le commandant commencèrent à monter l'escalier du *Vanna*.

Arrivé à la roche plate, il s'assit, s'alluma 'ne cigarette et commença à raisonner sur ce qu'il venait de voir.

Pourquoi la propriétaire et le commandant du *Vanna* étaient-ils allés à bord de l'*As de Cœur* ?

Peut-être 'ne simple visite de courtoisie, de bon voisinage ? Ça se faisait entre ces gens ? Étant donné l'heure, il était aussi possible que ceux du *Vanna* aient été invités à déjeuner, hypothèse très probable.

Ou bien s'aconnaissaient-ils d'avant ? Ils avaient de vieux rapports d'amitié ? D'affaires ou autre ?

Il y avait une seule chose à faire, et tout de suite : essayer d'en savoir un peu plus sur l'*As de Cœur*.

Mais en menant ainsi son enquête, au lieu de commencer à la resserrer, il allait l'élargir encore plus, impliquant d'autres personnes. Ce qui est le pire qui puisse arriver au cours d'une enquête.

En tout cas, le seul moyen d'avoir des informations sur l'*As de Cœur*, c'était d'ademandar à Laura. À laquelle, il avait une autre question à poser le plus vite possible.

Laura ! Sainte Mère, qu'elle était...

Et nouvellement, il se perdit derrière la pensée de la petite. Il n'aimait pas ça, qu'à l'instant où il pensait à elle, il n'arrivait plus à se concentrer sur rien. Dans sa tête, il n'y avait plus qu'elle, comment elle marchait, comme elle riait... Tout au fond, il en éprouvait un peu de vergogne. Ça ne lui semblait pas sérieux pour un homme de son âge. Mais il n'y pouvait rien.

Dès qu'il fut en voiture, au lieu de se rendre au commissariat, il prit la route de Montelusa. Il s'arrêta devant l'institut de médecine légale, descendit, entra.

— Le D<sup>r</sup> Pasquano est là ?

— Pour y être, il y est.

Ce qui, traduit, signifiait : il est là, mais aller le déranger n'est pas conseillé.

— Écoutez, j'aurais seulement besoin de recopier la fiche qui a été rédigée par le docteur après l'autopsie du cadavre défiguré.

— Je pourrais vous la procurer, moi, mais attention, vous ne pourrez pas l'emporter.

— J'ai juste besoin de noter quelques données ici, devant vous. Rendez-moi ce service.

— Bon, d'accord, mais ne le dites pas au docteur.

Une demi-heure plus tard, il se gara devant Retelibera, une des deux télévisions locales.

— Zito est là ?

— Il est dans son bureau, répondit la secrétaire qui l'aconnaissait bien.

Avec le journaliste, ils s'embrassèrent, en vieux amis qui éprouvent un plaisir authentique chaque fois qu'ils se voient.

Montalbano lui donna les détails qu'il avait copiés. Taille, poids, couleur des cheveux, largeur des épaules, longueur des jambes, dentition... Zito lui promit que dans le journal de 20 heures et dans celui de minuit, les deux plus suivis, il passerait la nouvelle. Ceux qui, éventuellement, répondraient, seraient invités à se mettre directement en contact avec le commissariat.

Au bureau, il trouva Fazio qui l'attendait et avait une tête de chien battu.

— Qu'est-ce qu'y a ?

— *Dottore*, baisés, on est !

— Et ce serait une nouveauté, ça ? Il y a de quoi s'étonner ? Moi, je suis persuadé d'avoir été baisé depuis ma naissance. Alors, baisé un peu plus, un peu moins... De quoi s'agit-il ?

— De Chaikri.

— Dis-moi tout.

— *Dottori*, par hasard, pendant que j'allais manger, en passant devant la taverne de Giacomino, je vis Digiulio, Ricca et Alvarez qui entraient. Alors, après un moment, j'entrai moi aussi et je m'assis à une table voisine. J'ai entendu qu'ils parlaient de Zizi et j'ai tendu l'oreille. Vous voulez savoir une chose ?

— Si c'est une mauvaise nouvelle, je ne voudrais pas la savoir, mais dis-la-moi quand même.

— Zizi, on l'a arrêté hier soir.

Montalbano jura.

— Qui ?

— Les carabinieri.

— Et pourquoi ?

— Passqu'à hier soir, en rentrant à bord, Zizi vit une voiture de ces carabinieri arrêtée près du port.

Zizi, qui avait beaucoup bu, s'est approché de la voiture, a déboutonné sa braguette et a pissé dessus.

— Mais il est fou ? Et il y avait les carabinieri dans la voiture ?

— Oh que oui.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est passé qu'à un des carabinieri qui étaient en train de l'arrêter, il donna en plus un pain.

Montalbano recommença à jurer.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Fazio.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? C'est sûr que je ne peux pas téléphoner aux carabinieri en disant de le remettre en liberté passque j'ai besoin de lui ! Écoute, essaie d'approcher Ricca, c'est la seule chose possible.

Avec Laura, la veille au soir, ils s'étaient mis d'accord qu'elle lui téléphonerait au bureau vers 19 heures, mais maintenant, il était presque 20 heures, et elle ne s'était pas encore manifestée. Comme cette fois, il s'était fait donner son numéro de portable, après quelques tiraillements intérieurs, il l'appela.

— Montalbano, je suis.

— J'ai reconnu ta voix.

Phrase prononcée sans enthousiasme.

— Tu as oublié que...

— Je n'ai pas oublié.

Putain, qu'est-ce qu'elle était expansive !

— Trop de travail ?

— Non.

— Et alors, pourquoi ne...

— J'avais décidé de ne pas t'appeler.

— Ah.

Le silence tomba.

Et immédiatement après, Montalbano fut pris par la panique de la ligne coupée. C'était crétin, mais il ne pouvait rien y faire, il lui venait une frousse insupportable de minot abandonné dans un astronef perdu dans l'espace.

— Allô ! Allô ! se mit-il à hurler.

— Ne hurle pas comme ça ! Je suis là.

— Tu m'expliques pourquoi tu ne...

— Par téléphone, ça ne me va pas.

— Essaie.

— Je t'ai dit que non.

— Alors, voyons-nous, s'il te plaît ! Je dois aussi te demander quelque chose qui concerne le *Vanna*.

Nouvelle pause.

Mais çette fois, Montalbano l'entendait respirer.

— Tu veux qu'on aille dîner ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Mais pas chez toi.

— Bon, d'accord. Où tu voudras.

— Allons dans ce restaurant de Montereale dont tu m'as parlé.

— Très bien. Faisons comme ça, toi, tu viens ici au commissariat, on prend ma voiture et...

— Non. Dis-moi le chemin pour arriver à cette trattoria. On se voit directement là-bas. Mais d'ici une petite heure, je dois me changer.

Qu'est-ce qui lui prenait, à Laura ? Pourquoi avait-elle changé d'humeur à ce point ? Il n'y comprenait goutte.

Au bout d'une dizaine de minutes, le téléphone sonna.

— Ah, *dottori dottori* ! Ah, *dottori* !

Mauvais signe. Quand Catarella commençait par ces lamentations, ça signifiait qu'à l'autre bout de la ligne, il y avait Monsieur et Monsieur le Questeur, comme il l'appelait par révérence.

— C'est le Questeur qui me veut ?

— Oh que oui, *dottori* ! Une chose urgentissime sans délai !

— Dis-lui que je ne suis pas au bureau.

Si ça se trouvait, il lui demanderait de venir à Montelusa et il lui ferait rater le rendez-vous avec Laura.

— Sainte Mère, *dottori* ! gémit Catarella.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Il m'arrive que, quand je dois dire des menteries à Monsieur et Monsieur le Questeur, il me semble que j'accomets un péché mortel de la mort !

— Alors, va te confesser !

Trois quarts d'heure plus tard, il allait se lever et sortir quand s'aprénta Fazio.

— *Dottore*, comme j'ai un très bon ami qui est carabinier, je me suis permis...

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je lui ai demandé quelles intentions ils avaient pour Chaikri.

— Et comment tu as justifié ton intérêt ?

— Je lui ai dit que c'est un ami à moi, que quand il buvait, il perdait la boule et je me suis excusé pour lui.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— On l'a relâché aujourd'hui après-midi à 17 heures. Il est poursuivi pour agression et résistance. Qu'est-ce que je fais ? Je vais le chercher à la taverne de Giacomino ?

— Vas-y tout de suite et laisse tomber Ricca pour le moment.

Il s'était déjà levé quand la ligne directe sonna. Répondre ou ne pas répondre ? Tel était le problème. La prudence suggérait que le mieux serait de ne pas décrocher, mais comme il avait justement donné ce numéro à Laura, il pinsa que ce pouvait être elle qui avait peut-être changé d'idée, et souleva le combiné.

— Allô ?

— Quelle chance, *dottor* Montalbano, de vous avoir trouvé ! Vous venez juste de rentrer au bureau.

— À cet instant précis.

C'était ce grandissime tracassin de chef de cabinet du Questeur, le *dottor* Lactés, dit « lacté et miellé », lequel, entre autres, s'était mis en tête que le commissaire était marié avec enfants.

— Très cher, le Questeur est parti en me laissant la mission de vous chercher.

— Je vous écoute, *dottore*.

— Voilà, il est urgent de faire la liste des procédures détruites durant cette espèce d'inondation que vous avez subie l'autre jour.

— Je comprends.

— Vous auriez une heure, une heure et demie à me consacrer ?

— Quand ?

— Maintenant. C'est une chose que nous pouvons faire par téléphone. Il suffit que vous ayez devant vous la liste des procédures perdues. Faisons pour l'instant un compte rendu sommaire, mais qui nous servira afin...

Il se vit perdu. Devait-il annuler le dîner avec Laura ?

Non, il n'allait pas céder à la vengeance de la bureaucratie.

Mais comment faire ? Comment sortir de cette situation ?

Peut-être qu'une belle comédie improvisée pouvait le sauver. Il démarra sur les chapeaux de roues, en grand acteur tragique.

— Non ! Non ! Hélas ! Oh, malheureux que je suis ! Je n'ai pas le temps, malheureusement ! lança-t-il d'une voix désespérée.

Lactés fut aussitôt impressionné.

— Oh, doux Jésus ! Que se passe-t-il ?

— Mon épouse vient à l'instant de me téléphoner !

— Eh bien ?

— De l'hôpital, elle me téléphona ! Hélas !

— Mais que s'est-il passé ?

— Le plus petit des rejetons, Gianfrancesco, va très mal et je dois absolument...

Le *dottor* Lactés n'eut pas un instant d'hésitation.

— Mais je vous en prie, Montalbano ! Allez, courez ! Je prierai la Madone pour votre... comment avez-vous dit qu'il s'appelle ?

Montalbano ne se le rappelait plus. Il balança un nom au hasard.

— Gianantonio.

— Mais vous n'avez pas dit Gianfrancesco ?

— Voilà, vous voyez ? Je n'ai plus toute ma tête ! Gianantonio est l'aîné qui va bien, grâce en soient rendues à la Madone !

— Allez, allez ! Ne perdez pas de temps ! Et tous mes vœux ! Et demain matin, faites-moi savoir, j'insiste !

Il partit sur-le-champ pour Montereale.

Et il n'avait pas fait deux kilomètres que la voiture s'arrêta. Dans le réservoir, il n'y avait plus une goutte d'essence. Il savait qu'à deux cents mètres il y avait une station-service.

Il descendit, prit un bidon, courut jusqu'à la station, le remplit, paya, retourna en arrière, roula jusqu'au distributeur, fit le plein, partit. Le tout sans cesser de jurer.

Et quand il arriva au restaurant, transpirant et affamé, Laura était déjà assise à une table et l'attendait, nerveuse.

— Si tu tardais encore de cinq minutes, je m'en allais, dit-elle, glaciale comme une plaque de verglas.

Peut-être fut-ce la faute des emmerdes subies pour arriver à temps mais, quand elle prononça ces paroles, il s'engatsa pour de bon. Il ne réussit pas à se contrôler et de la bouche lui échappa une phrase qu'il n'aurait jamais pînsé dire :

— Alors, c'est moi qui m'en vais.

Il lui tourna le dos, sortit du restaurant, prit la voiture, partit pour Marinella.

Il n'avait pas d'autre envie que de se glisser sous la douche et d'y rester le plus longtemps possible pour se faire passer les nerfs.

Vingt minutes plus tard, pendant qu'il s'essuyait, il réfléchit à tête reposée sur ce qu'il avait fait et il lui apparut que c'était une belle connerie.

Passque lui, il en avait absolument besoin, de Laura, pour continuer l'enquête : Mimi Augello en fait ne pourrait entrer en contact avec la Giovannini qu'à travers Laura.

Voilà ce qui se passait quand on faisait intervenir les histoires personnelles dans la besogne.

Il adécida que, le lendemain matin, la première chose qu'il ferait serait de téléphoner à la petite pour présenter ses excuses.

Il n'avait pas de 'pétit pour l'instant, peut-être qu'il lui viendrait s'il restait un petit moment sur la véranda à respirer l'air de la mer. Il s'était aperçu en revenant du restaurant que, à la différence du soir précédent, il ne faisait pas frais et qu'il n'y avait pas un souffle de vent. Donc, il décida de rester en caleçon. Il alluma de l'intérieur les lumières de la véranda, prit cigarettes et briquet et ouvrit la porte-fenêtre.

Et tout de suite se gela.

Non pas pour le froid qu'il y aurait eu, mais passque, debout devant lui, muette, les yeux baissés, se tenait Laura.

Visiblement, elle avait frappé, il ne l'avait pas entendue parce qu'il était sous la douche et alors elle, sachant qu'il était certainement dans la maison, avait fait le tour pour se présenter du côté de la mer.

— Excuse-moi, dit Laura.

Et elle leva les yeux. Et toute sérieuse qu'elle était, elle commença à rire.

Et au même instant, comme s'il se voyait reflété dans ses yeux, Montalbano s'aperçut qu'il était en caleçon.

— Aaaah ! cria-t-il.

Et il se mit à courir vers la salle de bains comme un comique de films muets.

Il était si agité, si confus, que le film comique continua encore un moment. En passant le pantalon, il glissa sur le sol trempé et se retrouva brutalement cul par terre.

Quand il fut enfin en mesure de se connecter suffisamment, il sortit et gagna la véranda.

Laura s'était assise sur le banc et fumait une cigarette.

— Apparemment, on s'est disputés, dit-elle.

— Eh oui. Je te demande pardon, mais tu vois...

— Arrêtons de nous présenter des excuses réciproquement. Je te dois une explication.

— Tu n'y es pas obligée.

— Je le fais quand même parce que je le juge nécessaire. Tu en as encore un peu, de ce vin ?

— Bien sûr.

Il se leva, sortit. Revint avec une nouvelle bouteille et deux verres. Mais Laura s'en descendit un entier avant de parler.

— Je n'avais aucune intention de t'appeler et je m'étais promis que, si tu téléphonais toi, je t'aurais répondu que je n'étais pas en mesure de te rencontrer.

— Pourquoi ?

— Laisse-moi parler.

Mais il insista.

— Écoute, Laura, si hier, tu t'es sentie blessée par moi pour une raison que je ne...

— Tu ne m'as pas blessée, au contraire.

Qu'est-ce que ça voulait dire « au contraire » ? Le mieux était de garder le silence et de la laisser parler.

— Je voulais pas te voir parce que j'ai peur de sombrer dans le ridicule. Et puis ce ne serait pas juste.

Montalbano se sentit ahuri.

Et il avait peur que, disant quoi que ce fut, il se tromperait en tout cas. Mais il ne comprenait rien.

— En conséquence, je me suis dit que continuer à nous voir serait une erreur. C'est la première fois de ma vie qu'une chose pareille m'arrive. C'est si humiliant, si avilissant, parce que tu es complètement passive, tu n'y peux absolument rien, ta volonté ne compte pas. En fait, quand tu m'as téléphoné, je n'ai pas su... Aide-moi.

Elle s'interrompit, se remplit un autre verre et en but la moitié. Tandis qu'elle le portait à ses lèvres, Montalbano vit ses yeux briller, éclairés par des larmes au bord de ses paupières.

## SEPT

Aide-moi. À quoi ? Et pourquoi pleurait-elle ? Comment pouvait-il l'aider s'il n'avait pas la moindre idée de ce qui lui arrivait.

Et puis, soudain, Montalbano comprit. Et sur le coup, il s'arefusa de croire à ce qu'il avait compris.

Se pouvait-il qu'il soit en train d'arriver à elle la même chose précisément qu'à lui ?

Se pouvait-il qu'entre eux soit survenu le classique coup de foudre ?

Il s'agaça d'avoir pensé avec des expressions toutes faites, mais il ne lui vint rien de plus original à l'esprit.

Alors, il se sentit des jambes de flanelle, il était pris entre deux feux, heureux et malheureux à la fois.

« Aide-moi, toi », pinsa-t-il à dire.

Mais tandis qu'il ademandait de l'aide en gardant le silence, il aurait voulu l'embrasser et la serrer contre lui.

Et pour ne pas le faire, il dut s'imposer un effort tel que quelques gouttelettes de sueur surgirent sur son front.

Et alors, il fit la seule chose qu'il y avait à faire, s'il était vraiment l'homme qu'il croyait être, même si ça lui coûtait une vraie douleur physique, 'ne espèce de lame qui s'enfonçait dans sa poitrine.

— Mais étant donné que nous nous sommes rencontrés, dit-il avec indifférence, comme s'il n'avait rien compris de ses paroles à elle et des souffrances qui s'y exprimaient, j'en profite pour te demander un service, à condition que tu sois toujours en mesure de me le rendre.

— Je t'écoute.

Et elle lui sembla à la fois déçue et contente.

— J'ai un adjoint, qui s'appelle Mimi Augello, lequel, en plus d'être un excellent flic, est aussi très bel homme qui sait s'y prendre avec les femmes.

— Et alors ? demanda Laura, étonnée de cet exorde.

— J'ai pensé qu'il pourrait être très utile de lui faire rencontrer la propriétaire du yacht.

— J'ai compris. Tu penses que, s'ils deviennent amis, ton homme réussira à lui soutirer quelques renseignements ?

— Exactement.

— Tu veux me dire pourquoi tu t'es fixé sur ce yacht ? Tu sais, j'ai su qu'ils ont subi de nombreux contrôles de la Garde des Finances et qu'on n'a jamais rien trouvé d'anormal.

— Ça ne veut rien dire.

— Explique-moi ça.

— Plus que ça, je ne peux pas, crois-moi. C'est seulement, comment dire, une impression, une sensation...

Misère ! Il devait jouer le rôle du chien de chasse qui renifle la piste, au lieu de lui raconter toute l'affaire de Vanna !

— Et ces sensations que tu as, elles marchent toujours ? demanda-t-elle, ironique.

— Donc, pour toi, il s'agit d'une veuve riche dont le seul plaisir est de s'en aller sur les mers en se

retrouvant de temps en temps dans le lit du capitaine ?

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu y trouves de si bizarre ?

— Très bien. Alors, tenons-nous-en là.

— Excuse-moi, que j'aie une opinion différente de la tienne ne veut pas dire que je n'ai pas envie de t'aider. Dis-moi en quoi je puis être utile.

— Tu devrais t'arranger pour que Augello fasse la connaissance de M<sup>me</sup> Giovannini.

Elle garda un moment le silence.

— Si tu ne te sens pas... commença Montalbano.

— Je me sens, je me sens. Mais avant tout : tu es certain que ceux du yacht ne savent pas qui il est ?

— Tout à fait certain.

— Alors, le problème est : comment les faire se rencontrer ? Ce n'est pas simple, tu sais ? Je devrais me l'amener sur le yacht, mais avant tout, trouver une bonne excuse pour y aller, moi.

— J'avais pensé que tu pouvais le présenter comme un employé de quelque chose qui doit, en cette qualité, monter à bord.

Laura se mit à rire.

— Ça me paraît une suggestion très claire !

— Excuse-moi, mais je n'arrive pas...

— Laisse-moi y penser, je trouverai sûrement quelque chose.

Et elle fit un mouvement pour boire un autre verre. Montalbano l'arrêta.

— Ça ne te paraît pas un peu trop, l'estomac vide ? Tu veux manger quelque chose ?

— Oui, dit-elle.

Et juste après :

— Non. Je m'en vais.

Elle se leva.

— Allez, quoi, insista Montalbano.

Elle s'assit. Se releva.

— J'y vais.

— S'il te plaît !

Elle se rassit.

On aurait dit une marionnette manœuvrée par des fils invisibles.

Montalbano gagna la cuisine, ouvrit le four. Dans un plat, il y avait quatre énormes rougets cuits dans une sauce spéciale inventée par Adelina.

Il alluma le four à forte température de manière que les rougets se réchauffent bien.

Puis il ouvrit le réfrigérateur, y plaça une autre bouteille de vin et en tira un plat d'olives, de fromages et de sardines salées. Il prit la nappe dans un tiroir, les serviettes, les couverts et les posa sur une table pour la transporter ensuite et la disposer sur la véranda.

À ce point, il voulut vérifier que les rougets ne brûlaient pas, rouvrit le four, prit le plat et, tandis qu'il était ainsi penché, il sentit le poids de Laura qui s'appuyait contre son dos et, sans mot dire, l'embrassait en croisant les mains sur sa poitrine.

Il resta paralysé, immobile comme il s'atrouvait, à demi penché, sentant que dans son corps le sang courait en accélérant toujours plus fort et en s'effrayant à l'idée que les battements de son cœur s'entendent dans la pièce comme le bruit d'un marteau pneumatique.

Il ne sentait même pas la chaleur insupportable des poignées du plat en train de lui rôtir les doigts.

— Pardonne-moi, l'entendit-il dire.

Et juste après, son corps s'écarta, tandis que les mains se dénouaient très lentement, glissaient en

s'éloignant, comme dans une longue caresse.

Il l'entendit sortir de la cuisine.

Montalbano, blême, ahuri, bouleversé, posa le plat sur la table, mit ses doigts brûlés sous l'eau froide du robinet, puis prit serviettes et couverts pour aller dresser la table.

Mais à la porte, il s'arrêta.

Il n'avait que cinq ou six pas à faire pour arriver sur la véranda, et peut-être trouver le bonheur.

Mais il avait peur, ces quelques mètres à franchir étaient pires qu'une traversée océanique, ils le conduiraient très loin de la vie menée jusqu'alors ; à coup sûr, ils changeraient complètement son existence. Et à son âge, en serait-il capable ?

Non, non, il n'avait pas de temps à perdre en questions. Plus de doute, plus de conscience, plus de raison.

Il ferma les yeux, comme quelqu'un qui saute dans le vide et s'avança.

Sur la véranda, Laura n'était plus là.

Et à ce moment, il entendit, très proche, le moteur d'une voiture qui démarrait.

Laura était partie en refaisant le même chemin qu'à l'aller.

Alors il s'effondra sur le banc.

Le nœud qu'il avait dans la gorge l'empêchait presque de respirer.

Il réussit à s'endormir vers 4 heures du matin, depuis qu'il était allé se coucher, ça n'avait été qu'un tournevire, un je me lève et je me recouche. Un proverbe disait que le lit est une grande chose, si on n'y dort pas on s'y repose. Mais pour lui, cette nuit-là n'avait été occupée ni par le repos ni par le sommeil, mais seulement par le malaise, le cœur gonflé tantôt de mélancolie tantôt d'auto-compassion. « Celle qu'on laisse, on la perd », disait un autre proverbe. Dans son cas, elle était perdue pour toujours. Il lui revint à l'esprit un poème de Saba. En général, la poésie l'aidait à passer les mauvais moments. Mais cette fois, elle retournait le fer dans la plaie. Le poète se comparait à un chien qui suit l'ombre d'un papillon, comme lui il devrait se contenter de l'ombre d'une petite dont il était tombé amoureux. Passqu'il le savait, *tristesse inconsolée/ qu'était sagesse/humaine*. Mais était-il juste, était-il honnête d'être sage devant la richesse de l'amour ?

Mais une heure après avoir réussi à fermer les yeux, il était de nouveau réveillé. En se tirant du sommeil, pendant un instant, il se convainquit qu'il s'était rêvé la scène devant le four, mais la brûlure aux doigts lui confirma qu'en fait tout était vrai.

Laura avait été plus sage que lui.

Plus sage ou plus effrayée ?

Mais l'échappée, la fuite devant la réalité, n'abolissait pas celle-ci, elle la laissait intacte. Et même plus consistante qu'auparavant, parce que, maintenant, ils en étaient pleinement conscients.

Et comment feraient-ils, en se rencontrant devant d'autres, pour cacher ce qu'ils éprouvaient ?

Éviter à tout prix de la voir ? Ça pouvait se faire, au prix de l'abandon de l'enquête. Mais ce prix-là était trop élevé, il ne se sentait pas de le payer.

Il pouvait être 9 heures du matin et Montalbano se trouvait au bureau depuis déjà une demi-heure quand le téléphone sonna.

Il était d'humeur noir de seiche et avait envie de ne rien faire. Il restait à fixer les taches d'humidité au plafond en essayant d'y distinguer quelques visages et quelques animaux, mais ce matin-là, l'imagination l'avait abandonné et les taches restaient des taches.

— Ah, *dottori* ! Il y aurait qu'il y a un homme qui serait se disant s'appeler Florentino.

Comment se faisait-il que Catarella arrive à lui répéter enfin un nom correctement ?

— Il t'a dit ce qu'il voulait ?

— Oh que oui. Il veut parler avec vosseigneurie pirsonnellement en pirsonne.

— Passe-le-moi.

— Je ne peux pas vous le passer en tant qu'il se trouve...

— Sur les lieux ?

— Oh que oui.

— Fais-le entrer.

Cinq minutes plus tard, personne n'était encore apparu.

— Ben ? Et ce Florentino ?

— Je le fis entrer.

— Mais il n'est pas là !

— Et il ne pouvait pas, *dottori*, du fait que, comme me l'ordonna vosseigneurie, je le fis entrer dans la salle d'attente.

— Fais-le venir dans mon bureau !

— Tout de suite immédiatement, *dottori*.

Se présenta un quinquagénaire courtaud, bien habillé, avec des lunettes.

— Asseyez-vous, monsieur Florentino.

L'autre parut un peu surpris.

— Vous savez, je m'appelle Toscano.

Dans l'art d'estropier les noms, Catarella devenait toujours plus raffiné.

— Excusez-moi. Asseyez-vous et dites-moi.

— Je suis le propriétaire de l'hôtel Bellavista.

Montalbano l'acconnaissait, c'était un hôtel de construction récente juste à la sortie de la ville, sur la route de Montereale.

— Il y a quelques jours, un client est arrivé, il a dit qu'il serait là pour un jour et une nuit, il est allé dans sa chambre, il est redescendu, il a appelé un taxi, il est parti et, depuis lors, on ne l'a plus revu.

— C'est vous qui l'avez reçu ?

— Non, vous savez, moi, à l'hôtel, j'y passe une fois par jour. Mon activité principale est le commerce de meubles. Tard hier soir, comme j'allais au lit, le concierge de nuit m'a appelé pour me dire qu'il venait d'entendre sur Retelibera un appel au sujet d'un inconnu trouvé mort. D'après lui, la description correspondrait à notre client. Et je suis venu vous le dire.

— Merci, monsieur Toscano. Donc, sur le registre de votre hôtel, il y aurait toutes les coordonnées de cet homme ?

— Certainement !

— Vous voulez m'accompagner ?

— À votre disposition. J'ai retenu exprès le gardien de nuit.

Le document que le client avait laissé au réceptionniste et qu'il n'avait plus été en mesure de retirer n'était certes pas d'une grande utilité. Il s'agissait d'un passeport de l'Union européenne délivré par la République française, et renouvelé deux ans plus tôt, dans lequel on apprenait que son détenteur s'appelait Émile Lannec, né à Rouen le 3 septembre 1965. La mini-photographie montrait le visage anonyme d'un quadragénaire blond aux larges épaules. Montalbano eut l'impression d'avoir déjà entendu ce nom. Mais quand ? En quelle occasion ? Il fit un effort de mémoire, mais rien ne lui vint.

Le passeport avait ceci de particulier que chaque page était remplie de timbres et de tampons d'entrée et de sortie dans des pays orientaux et africains. Qu'est-ce qu'il avait voyagé en deux ans !

Cet homme tournait pire qu'une toupie !

Émile Lannec. Il n'arrivait pas à se l'alever de la tête. Et tout à coup, il associa ce nom à la mer. Lannec avait quelque chose à voir avec la mer.

Tu veux voir qu'il l'avait connu cette fois où Livia avait voulu aller à Saint-Tropez et qu'il lui était venu l'envie de se tirer une balle dans la tête, de la rage de se retrouver au milieu d'un lieu commun ?

— Ça, je l'emporte, dit-il en empochant le passeport.

De son côté, Gaetano Scimè, le concierge de nuit, malin quadragénaire, l'aida beaucoup.

— C'est vous qui avez enregistré le client ?

— Oh que oui, monsieur.

— Quel horaire vous avez ?

— De 10 heures du soir à 7 heures du matin.

— À quelle heure est arrivé ce monsieur ?

— Il devait être dans les neuf heures et demie du matin.

— Mais comment se fait-il que vous étiez encore en service ?

Scimè écarta les bras.

— Par hasard. Mon collègue, celui du jour, nous sommes amis, il devait accompagner sa femme à l'hôpital et il m'a prié de le remplacer jusqu'à midi. De temps en temps, nous nous rendons des services.

— Quel aspect avait-il ?

— Exactement comme on a dit à la télévision. J'ai eu la possibilité de regarder longuement quand il est descendu pour...

— Procédons par ordre, s'il vous plaît. Quand vous l'avez vu pour la première fois, comment il vous a semblé ?

Le concierge eut une expression perplexe.

— Dans quel sens ?

— Il était nerveux, inquiet ?

— Moi, il m'a semblé tout à fait normal.

— Comment est-il arrivé ?

— En taxi, je crois.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « je crois » ?

— Que d'ici, on ne voit pas l'esplanade et je n'ai pas pu voir le taxi. Mais quand il est entré, le client avait le portefeuille à la main comme quelqu'un qui vient de payer sa course. Et juste après, j'ai entendu une voiture repartir.

— D'après vous, d'où venait-il ?

Le concierge n'eut pas d'hésitation.

— De Punta Raisi. De l'aéroport.

Et il prévint la question du commissaire.

— À 7 heures, atterrit le vol de Rome. En fait, une demi-heure après lui, trois clients de Rome sont arrivés. Ça se voit que le Français est sorti de l'aéroport avant les autres.

— Comment vous faites pour en être sûr ?

— Écoutez, ce client n'avait qu'une espèce de mallette, un bagage à main, les clients arrivés après lui, eux, ils avaient des valises et ils ont donc perdu du temps à les récupérer.

— Continuez.

— Le client est resté une petite heure dans sa chambre et puis il est descendu.

— Il a passé des coups de fil ?

— Par le standard, non.

— Excusez-moi, mais de la chambre, on ne peut pas appeler directement, sans passer par le standard ?

— Bien sûr. Mais dans ce cas, l'appel serait enregistré sur son compte et il n'y en a pas.

— Vous savez s'il avait un mobile ?

— Je ne sais pas.

— Continuez.

— Donc, il est descendu et m'a demandé de lui appeler un taxi. Comme on est un peu loin, la voiture a mis une vingtaine de minutes à arriver.

— Et pendant ce temps, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il s'est assis et il s'est mis à feuilleter une revue. Il était...

Il s'interrompt.

— Non, rien, excusez-moi.

— Je ne vous excuse pas. Finissez la phrase.

— Quand il est descendu, il m'a semblé qu'il avait légèrement changé d'humeur.

— Comment ?

— Bah... il était plus gai... il chantonait.

— Comme s'il avait reçu une bonne nouvelle ?

— Quelque chose de ce genre.

— Vous auriez dû faire policier.

— Merci.

— Il parlait italien ?

— Il se faisait comprendre. Puis le taxi est arrivé et le client est parti.

— Et depuis lors, il ne s'est plus manifesté d'aucune manière ?

— Pas même un coup de fil.

— Il avait réservé ?

— Non.

— Toujours d'après vous, comment a-t-il connu cet hôtel ?

— Nous faisons beaucoup de publicité, dit le directeur, à l'étranger aussi.

— Il y a eu des coups de fil pour lui, ces jours-ci ?

— Aucun.

— Vous excluez qu'il ait déjà été client de l'hôtel ?

— Moi, je ne l'avais jamais vu avant.

— Vous connaissez le chauffeur qui est venu le prendre ?

— Bien sûr, Pippino Madonia, numéro 14 de la coopérative.

— La mallette, elle est où ?

— Toujours dans la chambre, intervint le directeur.

— Donnez-moi la clé.

— Vous voulez que je vous accompagne ? demanda encore le directeur.

— Non merci.

Émile Lannec et la mer.

La chambre, au troisième étage, était dans un ordre parfait. Elle avait un balcon d'où l'on voyait la mer et, à gauche, le port. Elle était si propre qu'on aurait dit que personne ne l'avait occupée. La petite valise, un peu plus grande qu'une mallette, était posée, fermée, sur le meuble ad hoc. Montalbano

l'ouvrit.

À l'intérieur, étaient rangés une chemise, un caleçon et une paire de chaussettes propres, dans une autre partie, il y avait les affaires sales que l'homme avait enlevées.

Mais ce que Montalbano ne s'attendait pas à trouver, ce furent de grosses jumelles. Il les prit, les examina attentivement, puis passa sur le balcon, les pointa vers une barque à rames qui n'était qu'un point et zooma.

Ces jumelles devaient avoir une capacité d'agrandissement extraordinaire, passque, tout de suite, le petit point se transforma en un visage, celui d'un des pêcheurs à bord de la barquette.

Alors, il les pointa vers le port.

Dans un premier temps, il ne comprit pas ce qu'il voyait puis il s'aperçut qu'il était en train de fixer le pont du *Vanna* et précisément l'ouverture qui conduisait en dessous, au carré.

Il rentra et renversa le contenu de la valise sur le lit. Il n'y avait pas un bout de papier, ni document, ni billet, rin de rin. Il remit à l'intérieur du bagage les jumelles, le ferma, le prit, descendit dans le hall, le confia au directeur.

— Vous le gardez en dépôt.

## HUIT

À la coopérative de taxis, dès qu'il se présenta, on l'envoya au bureau de M. Incardona, le secrétaire. Un type avec une tête de jour des morts, une barbichette caprine et un petit air mauvais.

— J'aurais un besoin urgent de parler avec un de vos membres, Madonia, qui a le taxi numéro 14.

— Pippino est un homme très bien, dit Incardona, sur ses gardes.

— Je ne le mets pas en doute, mais...

— Vous ne pouvez pas me le dire à moi ?

— Non.

— À cette heure, il est sûrement en train de travailler et ça ne me paraît pas une bonne idée de le déranger.

— À moi, si, rétorqua Montalbano qui commençait à en avoir plein les burnes, on s'en tient là ou bien on va en parler au commissariat ?

— Je vous écoute.

— Vous êtes en contact avec lui ?

— Certainement !

— Allez vous informer et faites-moi savoir où il se trouve actuellement.

Il le dit sur un tel ton que l'autre, sans répliquer, se leva et sortit de la pièce. Il revint quelques instants plus tard.

— À l'instant, il est à la station devant le bar Vigàta.

— Dites-lui de m'attendre là.

— Et s'il a un client qui arrive ?

— Qu'il se considère comme occupé. Je lui paierai la course qu'il perdra.

À la station, il y avait quatre taxis. Et à l'instant où Montalbano apparut, les quatre chauffeurs occupés à bavarder se retournèrent et le scrutèrent, curieux. Visiblement, le 14 avait parlé avec ses collègues.

— Qui est Madonia ? demanda-t-il en se penchant par-dessus la vitre baissée.

— Moi, répondit un robuste quinquagénaire sans un poil sur le caillou.

Tranquille, Montalbano se gara sur une des places vides réservées aux taxis.

— Vous ne pouvez pas vous mettre là, dit un chauffeur.

— Ça alors ! s'exclama le commissaire avec une tête ahurie.

Il ouvrit la portière avant du taxi numéro 14 et s'assit à la place à côté du chauffeur. Lequel, abasourdi, entra et se mit au volant.

— Démarrez et allons-y.

— Où ça ?

— Je vous le dirai en roulant.

Dès qu'ils se furent éloignés de la station, Montalbano commença à parler.

— Vous vous rappelez qu'il y a quelques jours, un matin, vous avez été appelé à l'hôtel Bellavista pour charger un client ?

— Commissaire, *a mia*, à moi, il n'y a pas un matin où ils ne m'appellent pas.

— C'était un quadragénaire athlétique, un beau gars, un type qui...

Il se rappela le passeport qu'il avait en poche, le sortit, le mit sous les yeux du chauffeur.

— *'U francisi !* Le Français ! s'exclama celui-ci dès qu'il vit la photographie.

— Vous vous en souvenez ?

— Et comment !

— Pourquoi ?

— Passqu'il savait pas où aller. Au moins, c'est ce qui m'a semblé.

— Expliquez-moi ça.

— D'abord, il se fit amener au cimetière, descendit, entra, resta dix minutes et revint. Après, il se fit conduire à l'entrée nord du port, descendit, disparut dix minutes et revint. Après, il me fit aller à la gare, descendit, resta dix minutes et monta nouvellement en voiture. À la fin, il se fit conduire devant le restaurant Poisson d'Or, descendit et me paya.

— Vous avez vu s'il est entré dans le restaurant ?

— Oh que non, moi, je le laissai là immobile qu'il regardait autour de lui.

— Quelle heure était-il ?

— Midi et demi passé.

— Très bien. Refaites exactement le parcours qu'il a fait ce matin-là et puis vous me laissez au Poisson d'Or. Ou plutôt, non, retournons à la station, je prends ma voiture et je vous suis.

Il paya la course, gara sa voiture, revint au point où le chauffeur avait laissé Lannec. Montalbano était persuadé que tous ces tournevires que le Français avait fait faire au taxi avaient un but précis : celui de dissimuler où il avait vraiment l'intention d'aller.

À la porte du restaurant, un serveur le fixait d'un air d'invite. Et il se laissa tenter.

Il entra, l'établissement était complètement vide, peut-être était-il trop tôt. Il s'assit à la première table qui se présentait et ouvrit le menu.

La carte promettait de bons plats, mais écrire est une chose, faire une autre.

Le garçon s'approcha de la table.

— Vous avez déjà choisi ?

— Oui. Mais avant, je dois vous demander un renseignement.

Il tira de sa poche le passeport, le lui tendit. Le garçon fixa longuement la photo. Et puis demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— S'il y a quelques jours, il est venu manger ici.

— Non, il n'est pas entré. Mais je l'ai vu.

— Racontez-moi ça.

— Et pourquoi, excusez-moi ? demanda-t-il en dialecte, tandis que le sourire disparaissait de son visage.

— Montalbano, je suis. Commissaire de...

— Sainte Vierge, vrai, c'est ! Maintenant je vous reconnais !

— Alors, racontez-moi.

— J'étais comme tout à l'heure devant la porte quand un taxi est arrivé et ce monsieur est descendu.

Le taxi est reparti et le passager est resté immobile sur le trottoir. On aurait dit qu'il ne savait pas où aller. Alors je m'approchai de lui et lui demandai si je pouvais lui être utile. Et vous savez ce qu'il m'arépondit ?

— Non.

— Exactement. Il me dit que non. Au bout d'un moment, il s'est mis à marcher, a tourné à main droite et, moi, je ne l'ai plus vu. Et voilà tout. Qu'est-ce que je vous amène ?

Maudit soit le moment dans lequel il avait adécidé de manger dans ce restaurant dégueulasse ! Et très cher. En cuisine, il devait y avoir soit un drogué terminal, soit un criminel sadique avec une vocation exterminatrice. Bouffe trop cuite, brûlée, fade, trop salée : le cuisinier ne réussissait rien, même par erreur.

Un couple de malheureux, entré après lui, commença à donner des signes de malaise. Juste après le premier plat, la femme courut aux toilettes, peut-être pour se rincer la bouche et lui se but une bouteille de vin pour effacer les goûts.

Quand il ressortit, il tourna à main droite comme avait fait Lannec, poursuivit tout droit et puis, prenant une traverse, vit dans le lointain l'entrée nord du port.

Il se dirigea vers elle. À peine le portail passé, il se retrouva devant l'*As de Cœur* et le *Vanna*. Lannec et la mer.

Le Français, il en eut la certitude absolue, était venu au port pour voir quelqu'un. Et il ne savait pas qu'il allait rencontrer la mort. Il avait fait un voyage pour arriver au dernier rendez-vous de sa vie.

Puis, tout à coup, le repas lui remonta dans la gorge, dans une régurgitation acide et brûlante. Il n'y avait rien à faire. Il marcha jusqu'à un tas de caisses en bois, se cacha derrière, se glissa deux doigts dans la gorge et vomit. Il sortit nouvellement sur le port, se refit la route, prit la voiture et s'adiregea vers la trattoria d'Enzo. Il alla au cabinet, se rinça la bouche, s'assit.

— Qu'est-ce que je vous amène ? lui demanda Enzo.

— Le meilleur.

— Ah, *dottori* ! Ah, *dottori dottori* ! M. le *dottori* Lactés tiliphona quatre fois toujours en cherchant vosseigneurie !

Ce grand tracassin de la récupération des papiers qui ont été détruits.

— Je ne suis pas encore rentré. Augello est là ?

— Pas sur les lieux.

— Et Fazio ?

— Oh que oui.

— Envoie-le-moi.

La première chose que remarqua le commissaire fut que Fazio avait un œil au beurre noir.

— Qu'est-ce qui t'arriva ?

— Un coup de poing, ce fut.

— Et qui te le donna ?

— À hier soir, tard, notre ami Zizi.

— Assieds-toi et raconte-moi ça.

— *Dottori*, à hier soir, vers 9 heures passées, je me plaçai dans les environs de la taverne de Giacomino à attendre l'arrivée de ceux du *Vanna*. Ils s'apprésentèrent qu'il était plus de 11 heures.

— C'était qui ?

— Tout l'équipage. Alvarez, Ricca, Digiulio et Zizi. Moi, j'entrai au bout d'une demi-heure. Eux, ils parlaient, ils riaient, mangeaient et buvaient. Celui qui buvait le plus, c'était Zizi. À un certain moment, il se leva et s'approcha de ma table. Alors Digiulio essaya de l'arrêter mais, lui, il lui dit de la fermer. Moi, je le regardais, il écarta les jambes et il me dit : « Qu'est-ce que tu cherches, flicard de merde ? » Il parle bien le 'talien. C'est le genre de type qui cherche toujours la bagarre.

— Et toi ?

— Qu'est-ce que je pouvais faire, mon cher *dottore* ? Je ne pouvais faire rien de rien, tous ceux qui étaient dans la taverne l'avaient entendu. Je pouvais pas m'en sortir comme ça. J'eus à peine le temps de me relever que, lui, il me balançait à la gueule un taquet que j'allai cogner contre le mur. Cette fois, ce fut Ricca qui essaya de l'arrêter mais il se prit un pain lui aussi. C'te Zizi est un taureau. Mais moi, j'ai profité du moment où le Maghrébin était occupé avec son collègue et je lui ai balancé un coup de pied dans les roubignoles. Il tomba à terre en se tortillant et je lui passai les menottes.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Je l'ai amené ici au commissariat et il est en cellule de sécurité.

— Et maintenant, où est-il ?

— Toujours dans la cellule de sécurité.

— Et qu'est-ce qu'il fait ?

— Il dort.

— Laisse-le faire. Quand il se réveillera, tu me l'amèneras ici. Je veux te faire voir 'ne chose.

Il prit le passeport et le donna à Fazio qui le feuilleta.

— Qui serait ce Lannec ?

— À quatre-vingt-dix pour cent, le mort du canot.

Et il lui raconta tout, à commencer par la visite qu'il avait faite au D<sup>r</sup> Pasquano, et celle successive à Zito, pour finir par le repas de cauchemar au Poisson d'Or.

Fazio eut un de ses très rares traits d'esprit.

— *Dottore*, ça se pourrait pas que ce malheureux soit allé manger au Poisson d'Or et qu'eux, ils le nient passque c'est eux qui l'ont empoisonné ?

— Écoute, tu te souviens si on a déjà eu affaire à ce Lannec.

— Oh que non, pourquoi vous me le demandez ?

— Passqu'il me semble pas que son nom soit inconnu.

— Vous avez pu le connaître n'importe où, mais, moi, je suis sûr que c'est pas ici.

— Ah, *dottori, dottori* ! Sainte Mère, *dottori* ! Sainte Marie, *dottori*, quelle histoire ! Le souffle, il me manque !

Catarella avait frappé à sa manière, en défonçant pratiquement la porte, et maintenant, il se tenait devant le commissaire qu'on aurait dit un *tarantolato*, un possédé.

— Calme-toi ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Le lieutenant Sferlazza, il y a !

— Au téléphone ?

— Oh que non, ici, il est ! En personne personnellement !

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Parler avec vosseigneurie. Mais faites attention, *dottori*. Les yeux ouverts, *dottori* !

— Pourquoi ?

— Il est pas habillé en uniforme, mais en civil, il est !

— Et qu'est-ce que ça veut dire d'après toi ?

— Quand le carabinier s'apprésente sans uniforme ce qu'y demande est énorme ! C'est comme ça qu'on dit !

— Ne t'inquiète pas, fais-le entrer.

Le lieutenant et Montalbano se connaissaient depuis un moment. Et, même s'ils ne se le disaient pas, ils éprouvaient l'un pour l'autre une certaine sympathie. Ils se serrèrent la main. Montalbano le fit asseoir.

— Excuse-moi si je te dérange, attaqua le carabinier.

— Mais non, je t'en prie, dis-moi.

— J'ai su qu'un certain Chaikri, qui fait partie de l'équipage du yacht *Vanna*, a agressé un de tes hommes et que, lui, il l'a arrêté. C'est ça ?

— Oui. Mais il me semble que vous aussi, quand il a pissé sur une de vos autos, vous l'avez arrêté. Il marqua une pause.

— Et puis relâché presque immédiatement.

Le lieutenant parut un peu mal à l'aise.

— Tel est le moment. Pendant qu'il était à l'intérieur, peu après il a reçu un coup de fil du commandement régional. Ça concernait justement Chaikri.

— Que voulaient-ils ?

— Ils voulaient savoir si on l'avait arrêté.

Montalbano s'étonna.

— Et comment l'ont-ils su à Palerme ?

— Bah.

— Ça ne me semble pas un épisode digne d'intéresser le Commandement régional.

— Exact.

— Continue.

— J'ai confirmé et eux m'ont dit de le retenir à la caserne parce que, le lendemain matin, un type allait venir de Palerme pour le soumettre à un interrogatoire.

— Pour avoir pissé ?

— Ben, moi aussi, je me suis étonné. Mais j'ai exécuté les ordres.

— Et ce monsieur est arrivé ?

— Cette fois, non. Ils m'ont rappelé pour me faire savoir que la personne qui devait l'interroger avait eu un contretemps. Et ils m'ont dit de le traiter conformément à la loi. Donc, on a ouvert une procédure contre lui et on l'a relâché.

— Et pourquoi est-ce que tu es venu, toi, aujourd'hui ?

— Parce que cette personne est arrivée, elle est chez nous et veut parler avec Chaikri.

— Attends que je comprenne. Tu es en train de me demander de te remettre le Maghrébin ?

— Exactement.

— Il n'en est pas question.

L'embarras du lieutenant augmenta.

— La personne qui est venue...

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Il paraît qu'elle est de l'antiterrorisme. La personne qui est venue, je disais, dès qu'elle a su l'arrestation que vous avez faite, elle a, comment dire, prévu que vous refuseriez de nous le remettre.

— C'était pas difficile. Et qu'est-ce qu'elle voudrait faire ?

— Si tu refuses, elle téléphone au Questeur.

— Et tu penses que le Questeur...

— Je ne crois pas qu'il puisse lui dire non.

Ce fut à ce point qu'une pensée vint à l'esprit de Montalbano.

— On pourrait trouver un accord.

— Je t'écoute.

— Moi, je vous le prête pour ce soir. Demain matin, vous me le rendez.

— D'accord, dit le lieutenant Sferlazza. Montalbano souleva le combiné et demanda à Fazio de

venir chez lui.

Fazio, en entrant, salua le lieutenant mais sans manifester aucun étonnement.

Assurément, la nouvelle que l'adversaire fut dans la place, Catarella avait dû la conter à tous.

— Remets tout de suite Chaikri au lieutenant.

Fazio blêmit.

— À vos ordres, dit-il comme un militaire.

Mais cinq minutes plus tard, il s'aprénta au commissaire, plutôt nerveux.

— Vous voulez bien m'expliquer pourquoi...

— Non, fit sèchement Montalbano.

Fazio pivota et sortit.

— Cataralla, le *dottor* Augello est rentré ?

— Il n'est pas encore sur les lieux.

— Mais ce matin, il est venu au bureau ?

— Oh que oui, *dottori*.

— Quand ?

— Pendant que vosseigneurie était en train de colloquer avec M. Florentino.

— Et puis ?

— Et puis, j'y passais un coup de tiliphone pour lui et lui, qu'il s'agirait toujours du *dottor* Augello, au bout d'un petit peu de temps, il sortit.

— Tu te souviens de qui venait le coup de fil ?

— Le nom, je me l'oubliai mais il s'agissait d'un litenant féminin de la Capitainerie.

Le combiné lui tomba des mains.

Laura ! Elle s'était mise en contact avec Mimi Augello sans rin lui dire !

Bon sang de bonsoir ! Comme s'il n'existait pas. Comme s'il n'avait jamais existé ! Enragé, désolé, blessé, amertumé. Pourquoi avait-elle agi aussi méchamment ? Elle ne voulait plus avoir à faire avec lui ? Tout à coup, la porte parut exploser, elle alla battre contre le mur, emportant avec elle la moitié de l'enduit.

— Excusassez-moi, *dottori*, étant donné l'urgence, la main m'échappa.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Montalbano en reprenant son souffle après la frousse.

— Voyant que le combiné de votre tiliphone se trouvant pas bien raccroché et que le *dottore* Augello vous appela et moi ne pouvant vous le passer du fait que votre combiné ne se trouvant pas bien raccroché et en conséquence, étant donné que le tiliphone donnait le signal de l'occupation étant donné que le combiné...

— Il t'a dit qu'il rappelle ?

— Oh oui. Dans cinq minutes.

Montalbano raccrocha correctement le combiné.

— Salvo ?

Il n'arépondit pas tout de suite. Il devait d'abord finir de compter jusqu'à mille pour se faire passer les nerfs et ne pas l'agresser avec des gros mots.

— Salvo ?

— Je t'écoute, Mimi.

— Ce matin, j'ai été appelé de ta part, par une...

— Je sais tout.

Ce n'était pas vrai, il savait que dalle. Mais il ne voulait pas faire comprendre que Laura l'avait

tenu en dehors.

— La fille, en plus d'être ce qu'elle est...

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Seigneur, Salvo, mais tu l'as vue, cette merveille ?

— Tu trouves ?

Ton indifférent. Et même un petit peu péteux.

— Salvo, ne me dis pas que...

— Oui, elle est gracieuse, ça ne fait pas de doute. Mais de là à parler de merveille, on en est loin. En tout cas, va à l'essentiel.

— À l'essentiel, j'irais volontiers avec elle. Et même je crois que...

Et ça le fit rigoler, l'imbécile ! Il ne pouvait le laisser continuer parce que, sinon, il allait commencer à l'insulter.

— Dis-moi ce que tu t'es inventé.

— Comme le *Vanna* a refait le plein hier, d'après Laura, je pourrais me présenter à bord avec elle pour un contrôle du carburant.

— Je n'ai pas compris.

— J'irais en qualité de représentant de la société importatrice. Nous aurions constaté des irrégularités, des résidus qui pourraient compromettre le fonctionnement des moteurs. C'est le prétexte.

— Et s'ils te font parler avec le mécanicien ?

— Laura l'exclut. Elle est certaine que, dès que la propriétaire entend parler des moteurs, elle intervient.

— Mais toi, qu'est-ce que t'y connais en carburant ?

— Jusqu'à ce matin, rin. Mais, à déjeuner, Laura m'a expliqué quelques trucs. Après déjeuner, on est allés parler avec un type qui s'y connaît vraiment et ce soir, Laura vient chez moi et...

Montalbano n'y tint plus, il rabattit le combiné sur son socle, se leva, commença à virer et tourner autour du bureau en dévidant un chapelet de jurons désespérés.

Laura chez Mimi ! Et sans personne d'autre ! Eux deux seuls !

Et il avait même dit à Laura que Mimi était quelqu'un qui savait y faire avec les femmes ! Et ça avait certainement suffi à éveiller sa curiosité, à lui faire venir la tentation de vérifier si...

Non, mieux valait ne pas penser aux conséquences, que sinon, il y perdait la boule !

Maudit soit le moment où il avait eu l'idée de faire connaître la Giovannini à Mimi !

Et maintenant, pourquoi se désespérait-il ? C'était lui-même qui l'avait voulu ! Lui-même qui se l'était cherché, grandissime con ! Il avait servi Laura à Mimi sur un plateau d'argent, de sa propre main !

## NEUF

Il arriva à Marinella après une engueulade féroce avec un automobiliste qui, en le dépassant, l'avait serré au point qu'il avait failli sortir de la route. Alors, la tête obscurcie par la rage, il l'avait suivi, rejoint, dépassé et bloqué en se mettant en travers.

Il était sorti de la voiture, les cheveux hérissés et l'œil exorbité, et, beuglant comme un damné, s'était lancé à l'assaut de l'ennemi.

Lequel, cependant, le voyant hors de la voiture, avait aussitôt fait marche arrière et puis, en accélérant, lui était passé devant tandis que lui essayait de l'arrêter avec la main. Et il avait manqué tomber à terre.

C'était vrai, il avait joué le rôle de l'automobiliste italien moyen, mais quand la vergogne monta, il se justifia en pensant que ça n'avait été qu'un moyen de décharger son énervement.

Comme il ouvrait la porte, il entendit le téléphone sonner.

Il alla répondre, va savoir pourquoi, sûr qu'il s'agissait d'un appel du commissariat.

— Allô ?

— Pardonnez-moi de vous déranger chez vous, fit une voix de curé, mais n'ayant pas de nouvelles...

Qui était-ce ? Il ne l'a reconnu pas ; cette voix lui semblait à la fois connue et inconnue.

— Pardon, mais quelles nouvelles voulez-vous ?

— De l'enfant, naturellement !

— Écoutez, je crois que vous vous êtes trompé de numéro. Ici, ce n'est pas la maternelle !

— Je ne suis pas en train de parler avec le commissaire Montalbano ?

— Oui.

— Je voulais savoir comment va votre petit, votre fils... Comment disiez-vous qu'il s'appelle ?

Putain ! Ce grandissime tracassin de Lactés, c'était ! Auquel il avait raconté la galéjade du minot malade ! Et comment lui avait-il dit qu'il s'appelait ? La seule chose à faire était de rester dans les généralités.

— Il y a eu une légère amélioration, *dottore*. Merci. Et excusez-moi si je ne vous ai pas reconnu tout de suite, mais vous savez, en ce moment, je suis si inquiet, si déboussolé...

— Je vous comprends parfaitement, *dottor* Montalbano. Et je vous prie d'accepter mes vœux de tout cœur. Espérons que la Madone... et tenez-moi toujours informé, j'insiste.

— J'en fais mon devoir.

— Et pour ce qui concerne la récupération de ces procédures...

Il interrompit la communication. Là, maintenant, il n'avait aucune envie d'entendre parler de procédures.

Il n'eut pas le temps d'enlever sa veste que le téléphone recommença à sonner. C'était sûrement Lactés qui avait dû penser que la ligne avait été coupée.

Alors, il adécida de la jouer assez tragique pour qu'il ne vienne plus lui casser les burnes pendant quelque temps.

Il souleva le combiné et parla d'une voix altérée :

— Comment ! Pendant que mon fils, mon enfant, se débat entre la vie et la mort au fond d'un lit d'hôpital, vous venez me parler de procédures ? Mais vous en avez un, de cœur ?

Au bout du fil, il y eut un silence complet. Peut-être l'avait-il trop maltraité, le pauvre Lactés. Mieux valait arranger ça.

— Excusez-moi si j'ai élevé la voix, mais vous devez comprendre mon état d'âme. Mon pauvre enfant...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? l'interrompit une voix féminine qu'il reconnut tout de suite.

Livia !

Il eut l'impression que le monde tout entier lui tombait sur la tête.

Il raccrocha immédiatement. Il était perdu. Grillé.

Livia ne croirait jamais que l'histoire du fils était une grosse blague inventée de bout en bout.

Le téléphone recommença à sonner.

Non, tant qu'il ne se serait pas réorganisé la tête, il n'était pas en état de lui parler. Il se baissa et détacha la prise.

Il finit de se déshabiller, jeta ses vêtements à terre en courant vers la douche.

Il éprouvait un besoin urgent de se rafraîchir le corps et la coucoure.

Sorti de la douche, il remit la prise. Maintenant, il se sentait en état de parler avec Livia sans craquer. Il lui dirait la virité de manière simple, ferme et claire. Et il la convaincrait. Il composa le numéro.

— Livia, écoute-moi. Moi, je te le jure, je n'ai aucun enfant.

— Ça, je n'en doutais pas, dit Livia.

Il ne s'attendait pas à ces mots. Il se sentit soulagé. Tout allait être plus facile, donc.

— Comment tu fais pour en être si sûre ?

— Tu n'aurais pas été capable de me le cacher si longtemps. Avec qui tu croyais parler ?

— Avec le *dottor* Lactés. Tu vois, je ne sais pas si je te l'ai déjà dit, il s'est fourré dans le crâne que je suis marié et que j'ai au moins deux enfants. Je n'ai jamais réussi à le convaincre du contraire. Alors, j'ai dû entrer dans son jeu. Comme il voulait me refiler une corvée, je me suis inventé l'histoire qu'un de mes enfants était sérieusement malade. Voilà tout.

— Voilà tout ? répéta Livia, glaciale.

— Oui.

— Et tu n'as pas honte ?

— Oh, mon Dieu, Livia, de quoi ?

— De t'inventer une grave maladie de ton fils pour...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu as dit toi-même, il y a une seconde, que ce fils n'existe pas !

— C'est pareil. Pour Lactés, il existe.

— Livia, tu déparles !

— Non, mon cher ! Je trouve absolument ignoble que tu aies pris un enfant malade comme excuse pour ne pas faire une chose.

— Livia, réfléchis une seconde. Cet enfant est une pure invention.

— Mais qui démontre la qualité de ton âme !

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que tu pouvais trouver mille autres excuses, mais pas celle-là ! À moi, qui pourtant ne suis pas mère, elle ne serait jamais venue à l'esprit.

Peut-être Livia n'avait-elle pas tous les torts. Ou plutôt : elle avait décidément raison. Sur les minots malades, même en imagination, il ne faut pas galérer. Mais il ne voulait pas lui donner cette satisfaction.

— Écoute, là, vraiment, venant de toi, justement, je ne veux pas entendre parler de qualité d'âme !

— Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu n'es pas venue à mon enterrement !

Livia en eut le souffle coupé.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que tu dis ? Tu es fou ?

— Je ne suis pas fou ! J'ai rêvé que j'étais mort et que tu n'avais pas voulu bouger de Boccadasse.

— Mais c'était un rêve !

— Et alors ? L'enfant aussi est un fruit de l'imagination !

— Ah non, il y a une belle différence ! Tu étais mort, et paix à ton âme, alors que le pauvre enfant, tu le fais souffrir et...

— Écoute, laissons tomber. Tu sais ce que je vais faire ? Demain, je téléphone à Lactés et je mets tout au clair.

— Fais ce que tu crois que tu as de mieux à faire, mais enlève-moi cette histoire d'enfant. Et si tu y tiens, je te demande pardon de ne pas être venue à ton enterrement. Je ne manquerai pas de le faire la prochaine fois.

Ils rigolèrent enfin.

— Comment tu vas ? demanda Montalbano.

— Bien. Et toi ?

— Je suis embourbé dans une enquête qui... À propos, tu connais un certain Émile Lannec ?

— Qu'est-ce que c'est ? Une autre de tes blagues ?

— Tu le connais ou pas ?

— Bien sûr que si, on a fait sa connaissance ensemble.

— Où ça ?

— À Marinella.

Il ne se le rappelait pas du tout.

— Vraiment ? Et qui est-ce ?

— Il s'agit de... commença-t-elle.

Elle s'interrompit. Eut un petit rire.

— Il s'agit de quelqu'un qui est exactement comme ton fils.

— Allez, Livia, ne...

Mais elle avait raccroché. Il la rappela, le téléphone sonna dans le vide.

Et voilà la punition que Livia lui avait infligée pour l'histoire du minot inexistant. Bon sang, cette femme ne lui en pardonnait jamais une, ce qu'on appelle une !

N'ayant pas le moindre 'pétit, il n'alla pas regarder dans le réfrigérateur ni dans le four. Au lieu de quoi, il prit une bouteille de whisky, un verre et les cigarettes, et s'installa sur la véranda.

Émile Lannec.

Il rentra, récupéra le passeport du Français et retourna s'asseoir au-dehors.

D'après les visas, Lannec avait été trois fois en Afrique du Sud, deux fois en Namibie que Montalbano ne savait même pas où ça se trouvait, quatre fois au Botswana que là non plus il ignorait dans quel coin c'était et puis au Maroc, en Algérie, en Libye, en Égypte, au Liban, en Syrie.

Il manquait Israël, et puis il s'était fait tous les pays de la côte méditerranéenne de l'Afrique.

Quel commerce faisait M. Lannec ?

Il se finit de boire un premier verre, se leva, alla prendre un atlas géographique et y chercha « Namibie » et « Botswana ». Deux pays collés au-dessus de l'Afrique du Sud.

Et tout à coup, ce nom, Afrique du Sud, lui ramena à l'esprit que le *Vanna* aussi avait fréquenté ces régions. C'était Laura qui le lui avait dit. Il sentit son cœur se serrer.

Laura ! En ce moment même, elle était seule avec Mimi. Ils avaient certainement fini de dîner et tu parles si Mimi ne s'aprovechait pas de l'occasion ! Parler de carburants, mon œil ! Parler de camouflage, mon œil ! Ce type était pire que Don Juan ! Si ça se trouvait, à cette heure, il était déjà en train de l'embrasser...

Pour effacer l'image, il s'avalait un verre, cul sec.

Le seul moyen était de se concentrer comme un gourou indien sur le problème Lannec.

Il y parvint avec quelques difficultés.

Pouvait-il y avoir une connexion entre Lannec et le *Vanna* ? Mais quand le *Vanna* était arrivé au port, Lannec était mort depuis un moment. Et puis la venue du *Vanna* n'était en rien prévue. Et alors ? Qui était-il venu rencontrer ? Mais se pouvait-il qu'il n'arrive pas à se souvenir de l'avoir connu à Marinella ?

Que lui avait dit Livia ?

Que Lannec était précisément comme le minot que lui s'était inventé.

Un moment, Montalbà, arrête-toi. Tu brûles.

Livia lui avait donc dit implicitement que Lannec n'existait pas dans la réalité, que c'était un fruit de l'imagination.

Ce fut un éclair dans sa coucoude. Un personnage inventé ! Un personnage de roman !

Il se leva d'un bond, entra, se planta devant la bibliothèque. C'était certainement un livre qu'ils avaient lu ensemble, Livia et lui.

Presque indépendamment de sa coucoude, son bras droit se leva, sa main prit un livre à couverture azurée, *Les Pitard*, de Georges Simenon, un chef-d'œuvre. Il lui avait énormément plu, au point qu'il se l'était relu deux fois. Il le rouvrit.

Le voilà, le personnage principal du roman, le capitaine Émile Lannec, de Rouen, propriétaire et commandant d'un très vieux vapeur qui s'appelait *Tonnerre-de-Dieu*.

Il feuilleta le livre qu'il se rappelait à présent. Il racontait une très belle histoire mais qui n'avait rien à voir avec l'enquête qu'il avait en main.

Ne pouvait-il s'agir que d'une coïncidence ? À savoir que la victime s'appelait vraiment comme le personnage de Simenon ? Non, combien y avait-il de probabilités ? Une sur un milliard ?

Ou était-ce une plaisanterie du Français de prendre ce nom que, de toute façon, personne n'aurait reconnu ?

Pourtant, ça valait la peine de faire une tentative : vérifier l'authenticité du passeport. Mais était-il possible que personne, parmi tous ceux qui avaient apposé les visas, ne se soit aperçu que ce document était faux ? Ben, c'était possible.

Il revint s'asseoir sur la véranda, se versa encore du whisky.

Après tout, savoir que le passeport était vrai ou faux, quelle importance ?

Que le mort s'appelle Lannec, ou Parbon ou Lapointe, de quelle utilité était-ce pour l'enquête ?

Non, il se trompait. Ça avait de l'importance. Et beaucoup. Parce que si les collègues français découvraient qui avait contrefait le passeport, il pourrait remonter jusqu'à la véritable identité de Lannec. Et peut-être qu'il s'agissait d'un personnage connu d'eux et peut-être que...

À ce point, il ne parvint plus à réfléchir. Il se sentait un peu saoul. Ou plutôt, il ne le sentait pas, il l'était. Il se leva, eut un peu de tournis, entra dans la maison, ferma la porte-fenêtre, alla se coucher, sombra tout de suite dans le sommeil.

Et, à un certain moment, à l'aube, il fit un rêve.

Il se trouvait sur la terrasse d'une maison inconnue, il faisait nuit, avec des jumelles en main qu'il gardait pointées sur une fenêtre éclairée qu'il savait être celle de la chambre à coucher de Mimi Augello.

Il avait à peine fini de régler la focale quand une ombre noire s'interposait, cachant complètement la lumière de la fenêtre.

Qu'est-ce que ça pouvait être ? En regardant bien, il découvrait que c'était un gros oiseau, une mouette posée sur une antenne de télé, qui lui bouchait la vue.

Comme il perdait espoir, l'oiseau s'envolait et devant lui apparaissait soudain la fenêtre.

Par laquelle, on ne voyait pas le lit, mais projetées sur les murs de la chambre, il y avait deux ombres, une masculine et l'autre féminine, en train de faire l'amour... Mimi et Laura !

Il s'aréveilla d'un coup.

Mais curieusement, au lieu de se mettre en colère pour les deux ombres en amour, il resta perplexe à considérer un détail du rêve.

Cet oiseau qui, en arrivant, l'avait empêché de voir au-delà, qu'est-ce que ça signifiait ? Parce que, à tout coup, sa présence signifiait quelque chose.

Il se leva, ouvrit la porte-fenêtre, sortit sur la véranda.

La journée se présentait armée des meilleures intentions, pas un nuage, pas un souffle de vent. La barque de son ami pêcheur du matin était déjà au large, et pendant un moment, un chalutier qui rentrait au port la couvrit, la faisant disparaître. Puis, dès que le chalutier la dépassa, elle réapparut.

Ce fut alors que, en un instant, Montalbano comprit la signification du rêve.

Et il se revit droit, les jumelles de Lannec en main, à regarder vers le port.

Qu'est-ce qu'il avait vu ?

L'écoutille de pont du *Vanna* par laquelle on descendait dans le carré. Mais si le *Vanna* n'avait pas été là, qu'aurait-il vu ? Il aurait vu le bateau de croisière, l'*As de Cœur*.

Et le jour où Lannec était arrivé à Vigàta, le *Vanna* n'était pas encore au port.

Se pouvait-il que Lannec fût venu pour rencontrer quelqu'un de l'*As de Cœur* ? Et, à travers les jumelles, sans qu'il soit besoin de passer des coups de fil toujours dangereux, il eût reçu des instructions sur l'heure et le lieu du rendez-vous ?

Dès qu'il fut 6 h 30, il chercha dans l'annuaire le numéro de l'hôtel Bellavista et appela.

— C'est monsieur Scimè ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Montalbano, je suis.

— Bonjour, commissaire, je vous écoute.

— Excusez-moi de vous déranger, mais l'autre fois, j'ai oublié de vous poser une question.

— À vos ordres.

— Quand il est arrivé, Lannec vous a demandé quelque chose de particulier ?

Le concierge n'arépondit pas tout de suite.

— Vous ne vous souvenez pas ou...

— Vous savez, commissaire, un peu de temps a passé... Oui, oui, j'y suis ! Il m'a demandé une chambre de laquelle on pouvait voir la mer...

— Il a dit exactement comme ça ?

— Voilà, attendez que j’y pense... Il m’a demandé une chambre d’où on pouvait voir le port.

Bingo !

Alors, résumons. Ils font savoir à Lannec que, quand il arrive à Vigàta, il doit aller, muni de jumelles puissantes, à l’hôtel Bellavista pour se faire donner une chambre avec vue sur le port. Depuis *l’As de Cœur*, connaissant plus ou moins l’horaire d’arrivée des Français, on a mis quelqu’un de garde, armé d’autres jumelles.

Dès que Lannec apparaît au balcon, depuis *l’As de Cœur*, ils prennent contact avec lui.

Comment ? Mais avec des jumelles comme celles possédées par le Français, ils auraient pu les lui écrire depuis le pont sur un tableau !

Ils lui donnent rendez-vous au restaurant Poisson d’Or. Lannec fait faire au taxi quelques tours et détours à vide pour effacer ses traces et il arrive à l’endroit fixé. Puis il se met à marcher, tournant à droite.

À ce point de la reconstitution, le commissaire se convainc que, derrière le coin de la rue, il y avait une voiture qui l’attendait pour le conduire au bateau de croisière.

Pourquoi en voiture et non pas à pied étant donné qu’il n’y a que quatre pas à faire ?

Probablement passque, devant passer devant les gardes des Finances à l’entrée nord, il était plus facile de ne pas se faire remarquer dans un véhicule, le visage dissimulé en partie, par exemple en faisant semblant de dormir ou en lisant le journal...

Le Français monte à bord. Ils parlent de ce dont ils doivent parler et probablement ne trouvent pas d’accord. Et alors, ils décident de le buter.

Ou bien le destin de Lannec avait été déjà fixé avant son départ, le voyage n’avait servi qu’à le faire venir entre les mains de son bourreau. Ils l’invitent à déjeuner et l’empoisonnent.

Mais pourquoi utiliser de la mort-aux-rats ?

Lui tirer dessus, bien sûr, ils ne peuvent pas. Le coup de feu aurait pu attirer l’attention de quelqu’un, un pêcheur, un marin, qui en ce moment s’atrouvait à passer sur le quai.

N’aurait-il pas été plus logique de le poignarder ?

Non, l’utilisation d’un couteau aurait laissé des taches de sang partout, des taches qui, en cas d’enquête, auraient été retrouvées.

L’étrangler ? Un colosse comme celui qu’il avait vu à bord de *l’As de Cœur* aurait pu le faire d’une seule main.

Cette histoire de poison était bizarre. Il fallait examiner ça de plus près.

En tout cas, une fois qu’il est mort, ils le déshabillent, lui démolissent le visage et le cachent quelque part. Le matin de la tempête, ils pensent que c’est le bon moment pour se libérer du *catafero*.

Ils se mettent en route, font quelques tours du port, pendant ce temps, ils gonflent un canot neuf, y déposent la victime, et quand ils arrivent sous le phare du môle du levant, le font descendre en mer, sûrs que les courants le porteront au large.

Mais ils ont un coup de malchance : le *Vanna*, qui se dirigeait vers le port, croise le canot.

Montalbano se sentit satisfait de la reconstitution.

Et surtout, il se sentit content d’avoir réussi pendant une bonne heure à ne pas penser à Laura, à Laura qui ouvrait les yeux et souriait à Mimi, couché à côté d’elle...

## DIX

Il monta en voiture et partit directement pour la Questure de Montelusa, sans passer par le commissariat.

Par chance, le bureau où il voulait aller se trouvait du côté opposé à celui du Questeur, de sorte qu'il ne courait aucun risque de rencontrer ce grand tracassin de Lactés.

Mais comme avant ou après ils allaient se rencontrer, comment résoudre une bonne fois pour toutes l'histoire ? Il avait promis à Livia qu'il lui dirait la vérité, à savoir qu'il n'avait ni femme ni enfants, qu'il était célibataire quoique fiancé depuis des années. Est-ce qu'il ne le lui avait pas déjà dit et répété cinq fois et, dès qu'ils s'aretrouvaient en tête à tête, il recommençait comme si de rien n'était à demander comment allait la famille ? Donc, tenter de convaincre Lactés, c'était gaspiller vainement sa salive.

Mais peut-être, pinsa-t-il, existait-il 'ne solution : se présenter à lui un beau matin, habillé en grand deuil, avec une barbe de plusieurs jours et lui raconter au milieu des larmes que femme et enfants étaient morts dans un accident de la route. Voilà, ça semblait l'unique solution.

Mais ensuite, est-ce que Livia n'allait pas lui chercher des engatses ? Et n'allait pas au minimum l'accuser d'avoir exterminé la famille ? Non, il devait trouver autre chose.

Entre-temps, il était arrivé. Il passa par une porte sur l'arrière, grimpa deux rampes d'escalier et s'arrêta devant une table derrière laquelle était assis un agent qu'il connaissait.

— Le *dottor* Geremicca est là ?

— Oui, le commissaire est dans son bureau. Vous pouvez y aller.

Il frappa et entra.

Attilio Geremicca, quinquagénaire sec comme un sarment, qui fumait des cigares puants (Montalbano était persuadé qu'on les lui préparait avec un mélange spécial à la merde de poule), était debout, en train d'observer un billet de cinquante euros à travers une espèce de microscope géant posé sur un grand comptoir.

Levant les yeux, il vit Montalbano et vint à sa rencontre en ouvrant les bras.

Ils s'étreignirent, vraiment contents de se revoir.

Après avoir barjaqué un moment, Geremicca demanda à Montalbano s'il avait besoin de quelque chose. Et le commissaire, en lui tendant le passeport de Lannec, lui raconta l'affaire.

— Et qu'est-ce que tu veux de moi ?

— Savoir si ce passeport est authentique ou pas.

Geremicca le considéra attentivement pendant qu'il s'allumait un cigare.

Montalbano pinsa qu'il n'arriverait jamais à rester en apnée et fît donc semblant d'éternuer, ce qui lui permit de se coller un mouchoir sur le nez et de ne plus l'en ôter.

— Ce n'est pas facile de te donner une réponse, dit Geremicca. Mais s'il n'est pas authentique, il est, en partie, contrefait par un vrai artiste. Regarde combien de frontières il a passées sans jamais éveiller de soupçons.

— Donc, tu pencherais pour l'authenticité ?

— Je ne penche pour rien. Tu sais combien il y a de gens qui voyagent chaque année avec de faux

passports ? Des dizaines et des dizaines ! Et ce Lannec...

— À propos de ce nom, je voulais te dire un truc qui signifie peut-être quelque chose.

— Dis-moi.

— J'ai découvert qu'Émile Lannec, né à Rouen, a le même nom et le même lieu de naissance qu'un personnage de roman de Simenon. Ça peut t'être utile ?

— Je ne saurais dire. Écoute, je peux le garder quelques jours ?

— Pas longtemps, en tout cas. Une semaine, ça te suffira ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je veux en parler avec un collègue français à moi qui est un grand spécialiste en la matière.

— Tu le lui expédies ?

— Pas besoin.

— Mais comment il fait, ton collègue pour comprendre si le papier, les tampons...

Geremicca sourit.

— Mais un passeport n'est pas comme un billet de banque, Salvo ! En général, les falsificateurs de passeports travaillent sur des documents authentiques, volés à quelqu'un ou soustraits illégalement, encore vierges, dans un bureau quelconque. C'est pour ça que j'ai dit il n'y a pas longtemps que ça me paraît en partie, mais seulement en partie, l'œuvre d'un artiste. Et puis, si mon collègue français a besoin d'éclaircissements supplémentaires, il y a toujours Internet. Ne t'inquiète pas, je t'ai dit qu'une semaine suffit. Une semaine maximum.

La première chose qu'il fit au commissariat fut d'appeler tout de suite Fazio dans son bureau.

— Les carabinieri nous l'ont rendu, Chaikri ?

— Oh que oui, *dottore*. Il est là.

Il allait lui dire de le lui amener au bureau, quand le téléphone sonna.

— Attends un moment, dit-il en soulevant le combiné.

— Ah, *dottori* ! Il y aurait qu'il y a le procureur Tommaseo au téléphone, lequel voudrait parler avec...

— Très bien. Passe-le-moi.

— Montalbano ?

— Je vous écoute, *dottore*.

— Écoutez, je voulais vous avertir que hier après-midi m'est tombée dessus, très irritée, M<sup>me</sup> Giovannini, la propriétaire du *Vanna*... une bien belle femme, vous voyez ?

— Oui, je vois, *dottore*.

— Ça doit être une dominatrice, j'en suis convaincu.

Montalbano ne comprit pas.

— Dominatrice de quoi ?

— Mais de son partenaire, très cher ! Celle-là, dans l'intimité, elle utilise fouet, pantalon de cuir, talons aiguilles, elle traite son compagnon comme une bête, elle va même jusqu'à lui mettre le mors et le chevaucher...

Il eut envie de rire, mais réussit à se contenir. Les paroles du proc' lui avaient fait voir, pendant un instant, Mimi nu, étalé comme un paillason, et la Giovannini qui lui mettait le talon sur le dos... Ah, les fantasmes sexuels du proc' Tommaseo ! Auquel, le malheureux, on ne connaissait pas de femme. Tout à l'heure, quand il s'imaginait M<sup>me</sup> Giovannini, il devait avoir les yeux écarquillés, les mains tremblantes et un peu de bave au coin de la bouche.

— En tout cas, je vous disais qu'elle est venue me voir hier. Elle m'a soutenu avec force que nous retenons son bateau au port au-delà de toutes limites, que nous commettons un véritable abus de pouvoir, qu'eux ils n'ont rien à voir avec le meurtre, ils n'ont rien fait d'autre que recueillir un cadavre en mer... Et en effet...

— Et quelles sont vos conclusions ?

— Voilà, je voulais vous avertir que je suis plus que disposé à leur donner la possibilité de s'en aller quand ils voudront.

— Mais moi, je ne serais...

— Montalbano, attention que nous n'avons rien en main pour la garder plus longtemps. Et puis, pourquoi ? Je suis convaincu que ni elle ni personne de l'équipage n'est impliqué dans le crime. Si vous êtes d'un avis contraire, dites-le-moi. Mais motivez-le. Donc ?

Étant donné que Tommaseo ne savait rien de la soi-disant Vanna et des soupçons qu'elle avait fait naître sur le yacht, ses intentions étaient plus que justes.

Mais le commissaire ne pouvait permettre que le yacht s'échappe.

— Vous pouvez m'accorder encore deux jours ?

— Va pour un jour. C'est le maximum que je puisse vous accorder. Mais il faut m'expliquer le pourquoi de cette requête.

— Je peux passer chez vous après-demain ?

— Je vous attends.

Il devait se contenter d'un jour. Il raccrocha et dit à Fazio d'aller chercher Chaikri.

Un seul jour. Mais si Mimi était habile, peut-être arriverait-il à retenir M<sup>me</sup> Giovannini pour une semaine.

Ahmed Chaikri avait 28 ans, difficile de comprendre qu'il était maghrébin du fait qu'il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un marin sicilien. Il avait un air malin, très intelligent, et une élégance naturelle.

Montalbano le trouva tout de suite sympathique.

— Toi, reste et assieds-toi, ordonna le commissaire à Fazio qui allait sortir. Et vous aussi, asseyez-vous, Chaikri.

— Merci, dit poliment le Maghrébin.

Montalbano ouvrit la bouche pour commencer à parler mais l'autre ne lui en laissa pas le temps.

— Avant tout, je voudrais sincèrement obtenir le pardon du monsieur ici présent pour l'avoir frappé d'un coup de poing. Je vous prie d'accepter mes excuses, malheureusement, chez moi, le vin...

Il parlait un 'talien parfait.

— Le vin sicilien, l'interrompit Montalbano.

Chaikri le regarda, ahuri.

— Je n'ai pas compris.

— Je disais que ce doit être le vin sicilien ou alors grec qui vous produit cet effet...

— Vous savez...

— Écoutez, Chaikri, vous n'allez pas me dire que le vin de... que sais-je... d'Alexanderbaai, en Afrique du Sud, pour dire la première ville qui me vient à l'esprit, vous saoule aussi facilement.

Chaikri parut éberlué.

— Mais je ne...

— Je vous donne un exemple clarificateur. Le vin que vous buvez à Alexanderbaai ne vous oblige pas à prendre à coups de poing, je ne sais pas, les carabiniers et les policiers locaux. Je me trompe ?

Les paroles de Montalbano eurent un double effet.

Sur Fazio qui tendit immédiatement l'oreille, comprenant que le commissaire ne parlait pas au hasard mais dans une intention précise. Et sur Chaikri qui d'abord sursauta de surprise et puis s'efforça de prendre l'air de celui qui ne comprend pas.

— Bien, vous pouvez y aller, coupa Montalbano.

Chaikri, cette fois, fut vraiment ahuri.

— Vous ne me poursuivez pas ?

— Non.

— Mais j'ai provoqué et donné des coups de poing à...

— Pour cette fois, on va laisser tomber. Pour ce qui est des poursuites, les carabinieri en ont déjà entamé, non ?

— Oui.

— Et hier, vous avez été interrogé à la caserne, n'est-ce pas ?

— Oui.

Montalbano sentit à présent un tremblement intérieur. Il était arrivé au point de prononcer ce qui devait être la phrase décisive, celle qui lui permettrait de comprendre s'il s'était trompé sur toute la ligne ou s'il avait vu juste.

— Si vous la revoyez, et je suis sûr que vous la reverrez ou du moins lui reparlerez, transmettez-lui mon bonjour.

Chaikri blêmit, s'agita sur sa chaise.

— Qui devrais-je...

— La demoiselle... pardon, la personne qui, hier soir, vous a, disons-le ainsi, interrogé.

Sur le front de Chaikri perlaient quelques gouttes de sueur.

— Je ne... je ne comprends pas.

— Ça n'a pas d'importance. Au revoir.

Et puis, tourné vers Fazio :

— Remets-le en liberté.

Naturellement, à peine Chaikri parti, Fazio s'aprécipita dans le bureau de Montalbano.

— Vous m'expliquez qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Après avoir parlé avec lieutenant Sferlazza, je me suis fait une idée précise. Chaikri est la personne qui informe la soi-disant Vanna sur ce qui se passe à bord du yacht. C'est certainement lui qui l'a avertie qu'ils avaient dû changer de route à cause de l'orage et qu'ils se dirigeaient vers le port de Vigàta.

— Et comment il a fait ?

— Bah, peut-être avec un téléphone satellitaire. Et Vanna est venue pour le rencontrer. Mais le canot avec le mort a fait sauter le rendez-vous. Alors, Chaikri s'est fait arrêter par les carabinieri, il a révélé qui il était et ils l'ont mis aussitôt en contact avec Vanna. Et elle, hier, a enfin pu lui parler.

— Et pourquoi il m'est rentré dedans, à moi aussi ?

— Passque c'est un gars intelligent. Il veut montrer à ses collègues que le vin de cette région lui fait toujours le même effet : se chicorer avec les flics, qu'ils soient ou non carabinieri.

— Mais alors, c'te Vanna, c'est qui ?

— Sferlazza m'a parlé de l'antiterrorisme, mais je pense que c'est une galéjade. Ce qui est sûr, c'est que dans ce yacht il y a quelque chose de pas catholique. Et Vanna s'en occupe. Tu sais quoi ?

— Dites-moi.

— Ceux de l'As de Cœur, aussi, d'après moi, ils sont dedans jusqu'au cou dans l'histoire du mort du canot.

Fazio s'assit.

— Racontez-moi tout.

— Comment on va s'y prendre, maintenant ? demanda Fazio quand il eut raconté toute l'histoire.

— Si on sait pas mal de choses sur le *Vanna*, sur l'As de Cœur, c'est le pot au noir. Donc, il faut commencer par se renseigner au plus vite.

— Je peux m'en occuper, moi.

— D'accord, mais tu dois trouver un point par où commencer. Fais une chose. Va à la Capitainerie et parle avec le lieutenant Belladonna, qui est une femme. Fais-toi dire par elle tout ce qu'ils savent sur l'As de Cœur. Vas-y tout de suite, moins tu perds de temps et mieux ça vaut.

Il ne se sentait pas d'y aller en pirsonne. Il ne supporterait pas de voir Laura et surtout après qu'elle avait certainement passé une nuit avec Mimi.

— Et si elle me demande à quoi servent ces informations ?

— Je crois qu'avec elle tu peux parler tranquillement. Dis-lui que nous avons de forts soupçons que le meurtre se soit passé à bord du bateau de croisière.

Il était midi et demi quand la ligne directe sonna. Au téléphone, Mimi Augello.

— Ça a marché.

— En quel sens ?

— Dans le sens que nous voulions. Laura m'a emmené à bord et est partie tout de suite, moi, j'ai raconté la blague du carburant et j'en ai fait prélever un bidon. La Giovannini ne m'a pas quitté un instant. D'ailleurs, je suis convaincu qu'elle s'y entend vraiment en moteurs.

— D'où tu téléphones ?

— Du quai. Je suis descendu mettre le bidon dans ma voiture. Mais je dois retourner à bord parce que j'ai été gentiment invité à déjeuner. La dame m'a repéré et ne veut pas me lâcher.

— Comment penses-tu procéder ?

— À déjeuner, il y aura aussi le commandant. Mais j'espère trouver un moment pour l'inviter à dîner ce soir, seule. Je crois qu'elle viendra, elle me donne l'impression de vouloir me bouffer tout cru.

— Tu sais, Mimi, la Giovannini est allée protester auprès de Tommaseo : elle dit qu'on retient illégalement son yacht. Tommaseo voulait donner son accord pour qu'elle reparte tout de suite, mais moi, j'ai obtenu un jour de plus. Donc, on n'a pas beaucoup de temps, tu m'as compris ?

— Parfaitement.

C'était une belle journée, le ciel devait avoir reçu une couche de peinture fraîche pendant la nuit, mais Montalbano, à peine monté en voiture pour aller manger chez Enzo, se sentit submergé par un accès de mélancolie tel que, tout à coup, tout, ciel, maisons, pirsonnes, devint gris comme au plus profond de l'hiver.

Le 'pétit qu'il avait déjà maigre lui passa d'un coup. Non, il n'avait pas envie d'aller à la trattoria, la seule chose à faire était de retourner à Marinella, débrancher le téléphone, se déshabiller, se coucher, se recouvrir la tête de la couverture et effacer ainsi le monde entier. Et si par hasard Fazio avait quelque chose d'important à lui dire...

Il descendit, s'présenta à Catarella.

— Si on me cherche, je suis chez moi. Je reviendrai au bureau vers 16 heures.

Il remonta en voiture et partit.

Naturellement, il avait beau s'être emmailloté qu'on aurait dit une momie, le sommeil ne vint pas.

Inutile de s'ademandar la raison de cet accès de mélancolie. Il l'aconnaissait très bien. Elle avait un nom précis : Laura. Peut-être le moment était-il arrivé de considérer l'affaire de la manière la plus dépassionnée possible, si jamais il arrivait à être dépassionné.

Laura lui avait beaucoup plu à première vue, il avait revécu avec émotion, presque comme une commotion, querque chose qu'il n'avait connu que dans les années où il était minot.

Mais ça n'était pas arrivé qu'à lui. Ça concernait probablement 'ne grande quantité d'hommes qui avaient dépassé depuis un moment la cinquantaine. Qu'était-ce ? Une tentative désespérée, inutile, pour se sentir de nouveau jeune, comme si un tel sentiment pouvait effacer les années.

Et c'était justement cela qui brouillait le tableau, passqu'on n'arrivait pas à distinguer si ce sentiment était vrai, authentique, ou bidon, artificiel, né de l'illusion de pouvoir revenir en arrière dans le temps. Ne lui était-il pas déjà arrivé la même chose avec la cavalière <sup>[6]</sup> ? Lui, avec Laura, n'avait pas eu la possibilité de s'éclaircir les idées. Il se laissait entraîner passivement par le courant qu'il avait lui-même créé quand l'imprévisible était arrivé.

À savoir que Laura lui avait dit qu'elle ressentait pour lui la même attirance. Et comment avait-il réagi ?

Il s'était senti à la fois effrayé et heureux.

Heureux passque la petiote l'aimait ou passqu'il avait réussi, à son âge, à rendre amoureuse une petiote ?

Il y avait une bien belle différence entre les deux possibilités.

Et de s'être effrayé des conséquences, ça ne signifiait pas que l'intensité de ce sentiment fût assez basse pour lui permettre encore de raisonner ?

En amour, la raison, ou elle démissionne, ou elle se met en congé. Si elle peut encore exister, être présente, t'obliger à considérer les aspects négatifs de la relation, ça veut dire qu'il ne s'agit pas d'un amour véritable.

À moins que les choses ne soient pas précisément ainsi.

Peut-être la peur lui était-elle venue de la sensation précise qu'il avait éprouvée aux paroles de Laura, à savoir : ne pas être à la hauteur de la situation. Ne plus avoir la force de soutenir la violence d'un sentiment authentique.

Et cette dernière considération, peut-être la plus juste de toutes, lui fit naître un soupçon.

Quand il avait pinsé se servir d'elle pour mettre Mimi en contact avec la propriétaire du yacht, est-ce qu'il n'avait pas, par hasard, une autre intention inavouable ?

Tu te le sens de le dire clairement, Montalbà ?

Tu ne le savais pas qu'en faisant connaître Laura à Mimi toute l'histoire risquait de prendre un autre tour ? Tu ne l'avais pas calculé ? Ou bien, mais essaie d'être sincère, tu l'avais calculé à la perfection ? Tu n'avais pas le secret espoir que Laura finisse dans le lit de Mimi ? Pratiquement, tu ne la lui as pas refilée ?

À cette dernière question, il ne sut pas donner de réponse.

Il resta encore une demi-heure couché, puis se leva.

Mais il avait atteint un bien beau résultat : la mélancolie, au lieu de lui passer, avait augmenté et s'était transformée en humeur noire. L'humeur noire du couchant, comme disait Vittorio Alfieri.

## ONZE

— *Dottori, ah dottori !* Le *dottori* Pasquano tiliphona qu'il vous cherchait en tant qu'il vous cherchait qu'il voulait parler à vosseigneurie pirsonnellement en pir...

— Il t'a dit s'il rappelle ?

— ... sonnellement. Oh que non, *dottori*. Une autre chose, il y a eu qu'il a dit de vous dire.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Si vous voulez l'appeler à l'institut de médecine laquelle.

— Laquelle quoi ? Continue, Catarè.

— J'eus fini, *dottori*. Y a pas de continuation.

Montalbano comprit enfin.

— Catarè, on ne dit pas « médecine laquelle », on, dit « médecine légale ».

— Quoi que c'est, *dottori*, y suffit que vosseigneurie me comprenne.

— Téléphone à l'institut et quand tu as le docteur en ligne, tu me le passes.

Le tiliphone sonna au bout d'une dizaine de minutes.

— Docteur, qu'est-ce qui fut ? demanda le commissaire.

— Vous êtes étonné ?

— Bien sûr. Un coup de tiliphone de vous est 'ne chose si rare, si spéciale que si ça se trouve, demain, il va y avoir un tremblement de terre.

— Que vous êtes drôle ! Écoutez, comme la montagne n'est pas allée à Mahomet, Mahomet vient à la montagne.

— Docteur, mais en l'occurrence, la montagne n'avait aucun motif d'aller à Mahomet.

— Vrai, c'est. Raison pour laquelle cette fois, c'est à moi de venir vous casser les burnes.

— Je vous en prie, ça vaut pour toutes les fois où c'était moi qui le faisais.

— Ah non, mon très cher ! Ne faites pas le malin ! Vous m'êtes encore redevable ! Vous ne pouvez pas vous tenir quitte de toutes les grandissimes et continues et emmerdatoires...

— Très bien, très bien. Mais ne me laissez pas sur des charbons ardents.

— Vous voyez, la vieillesse ? Autrefois, vous détestiez les expressions toutes faites et maintenant, vous les utilisez ! En tout cas, je suis en train d'écrire le rapport sur l'inconnu trouvé dans le canot.

— À propos, j'en profite pour vous faire savoir qu'il n'est plus inconnu. J'ai trouvé son passeport où il est écrit qu'il s'appelle Émile Lannec, c'est un Français, né à...

— Écoutez, je m'en contrefous totalement.

— De quoi ?

— De comment il s'appelle, qu'il soit français... Pour moi, c'est un simple *catafero* et c'est tout. Je voulais vous dire que j'ai demandé un deuxième examen passque il y avait querque chose qui m'avait laissé un peu perplexe.

— À savoir ?

— J'avais noté, sur le visage, certaines cicatrices... En somme, il se l'était fait refaire.

— Quoi ?!

— Votre « quoi » exprime l'étonnement ou bien veut savoir quelle partie il s'était fait refaire ?

— Docteur, j'ai très bien compris qu'il s'était fait refaire le visage.

— Tant mieux ! Vous voyez que vous réussissez encore à comprendre quelques trucs.

— Vous êtes sûr qu'il s'est fait faire ces opérations ?

— J'en suis plus que certain. Et pas des petites retouches, attention, mais une transformation substantielle.

— Mais pourquoi alors...

— Écoutez, vos « pourquoi » ne m'intéressent pas. Ce n'est pas moi qui dois vous fournir des réponses. C'est vous qui devez les donner. À moins qu'en raison de votre grand âge, vos cellules cérébrales ne soient tellement détériorées que...

— Docteur, vous savez ce que je vous...

— N'allez pas plus loin. Je devine parfaitement ce que vous voulez me dire et j'en ai autant à votre service.

A bien considérer les renseignements fournis par Pasquano, on ne pouvait dire qu'ils changeaient beaucoup le cadre général.

Que le visage fût celui dont Mère Nature avait doté le Français ou qu'en fait il s'agît d'un faux visage, refait, quelle différence cela faisait-il pour l'enquête ?

En le tuant, on voulait faire en sorte que la face du *catafero*, quelle qu'elle fût, ne soit pas tout de suite reconnaissable. Pourquoi ?

Il avait déjà examiné la question, mais peut-être valait-il mieux y revenir un peu.

Certainement parce que, en le fouillant après sa mort, ils s'étaient aperçus que Lannec n'avait pas son passeport en poche. Et donc, ils avaient justement conclu qu'il l'avait laissé à l'hôtel. En conséquence, si le visage du mort apparaissait à la télévision ou sur un journal, il serait plus facile que le personnel de l'hôtel...

Un moment, Montalbà !

Il chercha dans l'annuaire téléphonique le numéro de l'hôtel Bellavista, l'atrouva et le composa.

Une voix inconnue lui répondit. Ce devait être le concierge de jour.

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Je vous écoute.

— M. Toscano est là ?

— Il a téléphoné qu'il ne passait pas aujourd'hui. Vous pouvez le trouver au magasin de meubles.

— Vous pouvez me donner le numéro ?

L'homme s'exécuta et Montalbano appela.

— Monsieur Toscano ? Montalbano, je suis.

— Bonsoir, commissaire.

— Je dois vous poser une question très importante pour moi. Écoutez-moi attentivement. La nuit même de l'arrivée de Lannec, est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'étrange dans votre hôtel ?

Toscano garda le silence quelques instants avant de répondre :

— Ben oui. Maintenant que vous m'y faites penser... Il s'agit d'une chose que... à laquelle je ne...

— Racontez-moi.

— Vous voyez, l'hôtel, d'une certaine manière, est isolé. Trois mois après son inauguration, une nuit, en pleine saison, des voleurs sont entrés et ont dévalisé le coffre-fort où nous gardons l'argent et les objets précieux des clients.

— Mais il n'y avait pas de concierge de nuit ?

— Bien sûr que si. Mais vous voyez, il était 3 heures du matin, vers 3-4 heures, c'est tranquille,

tous les clients étaient rentrés et Scimè s'était étendu sur un lit de camp dans le réduit à côté de la direction... Ils ont dû l'avoir endormi, parce qu'il s'est réveillé deux heures après avec un fort mal de tête...

Comment se faisait-il qu'il n'en avait rien su ?

— Vous avez signalé le vol ?

— Bien sûr. Aux carabiniers.

— Et qu'est-ce qu'ils en ont conclu ?

— Comme il n'y avait aucune trace d'effraction, hormis sur le coffre-fort, les carabiniers ont conclu que les voleurs avaient un complice parmi les clients de l'hôtel. C'est lui qui a endormi le concierge avec une bombe avant d'ouvrir les portes à ses complices. Mais ils ne sont pas allés plus loin. Heureusement que nous étions assurés !

— Et l'autre nuit, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Vous voyez, après le vol, nous avons pris un gardien de nuit qui, toutes les demi-heures, fait le tour extérieur de l'hôtel. Cette nuit dont vous parlez, le gardien a vu une voiture arrêtée devant la porte arrière de l'établissement. Dès qu'il s'est approché, la voiture a filé. Mais cette fois, comme il ne s'était rien passé, nous n'avons pas jugé... Vous pensez qu'il peut y avoir un rapport avec le meurtre ?

Montalbano n'avait aucune intention de lui dire qu'il y avait un rapport, et très étroit en plus.

— Absolument pas. Mais vous savez, tout peut servir.

Misère ! Pasquano avait raison ! Plus il vieillissait et plus il utilisait des expressions toutes faites !

Et donc, pour revenir à nos moutons, querqu'un de l'*As de Cœur* avait essayé de récupérer le passeport de Lannec et n'avait pas réussi. Dès qu'ils avaient vu le gardien, ils s'étaient enfuis. Trop dangereux de se faire surprendre.

Parce que, une fois qu'ils les auraient identifiés comme venant du bateau de croisière, l'enquête sur le meurtre aurait mené certainement à eux. Ils ne pouvaient courir un risque pareil.

Toutefois l'idée était juste : le passeport était la seule chose qui pouvait permettre l'identification du mort. Le faire disparaître signifiait que le *catafero* pouvait peut-être demeurer sans nom. Mais n'ayant pas réussi à le voler, ils avaient dû se contenter de démolir le visage du mort.

Tu veux voir que le visage refait était plus connu que le vrai ?

Il adécida que le mieux était de mettre au courant Geremicca de cette histoire de transformation des traits.

Il allait lui téléphoner quand Fazio entra.

— J'ai parlé avec le lieutenant.

Montalbano éprouva aussitôt un sentiment d'envie.

Fazio avait eu la possibilité de voir Laura, il avait été près d'elle, avait senti son odeur, lui avait parlé...

— Qu'est-ce que tu as appris ?

Il sentit que sa voix s'était brisée.

— Vous êtes enroué ? lui demanda Fazio.

— C'est rin, je me sens la gorge sèche. Dis-moi.

— D'abord, j'ai su que cet *As de Cœur* appartient à une société italo-française qui...

— Et ça, c'est connu. Il aurait été étonnant qu'il appartienne à une personne privée, ils font ça pour payer moins d'impôts. De quoi s'occupe cette société ?

— D'import-export.

— De quoi ?

— Un peu de tout.

— Et quel besoin ont-ils d'un monstre comme ce bateau ?

— Le litenant m'a expliqué que cette société opère sur le pourtour de la Méditerranée, du Maroc à l'Algérie jusqu'à la Syrie et puis la Turquie, la Grèce...

Les mêmes endroits qui apparaissaient sur le passeport du Français.

— Et le litenant m'a dit aussi que ce n'est pas la première fois que le bateau fait escale à Vigàta. Mais il reste un jour, deux maximum. Alors que cette fois, il reste plus longtemps, ils ont dû attendre quelqu'un qui venait parce que les moteurs ne répondent plus.

— Mais il n'aurait pas mieux valu qu'ils prennent un avion ?

— *Dottore*, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? C'est leurs oignons.

— L'autre jour, j'ai vu à bord une espèce de colosse qui disait au revoir à la propriétaire du *Vanna* et au capitaine.

— Ça, c'est le directeur général de la société. Il s'appelle Matteo Zigami, il fait 1,91 m.

— Combien de gens il y a à bord ?

— Cinq. Zigami, son secrétaire qui s'appelle François Petit, et trois hommes d'équipage. Et la société s'appelle SMIE.

— -Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Société méditerranéenne d'importation et d'exportation. D'après le litenant Garrufo...

— Tu n'as pas parlé avec le litenant Belladonna ?

— Oh que non.

— Elle n'était pas là ?

— Oh que non. L'adjudant à l'entrée de la Capitainerie m'a dit que le litenant Belladonna avait eu une nuit blanche...

Comment ça ? Comment était-ce possible ? On le savait jusqu'à la Capitainerie que Mimi et elle... Sainte Mère, quelle vergogne !

— ... du fait qu'une centaine de clandestins avaient débarqué et que le litenant a dû assurer le service jusqu'au matin.

Alors, elle n'avait pas passé la nuit chez Mimi ! Elle n'avait même pas pu y mettre les pieds !

Querqu'un libéra une paire de cloches qui commencèrent à sonner au loin dans sa tête. Mais ce n'était pas seulement des cloches, il y avait aussi un millier de violons. Il voyait Fazio ouvrir et fermer la bouche mais n'arrivait pas à entendre ses paroles. Trop de bruit.

Il se leva d'un bond.

— Fazio, tu t'es vraiment très bien débrouillé !

Et Fazio se laissa étreindre, complètement ahuri, en se demandant si le commissaire avait tout à coup perdu la tête.

Ensuite, quand Montalbano le lâcha enfin, il se hasarda à demander dans un filet de voix :

— Comment on procède, maintenant ?

— Après, on en parlera après !

En sortant, Fazio sentit que le commissaire avait commencé à chanter. Et c'est presque en chantant que Montalbano raconta à Geremicca que le mort avait eu le visage refait.

Tout à coup, il lui vint un 'pétit terrible.

Il regarda sa montre, il s'était fait huit heures et demie du soir. Les violons s'étaient tus, les cloches continuaient à sonner mais le volume était plus bas.

Il se leva, sortit du bureau, passa devant Catarella, l'œil fermé qu'on aurait dit un somnambule.

Catarella eut peur.

— Vous vous sentez bien, *dottori* ?

— Bien, bien.

Ils s'inquiétaient de sa santé ? Mais lui, en ce moment précis, il se sentait redevenu un jeune homme. Vingt ans. Non, mieux vaut pas exagérer, Montalbà, disons un quadragénaire.

Il monta en voiture et partit pour Marinella. À peine entré, il s'apprécipita pour ouvrir le frigo. Rin, complètement vide, à l'exception d'une assiette d'olives et d'un petit bocal d'anchois. Il courut voir dans le four. Là aussi, rin. Ce fut alors qu'il remarqua un billet sur la table de la cuisine.

« *Du fait que je me san pas tro bien parce que j'ai mal de tête, je peux pas vous fère la cuisine et je m'en retourne ché moi esscusez moi Adelina.* »

Non, il ne pourrait pas passer cette nuit spéciale l'estomac vide.

Il ne réussirait pas à fermer l'œil. La seule chose à faire était de retourner à la voiture et d'aller manger chez Enzo.

— Ce soir, Adelina vous a trahi ? lui demanda Enzo en le voyant entrer.

— Elle n'allait pas bien et n'a pas pu cuisiner. Toi, qu'est-ce que tu as ?

— Ce que veut vosseigneurie.

Il acomença par des hors-d'œuvre de la mer. Comme le fretin frit était vraiment croquant, il s'en fit porter une petite assiette supplémentaire à part. Il continua par un robuste plat de spaghettis au noir de sèche. Et termina par une double portion de rougets et de marbrés.

Quand il sortit, il convint de la nécessité absolue d'une promenade nocturne jusque sous le phare. Il ne fit pas le grand tour pour voir le bateau de croisière et le yacht. Le môle était désert. Deux chalutiers y étaient amarrés mais dans l'obscurité complète. Il chemina lentement, un pied après l'autre.

C'était un soir en paix avec soi-même. La mer respirait doucement.

Il s'assit sur la roche plate, s'alluma une cigarette.

Et conclut amèrement que comme flic il était peut-être bon, mais que comme homme il était une demi-chaussette <sup>[7]</sup>.

Parce que, pendant qu'il s'approchait du phare, il n'avait pas cessé de pincer à Laura et à la manière dont il avait réagi à la nouvelle de l'impossibilité pour elle d'aller chez Mimi.

Son contentement avait cessé d'un coup à cause d'une pîsée qui lui était venue par traîtrise : mais toi, Montalbà, quelle considération tu as de cette fille ? Tu étais tellement sûr qu'elle, la même pirsonne qui la veille n'avait pas voulu rester seule avec toi, effrayée par le sentiment qu'elle commençait à éprouver, le lendemain, elle serait infailliblement tombée entre les bras de Mimi ! Et tu te désespérais !

Mais comment faisais-tu pour en être aussi certain ? Tu n'y étais certainement pas autorisé par le comportement honnête, loyal, de Laura avec toi.

Et alors ? Et alors, ta conviction ne venait-elle pas d'un préjugé non seulement envers Laura, mais envers la nature même de toutes les femmes ?

À savoir qu'il suffit de pas grand-chose pour les convaincre de dire oui ? Ce n'est pas ça que tu penses au fond de toi ? Et est-ce que ce n'est pas une connerie achevée de la part de quelqu'un qui ne connaît rien aux femmes ? Tu veux le vérifier ? Va raconter à Laura que tu avais pînsé qu'elle allait finir au lit avec Mimi et tu verras comment elle réagit. Au minimum, en te flanquant des baffes et en exigeant des excuses.

— Laura, je t'ademande pardon, dit-il à haute voix.

Et il prit l'engagement envers lui-même que le lendemain matin, il lui téléphonerait.

Après une autre cigarette, il se leva et entama le chemin du retour. Il était arrivé au milieu du môle, quand il entendit le bruit d'une vedette qui entraît dans le port. Il se retourna pour regarder.

À l'intérieur de la grosse barque, on entrevoyait une masse obscure. C'était une trentaine de clandestins collés les uns aux autres, morts de faim et de froid.

Il vit aussi que sur le quai du ponant, celui où l'on faisait d'habitude débarquer les clandestins, des phares puissants avaient été allumés. Il devait y avoir les collègues de la police avec des autobus, des ambulances, des voitures et beaucoup de curieux.

Il lui était arrivé, une fois, pour son malheur, d'assister au débarquement de ces malheureux et depuis lors, il avait décidé de l'éviter. Par chance, cette question n'était pas du ressort de son commissariat, c'était la Questure de Montelusa qui s'en occupait directement.

Face à eux, il réussissait à supporter ces yeux écarquillés par la peur de ce qu'ils avaient vu et par l'incertitude de l'avenir ; il réussissait à supporter la vue des corps broyés qui ne tenaient pas debout, des africains qui tremblaient, des larmes muettes, des visages des minots qui devenaient en un instant visages de vieillards...

Ce qu'il n'arrivait pas à supporter, c'était l'odeur. Mais peut-être qu'il n'y avait pas d'odeur, que c'était dans son imagination. Mais imaginaire ou pas, il la sentait, elle lui coupait les jambes, lui perçait le cœur.

Ce n'était pas une odeur née du manque de propreté, non, c'était 'ne chose complètement différente. Il émanait de leur peau l'odeur ancienne, mais présente, et forte, du désespoir, de la résignation, des malheurs subis, des abus endurés, des violences acceptées en baissant la tête.

Voilà, c'étaient les douleurs d'un monde offensé, comme il l'avait lu dans un livre d'Elio Vittorini, qui envoyaient cette odeur qui le blessait.

Et pourtant, cette fois, ses pas, désobéissant à sa coucourde, s'adirent vers le quai du ponant.

Il y arriva comme la vedette venait à peine de s'amarrer. Mais il se tint à l'écart, observant, assis sur une bitte.

On eût dit un film à moitié muet. À présent, les personnes chargées de la réception savaient ce qu'elles avaient à faire ; il n'y avait plus besoin de donner ou de recevoir des ordres. On n'entendait que des bruits : portières qui claquaient, pas, sirènes d'ambulance, moteurs qui se mettaient en route.

Et les habituels employés de la télévision, alors qu'il était bien inutile de tourner la scène : il aurait suffi de diffuser les images enregistrées le mois précédent, tant elles se ressemblaient, et personne ne s'en serait aperçu.

Il attendit jusqu'au moment où les phares s'éteignirent d'un coup et où l'obscurité parut s'épaissir encore. Puis il se leva, tourna le dos aux trois ou quatre ombres qui restaient encore à parler entre elles, se dirigea vers sa voiture.

Tout à coup, il perçut distinctement les pas de quelqu'un qui courait derrière lui.

Il s'arrêta, se retourna.

C'était Laura.

Ils s'aretrouvèrent, sans savoir comment, serrés très fort l'un contre l'autre. Elle gardait le visage enfoncé dans sa poitrine à lui. Et Montalbano la sentait trembler légèrement, de tout son corps. Ils n'arrivaient pas à parler.

Puis Laura se dégagea de ses bras, lui tourna le dos, se mit à courir jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans l'obscurité.

## DOUZE

La première chose qu'il fit, une fois rentré à Marinella, fut de débrancher la prise du téléphone. Si, *'nzama*, à Dieu ne plaise, Madame Livia l'appelait, il ne pourrait en aucune manière échanger des paroles avec elle : chaque syllabe aurait été certainement un coup de poignard de remords et aussi de honte pour s'être obligé à mentir.

— Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui ?

— Comme toujours, Livia.

— Oui, mais raconte-moi.

Et alors, en avant, une carabistouille après l'autre, toujours plus grosse. Et puis les réticences, les demi-mots... Non, ce n'était plus de son âge.

Il fallait réfléchir avec calme, avec toute la lucidité disponible, sur le miracle qui lui était arrivé et puis prendre une décision, mais claire et définitive. Et s'il adécidait de se soumettre au miracle, à cette grâce qui le réjouissait et le remplissait de peur à la fois, son devoir était de le communiquer immédiatement, face à face, à Livia.

Mais pour l'instant, il n'était pas en état de réfléchir. L'excitation lui mettait une grande confusion dans la tête.

Si d'abord avaient sonné cloches et violons, après ce qui s'était passé sur le quai, la musique s'en était allée. Maintenant, il ne sentait plus que son sang courir vif et limpide comme l'eau d'un ruisseau alpin, son cœur battre fort et vite. Il avait besoin de décharger toute cette énergie qui, à chaque minute qui passait, devenait une accumulation presque insupportable.

Il se déshabilla, passa un maillot, descendit sur la plage, arriva sur le bord, là où le sable était compact, et commença à courir.

Il rentra chez lui que sa montre indiquait minuit passé.

Il avait couru deux heures d'affilée sans s'arrêter une minute, et ses jambes lui faisaient mal.

Il se glissa sous la douche, y restant longtemps, puis alla se coucher.

Épuisé par la course et le bonheur.

Le bonheur, quand il est vraiment grand, peut vous couper les jambes exactement comme les grandes douleurs.

Il s'aréveilla avec l'impression que le volet de sa chambre battait comme souvent. Et d'où était-il sorti, tout à coup, tout ce grand vent ?

Il ouvrit les yeux, alluma la lumière, vit que les volets étaient fermés.

Alors, qu'est-ce qui battait ? Puis, il entendit la sonnette. On sonnait et on frappait à la porte à coups de pied. Il fixa sa montre, 3 h 10. Il se leva, alla ouvrir. C'était Fazio qui faisait ce chambard.

— *Dottore*, excusez-moi, j'ai téléphoné mais personne ne répondait. Vous devez avoir le téléphone débranché.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On a trouvé Chaikri mort.

En un certain sens, il s'attendait à quelque chose de semblable.

— Attends que je m’habille.

Il le fit en un tournevis, et cinq minutes plus tard, il était assis à côté de Fazio qui conduisait la voiture de service.

— Dis-moi comment il est mort.

— *Dottore*, je ne sais rien. C’est Catarella qui m’a téléphoné. À la manière dont il le prononçait, j’ai mis dix minutes à comprendre que c’était le nom du Maghrébin. Alors, sans perdre de temps, après avoir longtemps appelé chez vous pour rien, je suis passé vous prendre.

— Mais au moins, tu sais où on doit aller ?

— Oui. Au môle. À l’amarrage du *Vanna*.

Sur le quai, juste devant l’échelle de coupée du yacht, il y avait le lieutenant Garrufo, un marin de la Capitainerie et le commandant Sperli. Ils se serrèrent la main.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Montalbano à Garrufo.

— Peut-être vaut-il mieux que vous parliez au Capitaine, répondit le lieutenant.

— J’étais dans ma cabine, commença Sperli, et j’étais sur le point de me coucher quand il m’a semblé entendre un cri.

— Quelle heure était-il ?

— Deux heures un quart. J’ai instinctivement regardé la montre.

— D’où est-ce que ça venait ?

— Ça, c’est la question. À moi, il m’a semblé que ça venait des cabines de l’équipage. Qui, voyez-vous, le trouvent juste sur ce bord, le plus proche du quai.

— Il n’y a eu qu’un cri et c’est tout ? Aucun autre bruit ?

— Seulement ça. C’était un cri tronqué, comme s’il avait été brusquement interrompu.

— Qu’est-ce que vous avez fait ?

— Je suis sorti de la cabine et je suis allé dans celles de l’équipage. Il y avait Alvarez, Ricca et Digiulio qui dormaient profondément. La couchette de Chaikir, elle, était vide.

— Et alors ?

— Et alors, je me suis dit que peut-être le cri provenait du quai. Je suis monté sur le pont avec une lampe torche allumée. Mais le quai, d’après ce que je pouvais voir à la lumière des lampadaires, était complètement désert. Je me suis appuyé à ce garde-fou et la torche, dans le mouvement, s’est inclinée vers le bas. C’est comme cela, tout à fait par hasard, que j’ai pu le voir.

— Faites-le voir à moi aussi.

— Vous pouvez le voir d’ici, sans avoir besoin de monter à bord.

Il s’approcha tout au bord du quai et éclaira la zone étroite, d’une cinquantaine de centimètres entre le bord et le flanc du yacht. Montalbano se baissa pour regarder.

Il y avait un corps humain encastré à la verticale, la tête en bas. Il était dans l’eau jusqu’aux hanches, seuls le bassin et les jambes absurdement écartées émergeaient.

Spontanément, Montalbano demanda au capitaine :

— Mais comment avez-vous fait, vu la position du corps, pour comprendre qu’il s’agissait de Chaikri ?

Sperli n’eut pas la moindre hésitation.

— À la couleur du pantalon. Il le portait souvent.

C’était un pantalon d’un jaune tellement jaune qu’il paraissait phosphorescent.

— Vous avez averti M<sup>me</sup> Giovannini ?

Cette fois, le commandant n’aréussit pas à éviter un instant, juste un instant, d’hésitation.

— N... non.

— Elle ne se trouva pas à bord ?

— Elle y est, mais... elle dort. Je ne voudrais pas la déranger. De toute façon, en quoi pourrait-elle nous être utile ?

— Et à l'équipage, vous l'avez dit ?

— Vous savez, chez eux, la cuite dure longtemps. Et hier, ils ont dû beaucoup boire. Ils ne feraient que mettre de la confusion.

— Vous avez peut-être raison. Je ne crois pas qu'ils puissent nous dire grand-chose. D'après vous, commandant, comment ça s'est passé ?

— Comment voulez-vous que ça se soit passé ? Le pauvre Ahmed, bourré comme il était certainement, a dû faire un faux pas et est tombé dans l'eau, en restant coincé la tête en bas. Il doit être noyé.

Montalbano s'abstint de commenter.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le lieutenant au capitaine.

— Si les choses se sont passées comme le dit le commandant, cette affaire n'est pas de ma compétence, mais de la vôtre, lieutenant. Il s'agit d'un accident survenu à l'intérieur de l'enceinte du port. Vous n'êtes pas d'accord ?

— Oui, dit le lieutenant à contrecœur.

Ce serait à son tour, cette fois, de se faire une nuit blanche. Quant à M<sup>me</sup> Giovannini, elle pouvait oublier de partir vite.

Tandis qu'il raccompagnait le commissaire à Marinella, Fazio lui demanda :

— Vous pensez vraiment que ça a été un accident ?

Montalbano arépondit par une question :

— Tu peux me l'expliquer pourquoi le commandant éprouve le besoin de se munir d'une torche pour aller voir s'il y a quelqu'un sur le quai ? Le quai, il est éclairé, non ?

— Certes. Et alors, pourquoi est-ce qu'il l'a prise ?

— Pour pouvoir raconter la connerie de la découverte par hasard du *catafero*. Sans torche, il lui était absolument impossible d'apercevoir le corps.

— Alors, vosseigneurie ne pense pas qu'il s'agit d'un accident ?

— Je suis convaincu que non.

Fazio fut déconcerté.

— Et pourquoi vous ne...

— Parce que c'est mieux comme ça, crois-moi. Laissons-les croire qu'on a pitié ce qu'ils nous ont raconté. De toute façon, le *catafero* va forcément finir entre les mains de Pasquano. Et moi, demain matin, je vais lui passer un coup de fil, au docteur.

Il se déshabilla de nouveau qu'il était 5 heures, mais le sommeil s'était complètement évanoui.

Il se prépara une cafetière, but une gamelle de café, s'assit à la table de la cuisine, une feuille de papier et un stylo à la main.

Il se mit à pincer à la façon dont les assassins s'y étaient pris pour découvrir que le pauvre Maghrébin était une espèce de cinquième colonne parmi eux. Peut-être avait-il commis 'ne imprudence. Comme par exemple, se faire arrêter deux fois de suite.

Et tandis qu'il pinsait, sa main traçait des lignes au hasard sur la feuille.

Quand il la regarda, il s'aperçut qu'il avait tenté de faire le portrait de Laura.

Mais comme il ne savait pas dessiner, on aurait dit que le portrait avait été fait par un mauvais imitateur de Picasso dans un moment d'ivresse totale.

À 6 heures du matin, malgré le café qu'il s'était bu, il fut pris d'une envie de dormir à laquelle il ne put résister. Il alla se coucher, dormit trois heures, s'aréveilla en entendant du bruit à la cuisine.

— Adelina ?

— Réveillé, vous êtes ? Je vous apporte le café ?

Tandis qu'il se le buvait, il demanda :

— Comment tu te sens ? Le mal de tête t'est passé ?

— Oh que oui, *dottori*.

Béni soit dans les siècles des siècles le mal de tête d'Adelina ! Si la bonne avait pu lui préparer à manger hier soir, il ne serait pas allé chez Enzo, n'aurait pas fait la promenade au môle, n'aurait pas rencontré Laura.

Il sortit de chez lui à 10 heures. A peine arrivé au bureau, il téléphona à Pasquano.

— Le docteur est en train de besogner et ne veut...

— Écoutez, vous pouvez lui dire quelque chose de ma part ?

— Certainement.

— Dites-lui que la montagne a besoin de Mahomet.

Le standardiste en fut ahuri.

— Mais... mais...

Le commissaire coupa la communication. Et juste après s'apprésenta Mimi Augello.

Il avait l'air plutôt lessivé.

— Une nuit éprouvante, hein, Mimi ? demanda ironiquement Montalbano.

— Laisse-moi tranquille.

— Alors, ça s'est mal passé ?

— En un certain sens...

— Elle t'a dit non ?

— Mais pas du tout !

— Alors, raconte-moi !

— Écoute, Salvo, avant de me mettre à parler, j'ai besoin de me boire un double café. Je l'ai commandé à Catarella.

— Et un bon sabayon qui te redonne des forces, non ? Tu me parais un peu crevé.

Augello ne répondit pas. Il garda le silence, assis à attendre Catarella.

Il ne parla qu'après le café, comme promis.

— À hier au soir, il me semble que je t'en ai parlé au téléphone, j'ai emmené Livia dîner.

Montalbano qui, à ce moment précis, avait la tête égarée du côté de Laura, bondit sur son siège.

— Livia ?

— Salvo, tu as oublié que M<sup>me</sup> Giovannini s'appelle comme ça ? C'était pas ta Livia, sois tranquille. Donc, je l'ai emmenée au restaurant de Montelusa. Elle a bien mangé et elle s'est bu une bouteille et demie de vin. Le remboursement des frais est prévu ?

— Tu n'as pas été remboursé en nature ? Continue.

— Ben, au retour, c'est elle qui a pris l'initiative.

— Comment ?

— Écoute, les détails, je préférerais les laisser tomber.

— Dis-moi seulement le début. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Dit ? Elle n'a pas ouvert la bouche !

— Et alors, qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Il n'y avait pas cinq minutes qu'on était en voiture, qu'elle m'a mis la main là où tu peux imaginer.

Très romantique, M<sup>me</sup> Giovannini !

— Et puis, elle m'a demandé où j'avais l'intention de l'emmener. Moi, je lui ai dit que, si elle voulait, on pouvait aller chez moi, mais elle a répondu qu'elle se sentait plus à l'aise dans sa cabine.

— Quelle heure était-il ?

— Je n'ai pas regardé ma montre, mais il devait être minuit passé. Nous sommes montés à bord et en descendant sous le pont, nous avons rencontré le commandant.

— Mais on dit que Sperli est son amant. Il s'est mis en colère ? Il a fait la gueule ? Il a dit quelque chose ?

— Pas une seconde. Il nous a courtoisement souhaité bonne nuit et il est monté sur le pont.

— Peut-être qu'ils sont amants dans le sens que, quand elle n'a personne d'autre sous la main, elle recourt à lui.

— Peut-être. En tout cas, il n'a pas fait de scène. Dès qu'on est entrés dans la cabine, Livia s'est déshabillée tout de suite et...

— Tu peux faire quelque chose pour moi, Mimi ?

— Bien sûr.

— Ne l'appelle pas Livia.

— Pourquoi ?

— Ça me fait un drôle d'effet.

— Bon, d'accord. En somme, elle attaqua tout de suite. Et elle n'en finit plus. Tu dois me croire, c'est pas une femme, ça, c'est un hachoir à viande électrique qui ne débranche jamais la prise. C'est peut-être pour ça que le commandant, quand il m'a vu avec elle, m'a souri. Je lui épargnais une lourde corvée ! Puis, par chance, vers 2 h 30, nous avons entendu qu'il s'était passé quelque chose de sérieux.

— Comment, par hasard ?

— Parce qu'elle a débranché la prise, même si c'est pour peu de temps.

— À quelque chose, malheur est bon, en somme.

— Salvo, je regrette, mais la situation était exactement comme ça.

— Tu as entendu un cri.

— Quel cri ? Il n'y a eu aucun cri.

— Qu'est-ce que tu as entendu ?

— Le commandant qui téléphonait à voix haute en disant qu'il y avait eu un accident.

— Et puis...

— Alors Liv... la Giovannini s'est levée, s'est mis une robe de chambre et est sortie de la cabine. Quand elle est revenue, elle m'a dit qu'il n'y avait rien de grave. Un type de l'équipage, bourré, était tombé à l'eau mais ils l'avaient repêché.

— Mais tu le sais que cet homme, en fait, était mort ?

— Bien sûr, je l'ai su après mais elle me l'a raconté différemment.

— Et pourquoi ?

— Comment, pourquoi ? Parce qu'elle voulait continuer à piler le mortier ! Elle avait peur que si j'avais su que l'autre, non seulement était mort, mais qu'en plus il était encastré là, à quelques mètres de nous, l'envie m'aurait passé.

— Quand est-ce que tu as pu descendre du yacht ?

— Ce matin, à 6 h 30, après qu'ils ont emporté le *catafero*. Je suis allé chez moi, je me suis fait un petit sommeil et me voilà. Mais maintenant, je retourne dormir parce que ce soit, Liv... M<sup>me</sup> Giovannini réclame un deuxième tour.

— Tu as réussi à parler avec elle en profitant de quelques brèves pauses ?

— Oui. Comme, à un certain moment, elle a voulu savoir combien je gagnais, je me suis inventé une somme un peu plus élevée que celle que nous refile l'État.

— Elle a commenté ?

— Non. Elle a voulu savoir si j'étais marié et si j'avais des enfants. Je lui ai dit non. Heureusement qu'on était pas allés chez moi ! Elle aurait tout de suite remarqué les jouets de Salvuzzo.

— Questions normales, il me semble.

— Oui, mais je me suis convaincu qu'elles étaient orientées et alors je lui ai dit que j'étais mécontent de ma besogne, que si je pouvais changer, j'aurais été heureux et reconnaissant envers celui qui me procurerait une autre besogne... En somme, je lui ai manifesté ma disponibilité. J'ai l'impression qu'elle a quelque chose qui lui trotte dans la tête.

— Écoute, comment tu t'en es tiré ?

— En toute modestie, il me semble avoir été à la hauteur.

— Non, je ne parlais pas de l'excellence de tes prestations au sujet desquelles je ne nourris aucune espèce de doute, mais du fait que tu n'as pas pu réviser la question des carburants avec le lieutenant Belladonna.

— Ah, tu l'as su ? Mais la révision, on l'a faite quand même. Un truc rapide, on n'avait pas beaucoup de temps.

Une poutre qui lui serait tombée sur la tête l'aurait moins assommé.

— Qu... Quand ? Où ?

— La pauvre ! Après avoir été debout toute la nuit, elle m'a tiliphoné à 6 heures du matin.

— Et elle est ven... venue chez... toi ?

— Salvo, qu'est-ce qui te prend ? Tu deviens bègue ? Non, elle m'a fait venir à la Capitainerie.

Ding dong ding dong.

— Cher Mimi ! Mon très cher ! dit-il en bondissant pour aller l'embrasser. Maintenant, va te coucher et retrouve des forces pour cette nuit !

Fazio, qui entrait à ce moment, fut paralysé.

Qu'est-ce qui lui prenait au commissaire d'embrasser tout le monde, maintenant ?

—. Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda Montalbano après qu'Augello fut sorti.

— Je suis venu vous rappeler ce coup de fil au D<sup>f</sup> Pasquano.

— Déjà fait. Qu'est-ce que tu crois, que je suis devenu tellement vieux que je m'oublie les choses ?

— Mais qu'est-ce que vous dites, *dottore* ? Je ne...

— Regarde de quoi je suis encore capable.

Et il sauta à pieds joints sur le bureau.

— Hop !

Fazio le fixa, les yeux écarquillés. Pas de doute, le commissaire avait besoin d'une visite en bonne et due forme, et vite.

— Ah *dottori* ! Il y aurait qu'il y a le D<sup>f</sup> Pasquano qui...

— Fais-moi parler avec lui.

— Montalbano, ici, les téléphones ne marchent pas, la ligne est coupée.

— Excusez-moi, mais d'où est-ce que vous me téléphonez ?

— Je vous appelle avec une saloperie de portable. Mais j'aime pas parler longtemps avec ces appareils. Qu'est-ce que vous voulez de Mahomet ?

— On vous a amené ce matin un marin tombé...

— J'ai travaillé dessus tôt ce matin.

— Vous pouvez m'en parler ?

— Sur le portable, non. Si vous venez d'ici une demi-heure, je vous attends.

## TREIZE

À mi-chemin entre Vigàta et Montelusa, deux camions étaient arrêtés, un qui allait dans un sens et l'autre qui allait en sens opposé, de sorte que les deux voies, qui étaient plutôt serrées, étaient obstruées, bouchées. Les seuls véhicules qui réussissaient à se faufiler, c'étaient les motos.

Les camionneurs devaient être de vieux amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, ils étaient descendus de leur cabine respective, ils bavardaient tranquillement et riaient en se flanquant des claques sur les épaules, en se foutant éperdument de bloquer le trafic. Derrière le commissaire, qui s'atrouvait immobilisé juste derrière le camion qui allait vers Montelusa, s'était formée une longue queue de voitures klaxonnantes.

En d'autres moments, Montalbano aurait fait lui aussi un chambard infernal de klaxon et de gros mots, il serait descendu de la voiture, décidé à ce que ça finisse par une belle engueulade. Mais là, il resta à attendre, avec un sourire un peu hébété imprimé sur son visage, que les camionneurs, après avoir pris leurs aises, repartent.

Et comment était-il possible que le D<sup>r</sup> Pasquano fût lui aussi de bonne humeur ?

Il lui avait dit bonjour et l'avait fait entrer dans le bureau sans lui dire la moindre grossièreté, ni une insulte, comme il faisait d'habitude. À tous les coups, il avait dû gagner au poker, la veille au soir, au cercle.

Mais le docteur était-il vraiment de bonne humeur, ou bien était-ce lui qui voyait ça comme ça, étant donné que tout lui apparaissait baigné d'un halo rose bonbon ?

— Donc, vous voulez savoir quelque chose à propos du marin ? Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ? C'est mon enquête.

— La vieillesse ne vous fait pas perdre votre zèle ?

Il ne releva pas cette première provocation. Il fallait s'armer d'une grande patience et faire semblant de ne pas avoir entendu passque d'autres, et sans doute plus lourdes, auraient suivi.

— Vous me dites ce que vous en pensez ?

— En apparence, un accident ?

— Eh non, docteur, ne jouez pas au chat et à la souris avec moi. Vous ne devez pas me dire « en apparence », mais vous devez me donner des certitudes.

— Pourquoi ?

— Parce que je pense que ce que vous faites ne se base pas sur des hypothèses, des suppositions, des choses vagues, en somme...

— C'est ça que vous pensez de nous ? Mais vous le savez qu'il n'y a rien de plus vague au monde que l'homme ? Et que nous aussi, nous avançons à force de suppositions ? Vous nous prenez pour des petits papes qui ont le don d'infaillibilité ?

— Docteur, je ne suis pas venu discuter avec vous des limites de la médecine. Si vous ne pouvez pas me donner de certitudes, donnez-moi des demi-certitudes.

Pasquano parut convaincu.

— Je commence par une question. Vous, dans cette affaire, vous trouvez que ça sent le roussi ?

— Sincèrement, oui.

— Vous savez que quand quelqu'un meurt noyé, d'habitude, on trouve 'ne quantité d'eau dans ses poumons ?

— Je le sais. Et le mort n'en avait pas.

— Qui vous l'a dit ? Il en avait, de l'eau.

— Alors, il est mort noyé.

— Mais pourquoi avez-vous ce vice de sauter si vite aux conclusions ? La vieillesse ne vous a pas encore rendu plus prudent ?

À force de s'entendre parler de sa vieillesse, le commissaire commença à s'énerver.

— Docteur, il en avait ou pas, de l'eau ?

— Ne vous énervez pas, que sinon, je ferme la bouche et je ne parle plus. Il en avait, mais pas assez pour le faire mourir noyé.

— Mais alors, comment il est mort ?

— Avec un grand coup sur la nuque qui l'a tué d'un coup. Une barre de fer. Compatible.

— Compatible avec quoi ?

— Avec une espèce de crochet que j'ai remarqué qui pendait du quai à environ un demi-mètre au-dessus de l'eau. Vous ne l'avez pas repéré ?

— Docteur, quand je l'ai vu, le crochet était caché par le corps.

— Alors, je vais mieux m'expliquer. Le pauvre type, bourré comme il était, parce qu'il avait beaucoup bu, fait un faux pas, tombe dans l'espace réduit entre le quai et le flanc du bateau, se cogne la tête contre le crochet et meurt.

— Docteur, je n'y comprends plus rien.

— Naturellement, étant donné votre...

— C'est le crochet ou c'est le coup qui l'a tué ?

— Le fait que vous ne compreniez pas est clairement l'effet de votre âge et non pas d'un manque de clarté de mon exposé. Je suis en train de dire qu'ils ont été très malins, ils voulaient nous faire croire que c'est le choc contre le crochet qui l'a tué. Mais le crochet était vert de mousse. Or sur la blessure, il n'y a nulle part trace de mousse.

— Et l'eau, comment ça s'explique ?

— Mesure de précaution.

— Je ne comprends pas.

— Vous voyez dans quel état vous êtes ? Pourquoi est-ce que vous ne prenez pas votre retraite ? Vous ne comprenez pas tout seul que vous avez fait votre temps ? Selon moi, les choses se sont passées comme ça. Les assassins, parce qu'ils étaient au moins deux, l'attrapent et lui tiennent la tête sous l'eau jusqu'à le noyer presque...

— Mais le quai est haut !

— Et qui vous dit qu'ils l'ont tué là ?

— Et où, alors ?

— Mais à bord ! Ils l'emmènent à bord, lui enfoncent la tête dans un seau ou quelque chose de ce genre plein d'eau de mer, lui font avaler puis le ressortent à moitié étouffé, lui donnent le coup mortel, le portent au bon endroit et le balancent du quai.

— Je n'ai toujours pas compris pourquoi vous avez parlé de mesure de précaution.

— Vous voyez que votre situation cérébrale est grave ? Pour donner l'idée qu'il a avalé de l'eau après le choc, dans les quelques instants de vie qui lui restaient.

Il n'y avait rien d'autre à savoir. Peut-être aussi que Montalbano n'en pouvait plus de ne pas réagir

aux paroles de ce maudit provocateur.

— Je vous remercie, docteur. Excusez-moi, les résultats de l'autopsie, vous les avez communiqués à la Questure ?

— Certainement. J'ai fait mon devoir aussitôt que j'ai terminé la besogne.

Si le raisonnement du D<sup>r</sup> Pasquano tenait, et apparemment, il tenait bien, le meurtre, avec tout ce bazar de tête fourrée dans un seau d'eau de mer, ne pouvait en aucune manière s'être déroulé à bord du yacht.

Mimi Augello, même s'il était occupé à ce moment à faire de la gymnastique olympique avec la Giovannini, aurait certainement risqué d'entendre querque chose. Non, ils couraient un trop gros risque.

Peut-être avaient-ils eu en tête, dans un premier temps, de commettre le meurtre dans le yacht, mais le fait que M<sup>me</sup> Giovannini apparaisse avec Mimi, oblige tout le monde à changer de plan.

De sorte que, quand le commandant Sperli, qui attend le retour de Chaikri, se voit arriver Augello à bord, il ne peut faire autrement que se précipiter chez ceux de l'*As de Cœur* pour les avertir du contretemps.

Parce qu'il n'y avait pas à tortiller : le meurtre, s'il ne s'était pas passé sur le yacht, ne pouvait avoir été exécuté que sur le bateau de croisière.

Certainement pas sur le quai, ou du moins, sur le quai avait dû se dérouler le dernier acte, à savoir le transport du *catafero* et son largage dans l'eau.

Et là apparaissait un point important pour l'enquête, à savoir qu'entre le *Vanna* et l'*As de Cœur*, il y avait d'amoureuses correspondances, de fortes affinités électives. En termes moins poétiques, ils devaient être complices dans des affaires assez louches pour les pousser au meurtre.

Mais si les choses s'étaient passées ainsi, il en découlait une conséquence imprévue, à savoir que la Giovannini ignorait complètement le projet de meurtre. Parce que sinon, elle ne se serait pas amené Mimi dans sa cabine, elle serait allée chez lui.

Donc, M<sup>me</sup> Giovannini était 'nnocente ?

Un moment, Montalbà. Rappelle-toi, comme t'a dit Pasquano, de ne pas sauter aux conclusions.

En fait, en se basant sur le fait que la Giovannini avait emmené Mimi à bord, on pouvait formuler une hypothèse contraire. Pendant qu'ils sont en train de dîner à Montelusa, la femme a une idée sur la manière de se faire un alibi en béton. Se trouver avec un étranger pendant que le meurtre a lieu et...

Non, ça ne tient pas.

Ça ne tient pas parce que l'alibi aurait été plus solide si elle allait chez Mimi.

Et alors ?

Peut-être que M<sup>me</sup> Giovannini n'était pas d'accord pour que la liquidation du Maghrébin ait lieu à bord de son yacht. Non pas qu'elle fût opposée au meurtre, mais elle voulait rester en dehors d'une manière ou d'une autre. L'invitation à dîner de Mimi tombe à point, lui offre une occasion unique.

En l'emmenant dans sa cabine, elle oblige tout le monde à se conduire différemment de ce qui avait été projeté.

Mimi dit que la rencontre avec le commandant dans le carré fut le fruit du hasard. Ça ne signifie rien : la Giovannini, si elle ne le rencontrait pas, serait allée le chercher sous un prétexte quelconque en l'avertissant qu'elle allait passer la nuit avec un étranger.

Il entra dans son bureau, ferma la porte à clé et passa un coup de fil à Laura avec la ligne directe.

Tandis qu'il composait le numéro, son cœur battit si fort qu'il eut peur d'avoir une crise cardiaque. Comment pouvait-il, à son âge, se mettre dans cet état, comme un adolescent qui vit son premier

amour ?

— Bonjour, comment ça va ? lui demanda-t-il, la gorge sèche.

— Moi, bien. Et toi ?

— Très bien. Je voulais te dire que...

Misère ! Il s'était préparé un petit discours qui devait marcher à la perfection, mais dès qu'il avait entendu sa voix à elle, il l'avait oublié.

— Je t'écoute.

— Comme je vais déjeuner, tu ne pourrais pas...

Il se bloqua d'un coup, il ne pouvait pas parler.

Elle accourut à son secours.

— Venir avec toi ? J'aimerais beaucoup mais je ne peux pas bouger d'ici. J'ai un peu de travail.

Nous pourrions...

— Oui ?

— ... nous voir ce soir, si ça te va.

— Bien... bien sûr que ça me va. Où ?

— Je viens chez toi et on verra après.

Comment se faisait-il que, maintenant, il n'avait plus de certitude ? Comment se faisait-il que maintenant... Non, plus de questions. Savoure le son des cloches. Ding dong ding dong.

Chez Enzo, il s'empiffra sans retenue.

À l'évidence, l'amour lui donnait plus de 'pétit. Donc la promenade au môle s'apprésentait comme une question de vie ou de mort.

Il fit le chemin le plus long et comme il passait à portée de vue du *Vanna*, il s'aperçut, à sa grande terreur, que l'*As de Cœur* n'était pas à l'amarre, il n'était plus là, et on ne le voyait même pas dans le port.

Là, la crise cardiaque risquait vraiment de survenir.

Sainte Mère ! Le bateau était parti et il ne lui était même pas passé par l'antichambre de la coucoude qu'il pouvait appareiller quand et comme il le voulait, étant donné que ce navire, jusqu'à présent, n'avait rien à voir avec le meurtre.

Il repartit en courant à reculons, passa devant un Catarella abasourdi de le voir aussi affairé et lui cria :

— Appelle-moi tout de suite le lieutenant Belladonna à la Capitainerie !

— C'est pas un lieutenant, *dottori*.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Une femme.

Il ne pouvait pas perdre de temps avec Catarella et poursuivit sa course. Il venait juste de s'asseoir quand il eut la communication.

— Qu'est-ce qui se passe, Salvo ?

Sa voix à elle lui procura l'habituelle confusion. Mais il fit un effort et s'aréveilla.

— Pardon de te déranger, Laura. Mais c'est important. Que tu saches, l'*As de Cœur* a appareillé ?

— Pas que je sache.

— Mais il n'est plus à l'amarre.

— Il n'y est plus parce qu'ils contrôlent les moteurs. Ils sont probablement en train de faire des essais au large.

Il poussa un grand soupir de soulagement.

— En cas de départ, ils doivent t’avertir ?

— Certainement. Mais pourquoi tu...

— Je te dirai après. À ce soir.

Il était à peine plus de 16 heures quand arriva un coup de fil d’Augello.

— Je dois te parler d’urgence.

— Viens.

— Au bureau ? Hors de question ! Je ne veux pas me faire voir en train d’entrer ou de sortir du commissariat.

— Tu as raison.

— Comment on peut faire ?

— Ça te va dans une demi-heure à Marinella ?

— D’accord.

En passant, il dit à Catarella :

— Je serai sorti une heure. Si par hasard le lieutenant Belladonna appelle, dis-lui de me rappeler sur le portable. Je peux être tranquille ?

— Tranquillisez-vous tranquillement, *dottori*.

Comme ça, si Laura appelait pour un quelconque contretemps, elle savait comment le joindre.

Mimi fut ponctuel.

— J’ai déjeuné avec Liv... avec M<sup>me</sup> Giovannini.

— Où ?

— Ça, c’est la première nouveauté. On était restés d’accord pour aller dîner ensemble ce soir mais elle m’a appelé sur le mobile pour me demander si ça m’allait de dîner à bord. Moi, j’étais à moitié endormi, j’avais besoin de me reposer encore...

— Le repos du guerrier, commenta Montalbano.

Mais Augello n’avait pas envie d’ironiser.

— Mais qu’est-ce que je pouvais faire ?

— Rien, y aller.

— Et de fait. Et je me suis retrouvé confronté à la deuxième nouveauté. Le commandant Sperli mangeait avec nous.

— Étrange.

— Pas tant que ça. Attends. J’ai compris qu’elle voulait me faire une proposition officielle et que c’était pour ça que le commandant était là.

— En quelle qualité ?

— Bah. Peut-être de témoin. Ou d’associé, va savoir.

— Quelle proposition elle t’a faite ?

— Elle m’a dit qu’elle avait bien réfléchi au fait que je lui avais raconté ne pas être content de ma besogne et qu’elle avait peut-être trouvé une solution. Mais je dois d’abord te signaler une chose que j’ai oublié de te dire ce matin.

— À savoir ?

— Quand elle m’a demandé combien je gagnais dans mon travail, je lui ai donné un chiffre mais je lui ai fait aussi comprendre que je me suçais.

— Comment ça ?

— En trafiquant le calibrage du distributeur de carburant.

— J'ai compris. Tes lettres de créances comportaient une certaine disposition à la malhonnêteté.

— Exactement. Elle m'a proposé de besogner en m'occupant d'une partie de ses intérêts.

— Donc, elle est disposée à confier ses intérêts à quelqu'un qui se déclare malhonnête. Bon à savoir. Et qu'est-ce que ce serait ?

— Elle ne me l'a pas spécifié. Elle m'a dit qu'elle en parlerait en temps voulu dans le cas où j'accepterais. Mais il y a une chose qu'elle me fit savoir aussitôt. Que j'avais vingt-quatre heures pour accepter ou refuser. Elle veut repartir au grand maximum d'ici trois jours, dès que les funérailles de Chaikri auront été célébrées.

— Putain !

— Et elle a ajouté aussi une autre chose. Que cette besogne comportait pratiquement le transfert dans un pays étranger.

— Lequel ?

— L'Afrique du Sud.

— Dans un endroit appelé Alexanderbaii ?

Augello eut l'air ahuri.

— Comment tu dis ?

— Laissons tomber pour l'instant. Et combien ils te donnent ?

— Elle m'a dit que la somme mensuelle serait au-delà de toutes mes attentes.

— Et durant tout ce temps, le commandant Sperli, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il est resté muet comme un poisson. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Ce soir, tu as le second round ?

— Oui, misère.

— Écoute, dis-lui que tu acceptes.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'elle se sentira plus sûre. Toi, essaie de savoir quels sont ses intérêts en Afrique du Sud et en quoi consistera ta besogne. Et comment s'est terminée l'histoire du carburant ?

— Je lui ai dit qu'on est en train de faire l'analyse et que, demain matin, je lui donnerai une réponse.

— Mimi, je dois te poser une question qui concerne la nuit passée avec la Giovannini.

— Je t'ai déjà dit que je ne veux pas entrer dans les détails.

— Je ne m'intéresse pas aux détails amoureux. Tu m'as dit avoir compris qu'il s'était passé quelque chose parce que tu as entendu Sperli qui téléphonait. C'est bien ça ?

— Exactement.

— Et avant ? Tu n'as pas entendu un bruit comme un corps qu'on traîne, des plaintes...

— Absolument pas.

— Tu en es sûr ? Peut-être que tu étais trop occupé et...

— Salvo, les parois sont très minces ! Tu sais quoi ? Il a fallu que je tienne sans arrêt la main sur la bouche de Liv... de M<sup>me</sup> Giovannini, parce que sinon, tout l'équipage nous entendait !

Resté seul, il n'eut pas envie de retourner au commissariat.

— Catarella ? Je reste à Marinella. Si tu reçois un appel important, comme du lieutenant Belladonna, tu lui dis d'appeler ici. Tu as compris ?

— Parfaitement à la perfection, *dottori*.

Il s'aperçut que le sol de la véranda n'était plus très propre. Va savoir pourquoi Adelina, qui lui conservait la maison étincelante de propreté, considérait en revanche la véranda comme une partie extraterritoriale : elle ne s'en occupait pas. Ça ne lui parut pas convenable de la laisser dans cet état,

surtout à l'idée que Laura n'allait pas tarder. Il prit un balai dans le débarras, balaya et lava longuement jusqu'à ce que les carreaux brillent.

Puis il alla ouvrir le réfrigérateur. Salade de la mer. Ensuite, ouverture du four. Pâtes aux brocolis et rougets en petite sauce. Ce serait à Laura de décider si on mangeait à la maison ou si on sortait.

Il alla prendre une douche chaude pour se faire passer l'agitation. Se changea de sous-vêtements et de vêtements.

Il prit un livre, s'assit dans la véranda et se mit à lire. Il ne comprenait rien. À chaque ligne, il oubliait ce qu'il avait lu la ligne précédente.

Comme Dieu le voulut, à 20 h 15, le téléphone sonna.

— Laura, quand est-ce que tu viens ?

— Bonetti-Alderighi à l'appareil, dit un Bonetti-Alderighi que plus Bonetti-Alderighi que ça, ce n'était pas possible.

## QUATORZE

Il se sentit mourir le cœur.

Pas à tortiller : si Monsieur et Monsieur le Questeur venait lui casser les burnes jusque chez lui, et à cette heure, il devait sûrement s'agir d'une affaire très grave. Qui lui ferait perdre du temps et, en conséquence, manquer le rendez-vous avec Laura.

L'horizon, qui jusque-là était sans nuages, commença à se teindre en noir. Perdu, il était.

— Montalbano, qu'est-ce que vous faites ? Vous ne répondez pas ?

— Je suis ici, monsieur le Questeur.

— J'ai appelé au bureau.

Pause significative.

— Eh bien ?

— Et on m'a rapporté que vous étiez déjà rentré chez vous depuis un bon moment !

Avec un ton de voix soulignant la dernière partie de la phrase.

Il était en train de lui reprocher d'être un *lagnusu*, un type qui évite la besogne, un qui mange son pain sans l'avoir gagné ! Il se mit en fureur.

— Monsieur le Questeur, je ne suis pas un feignant ! Je...

— Je ne vous ai pas téléphoné pour ça.

Tu vois que c'était grave ? Mieux valait ne pas partir sur les chapeaux de roues et y aller avec précaution.

— Je vous écoute.

— Je veux vous voir immédiatement !

Putain ! Prends ton temps, Montalbà.

— Où ?

— Mais qu'est-ce que c'est que cette question ? Ici !

— À la Questure ?

— Et où ? Au bar ?

— Maintenant ?

— Maintenant !

Mais Laura risquait d'arriver d'ici peu !

Il pouvait se faire une croix dessus. Monsieur le Questeur, qu'il prenne sa voiture maintenant et qu'il parte pour Montelusa ! On l'y traînerait même pas enchaîné !

Il prit une voix désolée.

— Je ne peux pas, croyez-moi.

— Pourquoi ?

Il devait s'inventer une calembredaine expliquant pourquoi il ne pouvait bouger de chez lui. Il adécida de se laisser aller à l'improvisation.

— Ben, vous voyez, en rentrant chez moi, j'ai glissé et je me suis fait une saleté de foulure que je...

— ... qui ne vous empêche pas toutefois de voir une certaine Laura ! coupa, ironique, Bonetti-Alderighi.

La fureur reprit Montalbano.

— À part que cette Laura est la kinésithérapeute qui doit venir tenter de me remettre en forme avec des massages, ce que, entre parenthèses, vous ne pouvez imaginer à quel point j'espère ardemment. Si vous voulez faire allusion à une rencontre d'un certain genre, et je vous ferais noter qu'une foulure ne pourrait de toute façon m'empêcher de...

Heureusement, Bonetti-Alderighi l'interrompit parce que, sinon, il se mettait à dire des choses sales.

— Vous ne pouvez pas bouger ?

— Non.

— Si j'envoyais quelqu'un vous chercher ?

— Je ne crois pas non plus que j'y arriverais. Brève pause de réflexion de Monsieur le Questeur.

— Alors, je viens chez vous.

— Quand ?

— Maintenant.

— Maintenant, noooooon !

Il lui avait échappé une espèce de hurlement de loup. Il fallait absolument l'éviter, à tout prix.

— Pourquoi est-ce que vous hurlez comme ça ?

— Un élancement au pied.

Si ce type venait, il tomberait sûrement sur Laura. Qui peut-être serait en uniforme. Difficile de convaincre le Questeur que les kinés portent l'uniforme de la marine. Et ça finirait dans les emmerdes.

— Ne vous dérangez pas, monsieur le Questeur, écoutez, en faisant un certain effort, je vais essayer de me lever et de venir chez vous.

— Je vous attends.

Et maintenant, qu'est-ce qu'il faisait ?

D'abord, il fallait avertir Laura. Il téléphona à la Capitainerie et on lui répondit qu'elle était déjà partie, puis il la chercha sur le portable mais il était éteint.

Juste après, il appela Gallo et lui demanda de venir le chercher dans une voiture de service.

En jurant, il retira chaussure et chaussette du pied gauche, alla à la salle de bains, se mit un demi-paquet de coton autour de la cheville et le maintint avec un rouleau entier de gaze. Il avait fait du beau boulot : toute cette partie du pied semblait vraiment gonflée par une foulure.

Ensuite, il prit une pantoufle mais le pied n'y entrait pas, il était trop gros. Alors, il la coupa avec un ciseau. Le pied y entrait à présent, mais la pantoufle était devenue trop large et lui échappait à chaque pas.

Désespéré, il prit un rouleau de gros ruban adhésif et l'entoura autour du pied, de la pantoufle et de la cheville.

Pour rendre sa démarche plus crédible, il devait s'appuyer sur un bâton.

Il n'avait rien chez lui, en fouillant dans le débarras, il régla le problème avec un manche à balai en plastique russe.

Maintenant, il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un pasteur sarde.

En le voyant, Gallo s'étonna.

— *Dottore*, qu'est-ce qui fut ?

— Me fais pas chier et emmène-moi à la Questure.

Il était d'une humeur si noire que le noir de seiche à côté paraissait gris. Pendant tout le voyage, Gallo ne se hasarda pas à rouvrir la bouche.

Bonetti-Alderighi ne parut pas remarquer l'accoutrement pastoral. Il n'invita pas Montalbano à s'asseoir mais celui-ci s'installa quand même sur un siège en émettant, comme il se doit, soupirs et gémissements.

Mais le Questeur ne les entendit pas ou fit semblant de ne pas les entendre.

Il leva la main droite et sans dire un mot montra l'index et le médium écartés. Montalbano fixa d'abord les doigts puis, d'un air interrogateur, le visage furieux du Questeur.

— Deux, dit ce dernier.

— Vous voulez jouer à la Mourre ? demanda Montalbano en prenant l'expression d'un angelot innocent.

Qu'est-ce qu'il avait dit !

La main de Bonetti-Alderighi se referma et le poing s'abattit sur le bureau avec une force à le casser en deux.

— Bon sang ! Montalbano ! Vous êtes fou à lier ! Mais comment faites-vous pour ne pas vous rendre compte ?

— De quoi ?

— Deux meurtres, il y a eu à Vigàta ! Et vous...

La rage l'étouffait, lui fit venir la toux.

Il dut se lever, ouvrir le frigobar, se boire un verre d'eau.

Il revint s'asseoir, un peu calmé.

— Vous admettez avoir su que l'homme retrouvé dans le canot a été assassiné ?

— Oui. Et de fait...

— Silence ! Vous admettez avoir su que le marin maghrébin a été assassiné ?

— Je ne vois pas pourquoi je ne devrais...

— Taisez-vous. Vous admettez, oui ou non, avoir alors ouvert des enquêtes à ce sujet ?

— Bien sûr. C'était mon devoir de...

— Pas un mot !

« Silence, taisez-vous et pas un mot. » Montalbano admira la variété des intimations du Questeur. Il voulut vérifier s'il était capable d'en trouver d'autres.

— Vous voyez, monsieur le Questeur...

— On ne parle pas ! C'est moi seulement qui parle, pour l'instant.

« Silence, taisez-vous, pas un mot, on ne parle pas. » Il essaya encore.

— Mais je voudrais...

— Chuuuut ! fit le Questeur en se portant l'index au nez.

Non, « chuuuut » ne comptait pas, il fallait un mot. Et Montalbano ne voulut plus jouer et ne dit plus rin.

— Maintenant, répondez à une question mais sans tergiverser, sans divaguer, sans...

— ... dévier, hésiter, temporiser, tricher ? suggéra en rafale Montalbano, pire qu'un dictionnaire de synonymes.

Le Questeur le toisa, perplexe :

— Vous vous moquez de moi ?

Montalbano prit un visage très sérieux.

— Je ne me permettrais jamais !

— Alors, ne dites pas de conneries et répondez !

— Vous me permettez une observation ?

— Non.

Montalbano se tut.

— Répondez !

— Si vous ne me laissez pas faire une observation...

— Allez-y, faites-la et puis répondez !

— L'observation est la suivante. Je dois humblement vous faire remarquer que vous avez oublié de me poser la question.

— Ah, oui. Vous voyez ? Vous êtes le seul ici capable de me mettre tellement en colère que je me retrouve...

— Confus ? Abasourdi ? Désorienté ? Débousolé ?

— Ah, ça suffit, bon sang ! Je n'ai pas besoin de vos stupides suggestions ! En somme, pourquoi n'avez-vous pas daigné nous mettre au courant de ces enquêtes, ni le procureur ni moi ? Vous pouvez me l'expliquer ?

— Et vous, comment êtes-vous au courant ?

— Ne posez pas de questions idiotes ! Répondez, et c'est tout !

À force de parler, ce type lui faisait rater le rendez-vous avec Laura. Montalbano décida de couper court.

— Je l'ai complètement oublié.

— Vous l'avez oublié ? répéta, abasourdi, le Questeur.

Montalbano écarta les bras.

Bonetti-Alderighi rougit comme un poivron et puis émit d'abord un rugissement et ensuite un barrissement qui semblaient provenir d'un zoo.

— Mais vous, qu'est-ce que... vous croyez ? Vous pensez gé... gérer votre propre société privée d'enquête ? cria-t-il, balbutiant de rage et se levant dans son fauteuil, doigt pointé en direction du commissaire.

— Non, mais...

— Silence !

Et qu'est-ce qu'il faisait, il recommençait le tracassin de la litanie des « silence, taisez-vous, pas un mot » ? Comme ça, ils en auraient jusqu'au matin !

— Et écoutez-moi bien, poursuivit le Questeur. À partir de cet instant, vous êtes relevé !

— De quoi ?

— Des enquêtes. Le *dottor* Mazzamore va s'en occuper.

Jamais entendu ce nom. Ça devait être un nouveau, à peine arrivé. Ils changeaient tous les quinze jours. La Questure de Montelusa avait des airs de station de transit.

Il n'y avait que ce grand emmerdeur de Bonetti-Alderighi qui ne s'en allait jamais.

Il allait protester quand il pensa que, ainsi, il aurait plus de temps à consacrer à Laura.

— Alors, si vous permettez, je me relève, dit Montalbano, qui était pressé de s'en aller.

Il s'appuya au manche à balai, se leva en gémissant et en tordant la bouche comme s'il éprouvait une grande douleur.

Mais le Questeur ne se laissa pas émouvoir.

— Où allez-vous ?

— Je rentre chez moi m'étendre parce que...

— Ah ! ah ! ah ! fit le Questeur dans un rire très exactement méphistophélique.

— Pourquoi riez-vous comme ça ?

— Vous ne rentrez pas chez vous !

Montalbano blêmit. Un instant, il craignit que Bonetti-Alderighi veuille le faire arrêter. Il en était

capable. Mais le Questeur continuait :

— Maintenant, vous allez dans le bureau du *dottor* Lactés qui vous attend. Vous devez faire la liste des documents qui ont été détruits.

Et comme Montalbano ne réussissait plus à bouger, anéanti, il insista :

— Allez ! Allez !

Le parcours jusqu'à l'antichambre qu'il dut faire en boitant pour respecter son rôle ne fut qu'un long chapelet de jurons.

Dès que Lactés le vit, il ne remarqua même pas la tenue de berger sarde et lui demanda aussitôt :

— Comment va votre petit ?

— Il est mort, arépondit-il, lugubre.

Avec toutes ces histoires emmerdatoires qu'on lui faisait, au diable la promesse faite à Livia !

Lactés se leva, alla l'embrasser.

— Mes très profondes condoléances.

Peut-être y avait-il une issue. Montalbano appuya sa tête sur l'épaule de Lactés et émit une espèce de sanglot.

— Et au lieu d'être avec mon petit... je dois rester avec vous ici, à...

— Mais je vous en prie, dit Lactés en le serrant plus fort. Rentrez chez vous ! Nous en parlerons un autre jour.

Il s'en fallut de peu que Montalbano ne lui baise la main.

Quand il sortit du bureau de Lactés, il était 10 heures passées. Il descendit en courant l'escalier, évitant l'ascenseur qui était lent, s'aprécipita dans la voiture.

— Allons à Marinella. On fonce !

— Je mets la sirène ? demanda Gallo, heureux.

— Oui.

Dans une voiture de course sur le circuit d'Indianapolis, Montalbano aurait moins souffert. À un certain moment, il lui vint à l'esprit que, s'il ne devait plus s'occuper des enquêtes, il était inutile que Mimi se tape une autre nuit de gymnastique avec la Giovannini. Il pouvait s'en passer.

Il composa le numéro de mobile d'Augello.

— Montalbano, je suis. Tu peux parler ?

— Très cher Gianfilippo ! s'exclama Augello. D'où appelles-tu ? Que je suis content de t'entendre ! Dis-moi.

Donc, il ne pouvait pas parler. Il avait sûrement M<sup>me</sup> Giovannini à ses côtés.

— Je voulais te dire que tu peux laisser tomber, si tu en as envie.

— Pourquoi ?

— Parce que le chef a décidé de me décharger de l'enquête. Donc, ça ne nous regarde plus.

— Écoute, Gianfilippo, je ne crois pas que tu puisses te retirer, tu me comprends ? Maintenant, c'est trop tard. Le vin est tiré, il faut le boire. Désolé, mais c'est mon avis. Je te salue. On s'appelle demain.

Ce qui signifiait que son coup de fil était arrivé hors délais.

Il nota tout de suite que la voiture de Laura n'était pas sur le terre-plein. Il dit vite au revoir à Gallo, ouvrit la porte, entra.

Elle ne l'avait pas attendu, ou plutôt, elle avait dû attendre mais, ensuite, s'était convaincue qu'il ne viendrait plus et s'en était allée.

Il alla se mettre la tête sous le robinet pour se faire évaporer la fureur et puis s'arma de courage et

lui téléphona.

— Salvo, je suis.

— Oui, dit-elle, glaciale.

Garder son calme et essayer de bien expliquer ce qui s'était passé.

— Excuse-moi, Laura, je te demande vraiment pardon mais j'ai été appelé par le Questeur et...

— J'ai compris que tu avais eu un contretemps.

Et alors, pourquoi le prenait-elle de haut ?

— Écoute, on peut rattraper ça comme ça. Si tu peux être devant la porte de ton immeuble d'ici un quart d'heure, je peux passer te prendre.

— Non.

Elle n'avait eu aucune hésitation. Un non sec et net comme un coup de fusil en pleine poitrine. Insister.

— Tu sais, il n'est pas si tard. Tu as dîné ?

— Je n'en ai plus envie.

Maintenant, elle avait une voix bizarre, ni indifférente, ni furieuse. C'était comme une paroi lisse sur laquelle chaque mot glissait sans laisser de trace.

— Allez, je vais te redonner envie.

— Trop tard.

— Bon d'accord, mais je viens quand même.

— Non.

— Au moins, restons ensemble une demi-heure !

— Non.

— Tu es vexée ? Tu sais, j'ai téléphoné pour t'avertir du retard à la Capitainerie sur le portable et je n'ai...

— Je ne suis pas vexée.

— Bon d'accord. On se voit demain ?

— Je ne crois pas.

— Mais pourquoi ?

— Parce que j'ai réfléchi et que je suis arrivée à la conclusion que le coup de fil du Questeur a été providentiel.

En aucune manière, un coup de fil du Questeur ne pouvait être providentiel. Ce serait contre-nature.

— Comment ça ?

— C'était notre destin que ça se passe comme ça. Ça a été un signe précis.

Elle déparlait ?

— Écoute, explique-toi mieux.

— Ça signifie qu'entre nous deux il ne peut et ne doit rien y avoir.

— Ne me dis pas que tu crois à ces stupidités !

Elle n'arépondit pas et Montalbano s'acharna.

— Qu'est-ce que tu fais, chaque matin, tu lis l'horoscope dans le journal ?

Laura coupa la communication.

Montalbano refît le numéro mais le téléphone sonna dans le vide.

Naturellement, ça lui avait coupé le 'pétit.

La seule chose qui lui restait à faire, c'était de s'asseoir dans la véranda muni de cigarettes et de whisky en attendant que la fureur passe et qu'il puisse aller se coucher.

Minute, Montalbà.

Ça ne te paraît pas bizarre que le sentiment que tu es en train d'éprouver en ce moment, ce soit seulement de la fureur ? Et pas du chagrin ? Ou de la douleur ?

Et si tu n'éprouves que de la fureur, ça signifie quelque chose ?

Oh que oui, monsieur, ça signifie.

On peut renvoyer la réflexion après avoir vérifié si tu as assez de cigarettes et de whisky ?

Des cigarettes, il en avait trois paquets mais la bouteille de whisky était à moins de la moitié. Mieux valait s'en acheter une autre.

Il sortit, alla au bar de Marinella, revint et pendant qu'il ouvrait la porte, il entendit le téléphone qui sonnait. La hâte le fit s'emmêler avec les clés, il dut poser la bouteille à terre pour ouvrir.

Naturellement, quand il souleva le combiné, il entendit le signal de la ligne libre.

Comment était-il possible qu'il n'arrive jamais à temps pour prendre un coup de fil ?

C'était certainement Laura qui avait appelé.

Et maintenant, que faire ? L'appeler, lui ? Et si ce n'était pas Laura ? À ce moment, le téléphone recommença.

— Laura.

À l'autre bout du fil, silence total. Tu veux voir que c'est encore cette tête de con de Bonetti-Alderighi ?

— Qui parle ?

— C'est Livia.

D'un coup, il fut trempé de sueur.

— Et je voudrais savoir qui est cette Laura.

De désespoir, ne sachant que dire, il rit.

— Ah, ah !

— Tu trouves que c'est une question amusante ?

— Tu es jalouse, hein ?

— Bien sûr. Réponds sans faire l'imbécile.

Elle le dit sur un ton qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui de Bonetti-Alderighi.

— Tu ne le croiras jamais, mais quand tu as téléphoné, je me creusais la tête pour retrouver le nom de la femme aimée par Pétrarque et je m'en suis souvenu juste quand je soulevais le... la...

— ... le... la... les... compléta Livia. Et tu crois que je suis assez stupide pour avaler une explication pareille ?

À présent la sueur lui couvrait les yeux, l'aveuglait, et le combiné lui glissait des mains.

— Excuse-moi, je peux te rappeler dans cinq minutes ?

— Non, dit Livia en raccrochant.

## QUINZE

Manquait plus que c'te coup de téléphone de Livia. Tristement, il prit la bouteille devant la porte, la mit sur la table de la véranda, alla se laver un peu et enfin s'assit.

Sur quoi devait-il réfléchir ?

Ah oui, sur la raison pour laquelle il n'éprouvait que de la colère et non pas du chagrin ou de la douleur.

Mais c'est vraiment nécessaire d'affronter maintenant c'te sujet ? Pendant que tu t'atrouves avec une grande confusion dans la tête ? On ne peut pas renvoyer ça à plus tard ?

Non, je pense au contraire que c'est vraiment le bon moment. Et n'essaie pas de chercher des excuses de minot.

Alors, courage, en avant.

Quand est-ce qu'on ressent une telle fureur ? Réponds.

Ben, innombrables sont les raisons pour lesquelles...

Non, ne commence pas de loin, ne tergiverse pas, comme dirait le Questeur. Tiens-t'en au cas spécifique. La question est très claire : pourquoi tu t'es mis en colère devant le refus de Laura ?

Ben, passque j'avais tellement envie de la voir et...

Sûr et certain ?

Mais oui.

Non, tu te racontes des calembredaines à toi-même. Tu es comme un type qui fait une réussite et qui triche.

Et alors, pourquoi ?

Je vais te le dire, moi. Simplement passque tu n'as pas réussi à faire ce que t'avais en tête.

Non, dit comme ça, tu le rends vulgaire. Comme si je voulais seulement...

Ah oui ? C'était pas ça, ton intention ?

Allez, ne dis pas de conneries !

Des conneries ? Regarde, que si tu l'aimais vraiment, à cette heure, tu serais en proie à la douleur... désolé... tout ce que tu veux, mais pas en colère.

Explique-toi mieux.

Si tu es en colère, ça veut dire que ton sentiment envers Laura n'est pas vraiment de l'amour. La colère en fait signifie que tu considères Laura comme quelque chose que tu veux attraper et qui, au dernier moment, réussit à t'échapper.

Tu veux dire que je la considère comme une... un...

Disons un poisson. Que tu veux pêcher à l'épuisette. Tu réussis à le faire rentrer dedans, mais au moment où tu la soulèves, le poisson, d'un bond, saute, à nouveau libre, dans la mer. Et toi, tu restes comme un crétin, l'épuisette vide à la main. C'est pour ça que tu te mets en colère.

Et alors, ce que j'éprouve pour elle, ça serait quoi ?

Attraction. Désir. Vanité. Ou bien tu la considères comme une espèce de radeau auquel t'agripper désespérément pour ne pas mourir noyé dans la mer de la vieillesse.

Donc, ce n'est pas de l'amour ?

Non. Et tu sais ce que j'en viens à te dire ? Que si tu étais sérieusement amoureux, tu essaierais même de comprendre ses raisons, ses doutes.

Il continua ainsi pendant deux heures, puis, la bouteille vidée, appuya sa tête sur ses bras croisés sur la table et sombra dans une espèce de demi-sommeil haletant.

Il fut réveillé par la fraîcheur de l'aube.

Il se leva, entra dans la maison, se fit une douche bien chaude, se rasa, but l'habituelle gamelle de café.

Une seule question lui tournait dans la tête : réussirait-il à ne plus voir Laura ? En aurait-il la force ?

La conclusion à laquelle il était arrivé était qu'il respecterait ses sentiments, qu'il ne la forcerait pas. Il ne prendrait aucune initiative.

Mais pour le moment, il devait passer le temps, jusqu'à ce qu'arrive l'heure de se rendre au bureau. Il adécida de prendre le *Canzoniere* de Pétrarque et d'aller le lire dans la lumière du petit matin.

Il lut longtemps, mais à un certain moment, quand il arriva à la poésie qui disait :

*Passe mon navire rempli d'oubli  
Par une âpre mer, à minuit l'hiver  
Entre Charybde et Scylla...*

... il n'y tint plus, sa gorge s'était nouée.

N'était-ce pas lui-même qui se trouvait dans une tempête, entre Charybde et Scylla ?

Il ferma le livre, regarda sa montre. Il était 7 heures.

Et ce fut alors qu'on sonna à la porte. Qui donc était-ce, si tôt ? Un instant, il espéra que ce fut Laura passant chez lui avant d'aller prendre son service. Il alla ouvrir. Mais c'était Mimi Augello.

Ensommeillé, vêtements froissés, pas rasé.

— Comment tu te sens, Mimi ?

— Lessivé.

Et puis sa première question fut :

— Tu as du café ?

La deuxième question fut :

— Je peux me prendre une douche ?

Et la troisième, en conclusion :

— Je peux utiliser ton rasoir ?

Enfin, nettoyé et rafraîchi, il s'assit lui aussi sur la véranda, acommença à raconter.

— À hier soir, quand tu me tiliphonas, j'étais déjà à bord et je n'avais aucune excuse pour m'en aller. Pourquoi tu l'as fait ?

— Quoi ?

— De téléphoner.

— Pour t'épargner cette nuit.

— Je n'y crois pas.

— Et alors, pourquoi, d'après toi ?

— Parce que tu as été pris de remords.

— Envers toi ? Ah, ah ! Ne me fais pas rigoler, va !

— Pas envers moi. Mais envers Beba. J'ai compris vraiment pourquoi tu m'as tiliphonné. Tu t'es

senti coupable de m'avoir envoyé coucher avec Liv... avec M<sup>me</sup> Giovannini.

Pendant qu'Augello parlait, Montalbano s'aperçut qu'il avait raison. En vérité, il n'avait pas clairement pensé à Beba, il avait passé ce coup de fil sur une impulsion que, sur le moment, il n'avait pas su s'expliquer. Il avait agi et c'est tout. Ah, bravo, Mimi ! Il avait mis dans le mille ! Mais il ne se sentit pas de lui donner cette satisfaction.

— Moi, je ne t'ai jamais dit de coucher avec elle.

— Non ? Quel hypocrite tu es ! Cette femme, tu l'as compris tout de suite, que c'est le genre qui n'en a rien à foutre du clair de lune ! Tu ne me l'as pas dit, mais c'était implicite. Laissons tomber, ça vaut mieux. Ça t'intéresse de savoir ce qui s'est passé ?

— Bien sûr.

— Mais le Questeur t'a retiré l'enquête, non ?

— Raconte-moi quand même.

— Nous avons dîné à bord.

— Excuse-moi si je t'interromps. Vous avez parlé de Chaikri ?

— Juste une allusion. M<sup>me</sup> Giovannini a dit au commandant...

— Il a mangé avec vous ?

— Oui, mais si tu m'interromps chaque...

— Excuse-moi.

— Elle a dit au commandant de demander qu'on leur rende le *catafero* pour qu'ils l'enterrent et puissent repartir. Je continue. Ton coup de fil est arrivé trop tard aussi parce que j'avais déjà dit à Livia et à Sperli que j'acceptais de besogner pour eux.

— Elle t'a mieux expliqué de quoi il s'agit ?

— Une seule chose était claire. Livia m'a dit qu'elle avait pînsé longtemps à la manière de m'utiliser et qu'au lieu d'avoir ma base en Afrique du Sud, il était mieux que je m'installe à Freetown.

— C'est où ?

— En Sierra Leone. Moi, je lui ai répondu que ça n'avait aucune importance, l'essentiel pour moi était de gagner le plus possible. Et je laissai clairement comprendre que j'étais disposé à fermer non un mais les deux yeux.

— Mais elle t'a dit quels intérêts ils ont dans le coin ?

— Oui, des plantations de café et de tabac et une grosse participation, mais qui n'est pas officielle, dans des activités d'extraction.

— Activités d'extraction ? Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Des mines, je crois.

— Tu as su autre chose ?

— Non. Aujourd'hui, à 17 heures, je suis convoqué pour fixer les termes de mon contrat. Peut-être qu'à ce moment, ils m'en diront davantage. Mais qu'est-ce que t'en penses, je dois y retourner, à bord, ou pas ? Si nous n'avons plus l'enquête...

— Laisse-moi y pînsé un moment. Et durant la nuit ?

— Tu veux des détails sur les exigences de Livia ?

— Je t'ai déjà dit de ne pas l'appeler comme ça ! Non, je veux seulement savoir s'il s'est passé quelque chose qui...

— Attends. Oui, il s'est passé une chose. Vers minuit, le commandant frappa à la porte de la cabine. Heureusement, nous étions en pause. Liv... M<sup>me</sup> Giovannini alla ouvrir, nue comme elle était. Ils ont discuté, l'une dedans et l'autre dehors, puis elle a fermé la porte, elle est allée au coffre-fort qu'elle a

en cabine et qui est plutôt gros, l'a ouvert, a pris un fascicule, a passé une robe de chambre et est sortie. Moi, je me suis levé tout de suite et j'ai donné un coup d'œil à ce qui était à l'intérieur du coffre-fort, mais sans rien toucher.

— Et qu'est-ce que c'était ?

— Beaucoup d'argent, des euros, des dollars, des yens... et puis des chemises et des fascicules entassés. Cinq ou six registres. Et il y avait un gros dossier sur lequel était écrit Kimberley Process.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Bah. Écoute, alors, qu'est-ce que je fais ?

— Théoriquement, tu devrais décrocher. Tu n'es plus couvert. Si tu retournes à bord, tu y vas abusivement.

— Mais c'est dommage de laisser les choses en suspens.

— D'accord. Mais qu'est-ce que tu voudrais faire ?

— Aller quand même à la réunion de 17 heures. Je suis sûr qu'ils vont nous dire quelque chose qui servira à les baiser.

— Et après, comment tu t'en sors ? Tu ne peux pas aller leur dire ensuite, écoutez, j'ai changé d'idée, je ne viens plus avec vous.

— Ça, sûrement pas, ils me tuent !

— J'ai trouvé ! lança soudain Montalbano.

— Quoi ?

— Comment s'en sortir. La méthode Chaikri.

— C'est-à-dire ?

— Je t'arrête !

— Mais qu'est-ce que tu sors comme connerie de bon matin ?

— Mimi, crois-moi, c'est le seul moyen. Tu me tiliphones quand tu es en train de monter sur le *Vanna*. Fazio et Gallo font semblant d'être de service au port. Si tu as des nouvelles importantes, en descendant de l'échelle de coupée, tu te mouches. Une minute après, tu es menotté. Tu réagis, tu fais beaucoup de bordel, il faut qu'ils s'en aperçoivent aussi bien sur le *Vanna* que sur l'*As de Cœur*, comme ça, tu sors de scène et tu me racontes au commissariat ce que tu as appris. Si tu ne te mouches pas, ça veut dire que tu n'as rien de neuf à nous dire et qu'on ne t'arrête pas. C'est clair ? Je te vois dubitatif. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Espérons que je m'arappelle de me mettre un mouchoir en poche. Je l'oublie tout le temps.

Augello s'en alla et Montalbano alla chercher dans la bibliothèque le calendrier atlas qu'il avait déjà regardé. Son ignorance en géographie était vergogneuse, il était presque capable de se tromper sur l'emplacement des cinq continents.

En premier lieu, il alla chercher ce qu'on disait sur l'Afrique du Sud.

Et tout de suite, il tomba sur Kimberley, qui était l'endroit où s'atrouvaient les plus grands gisements de diamants. Si grands que l'endroit était devenu monument national. Puis, il y avait des mines de platine, de fer, de cobalt et d'une grande quantité d'autres choses dont il ne savait même pas ce que c'était.

Ils produisaient du tabac, mais pas de café.

Des plantations de café, il y en avait, en revanche, en même temps que du tabac, en Sierra Leone. Et quant aux diamants, platine, cobalt, etc., ils s'en sortaient très bien eux aussi.

Oh, mon Dieu, ceux qui s'en sortaient bien, c'étaient les propriétaires des mines, qui appartenaient toutes à des sociétés étrangères, vu que le calendrier atlas disait que l'espérance de vie de la

population était d'arriver, pour les hommes à 37 ans, et pour les femmes à 39.

Donc, ce que la Giovannini avait raconté à Augello concordait.

Mais en lui, avait commencé à sonner une espèce de sonnerie d'alarme fastidieuse.

Dans la tentative d'y mettre fin, il se relut tout depuis le début.

Avec pour résultat que la sonnerie se mit à sonner plus fort, si fort qu'il eut peur que quelque chose ne soit en train d'arriver à sa coucourde.

Puis il comprit que c'était le tiliphone.

Dans un premier temps, il décida de ne pas répondre puis pensa que ça pouvait être Laura et il s'aprécipita.

— *Dottori*, excusez-moi si je me permissionne de vous déranger pendant que vosseigneurie est chez vous dans votre maison à vous.

— Dis-moi, Catarè.

— Juste à l'instant, le *dottori* Micca m'a téléphoné.

Jamais entendu parler de Micca, il ne connaissait que Pietro, le Piémontais qui s'atrouvait dans les livres d'histoire <sup>[8]</sup>.

— Il t'a dit son prénom ?

— Oh que oui, *dottori*. De prénom, il se prénomme Giarra.

— Comme la *giarra*, la jarre où on met l'eau ?

— Exactement pareil, *dottori*.

Giarra Micca. Geremicca !

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il a dit comme ça si vosseigneurie veut aller le trouver.

— Écoute, Catarè, comme je dois aller à Montelusa, tu devrais pendant ce temps me rendre un service.

— À vos ordres, *dottori*.

Il s'était sûrement mis debout et planté au garde à-vous.

— Tu devrais me chercher sur Internet Kimberley Process.

— Pas de problème, *dottori*. Il suffit que vosseigneurie m'explique comment c'est écrit.

— J'essaie. La première lettre est un K.

Trois minutes passèrent sans que Catarella ne dise rien.

— Catarè ?

— *Ccà sugno*, je suis là, *dottori* !

— Tu l'as écrit, ce « K » ?

— Oh que non, pas encore, *dottori*.

— Et pourquoi ?

— J'étais en train de penser si c'était un cas comme en cas de malheur ou bien si c'était le cas comme le cas de le dire.

— Aucun des deux, Catarè ! Tes cas à toi, ils s'écrivent avec un « C » et pas avec un « K ».

— Et alors, comment il s'écrit le cas dont auquel parle vosseigneurie ?

À ce rythme, ils allaient y mettre la semaine. S'il réussissait à surmonter l'écueil du « K », après il y aurait l'« Y » final !

— Écoute, Catarè, faisons comme ça. Je vais te l'écrire sur un petit papier, je passe au commissariat avant d'aller à Montelusa et je te le laisse.

Tandis qu'il se dirigeait vers Vigàta, il réfléchit que l'appel de Geremicca tombait à pic. S'il voulait

le voir, c'est qu'il avait dû recevoir des informations du collègue français. Ce qui signifiait que l'enquête allait s'enrichir de nouveaux éléments et qu'il pourrait s'y jeter corps et âme. Il s'en contrefichait éperdument que le Questeur l'en ait déchargé, il continuerait quand même. Il avait plus besoin de cette enquête que de pain, et pour une raison très simple : parce que comme ça, il n'aurait pas le temps de pincer à Laura.

Il arriva au commissariat, ne se gara pas, descendit en laissant la porte ouverte, entra, remit le bout de papier sur lequel il avait écrit « Kimberley Process » à Catarella et dit :

— Je reviens d'ici une heure.

— Attendez, *dottori* !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Catarella était manifestement embarrassé, parce qu'il regardait la pointe de ses chaussures et ouvrait et refermait ses poings.

— Alors ?

— Voilà, *dotton*, je dois vous dire une chose que j'ai pas de plaisir à vous dire et donc je sais pas si je vous la dis ou pas.

— Bon, ben, quand tu as décidé ce que tu dois faire, tu m'envoies un télégramme.

— *Dotton*, c'est pas une chose à galéjer !

— Alors parle, et finissons-en !

— *Dottori*, s'il vous plaît, entrez dans votre bureau.

Si c'était une manière de ne pas lui faire perdre de temps... Catarella le suivit. La porte de la pièce était fermée. Il tourna la poignée et entra.

Il y avait Fazio, debout devant le bureau, qui lui tournait le dos. En entendant que quelqu'un arrivait, il se retourna en s'écartant. Et alors le commissaire s'aperçut qu'au centre du bureau était posée une couronne mortuaire de fleurs blanches, de celles qu'on met sur les cercueils.

Montalbano blêmit, le souvenir de son rêve lui revint à l'esprit.

— Que... qu'est-ce...

Il n'arrivait pas à parler. Il fixa Fazio dont le visage s'était assombri et qui paraissait très préoccupé.

— *Dottore*, qu'est-ce que vous voulez que ce soit ? Ça, c'est un classique avertissement mafieux.

Vrai, c'était. Montalbano s'approcha du meuble classeur sur lequel il gardait une bouteille d'eau, en but un verre pendant que sa coucourde tournait à très grande vitesse.

Il n'y avait qu'une seule explication possible à cette menace. C'était sûr, la Mafia était impliquée dans l'enquête qu'il était en train de faire sur le *Vanna* et sur l'*As de Cœur*. Avec cette couronne de fleurs, ils lui faisaient dire que, s'il ne la mettait pas en sourdine, ils le tueraient. Jamais les Cuffaro ou les Sinagra n'en seraient venus à de tels procédés avec lui ! Tu veux voir que le rêve allait finir par se réaliser ?

— Il faut avertir tout de suite le Questeur, dit Fazio.

Montalbano n'arépondit pas. D'un violent revers de main, il envoya la couronne tomber à terre.

— Catarella, prends ça et jette-le aux ordures.

Catarella se baissa, le prit et allait sortir quand Montalbano lui demanda :

— Quand est-ce qu'on l'a apporté ?

— Il y a tout juste cinq minutes avant que vosseigneurie arrive.

— Tu as vu qui l'apporta ?

— Bien sûr. Ciccino Pànzica, le fleuriste.

— Fazio, d'ici cinq minutes, je veux devant moi ce Pànzica.

Il devait l'avouer, il était un peu impressionné. Mais il ne l'aurait été nullement s'il n'avait pas fait ce mauvais rêve.

Ciccino Pànzica était un sexagénaire rougeaud comme un cochon. Il entra, dit bonjour et puis commença à parler.

— Vous devez m'excuser si...

— C'est moi qui pose les questions.

— Comme le veut vosseigneurie.

— Qui t'a commandé cette couronne ?

— Qui c'était, il ne me le dit pas. J'ai reçu un coup de téléphone.

Fazio intervint.

— Comment vous vous êtes mis d'accord pour le paiement ?

— Que quelqu'un passerait.

— Et il passa ?

— Oh que oui, à hier soir.

— Tu saurais le reconnaître ?

— Si je le vois, bien sûr. Il était en uniforme.

Montalbano et Fazio échangèrent un regard ahuri.

— Quel uniforme ?

— Le vôtre.

Un mafieux qui s'était déguisé en policier ! L'affaire s'avérait toujours plus inquiétante.

— Je peux vous dire la chose que je voulais vous dire au début ? demanda le fleuriste.

— Dis-la, intima Montalbano.

— L'agent m'a donné aussi un billet que j'ai oublié de mettre avec la couronne.

Mais en général, ce type de menace ne comporte rien d'écrit, réfléchit Montalbano.

— Donne-le-moi.

L'autre le lui tendit. C'était l'enveloppe d'une carte de visite. Il l'ouvrit. Dedans était écrit : *Très sincères condoléances. Lactés.*

## SEIZE

Au moment où Montalbano entra dans le bureau de Geremicca, il ne savait pas que d'ici peu, entre ces quatre murs, serait prononcé un mot, un seul, mais qui suffirait à le mettre sur la bonne route. Geremicca, en voyant Montalbano, se leva et, souriant, fit tourner plusieurs fois sa main droite en l'air en signe que quelque chose de très important était arrivé.

— Montalbano, tu as marqué un grand coup !

— Moi ? Et comment ?

— Par Internet, j'ai transmis le passeport que tu m'avais donné au collègue français. Et puis je lui ai dit, comme tu m'avais dit, toi, que le nom qui y était écrit appartenait, d'après toi, à un personnage d'un roman de Simenon, il me semble.

— C'est ça. Et alors ?

— Et alors, il s'est mis à me raconter qu'il y a un mois ils avaient arrêté un grand faussaire, un très grand artiste. Mais il n'avait pas livré les noms de ses clients. Ils avaient quand même réussi à mettre la main, entre autres, sur deux passeports tout prêts. Avec le tien, ça faisait trois. Et ce fut ainsi, en se fiant au tuyau que tu leur avais donné, que les collègues ont enfin réussi à découvrir que ce faussaire avait l'habitude de mettre de faux noms pris à des personnages de la littérature française. Tu te rends compte !

— Visiblement, il aimait lire.

— Et je vais t'en dire plus ! Ces noms que le faussaire choisissait avaient d'une certaine manière un rapport avec quelque chose qui avait à voir avec la vie du client.

— Tu peux m'expliquer ?

— Bien sûr. Pour te faire comprendre tout de suite, le collègue m'a dit que cet Émile Lannec, ce personnage, dans le roman, est propriétaire d'un petit vapeur. C'est vrai ?

— Tout à fait vrai.

— Mon collègue, malgré le visage fracassé, a reconnu, à partir des autres données, l'homme du passeport. Il s'appelle Jean-Pierre David, sans antécédents, mais surveillé depuis longtemps.

— Et qu'est-ce qui avait à voir avec sa vie ?

— Son père possédait un petit vapeur qui a fini par couler. Tes indications ont permis aux Français de remonter aux deux autres qui avaient déjà des passeports tout prêts. Ils te remercient de tout cœur, parce que ta découverte les aide beaucoup.

— Et pourquoi tenaient-ils David à l'œil ?

— Parce qu'il faisait partie d'une grande organisation qui se consacre à un gros trafic.

— De quoi ?

— De diamants.

Montalbano sursauta sur sa chaise. Un instant, il ne vit plus rien.

L'éclair qui lui avait traversé la coucoude avait été assez fort pour l'aveugler.

Et maintenant, que faire ?

Son premier devoir serait de s'apprécier sans perdre de temps au bureau de Mezzamore, non, non,

de Mozzamore, mais comment Putainmore s'appelait-il ? Et de lui rapporter exactement tout ce qu'il venait d'apprendre. Attention : ce serait au conditionnel. Parce que, vu l'ordre reçu du Questeur, lui, ce matin, il n'aurait même pas dû aller trouver Geremicca. Il aurait dû lui dire par tiliphone : « Mon ami, je te remercie, mais toutes les informations, tu dois les passer au collègue Mizzamore, c'est lui qui à partir de maintenant s'occupe de l'enquête. »

Mais il était venu. Commettant un acte d'insubordination. Maintenant, s'il allait dire à Mozzamore l'histoire de l'identification, le Questeur pouvait l'accuser d'insubordination, de...

« Mais tu n'as pas honte de sortir des excuses si ridicules », lui reprocha la voix de sa conscience. « La virité est que tu es égoïste, mesquin, au point de ne vouloir partager avec pirsonne... »

« Tu peux me laisser réfléchir un moment ? » répliqua Montalbano.

Faire un rapport ou pas ? Tel était le problème, Puis sa conscience l'emporta. Il se fit le tour de l'immeuble, entra par la porte principale, ademanda où se trouvait le bureau du *dottor* Mezzamore.

— Mazzamore ? le corrigea le type de l'accueil qui connaissait Montalbano. Voyez, il est juste à côté du bureau du *dottor* Lactés.

Aïe aïe aïe. Il fallait procéder avec une extrême prudence.

Au lieu de prendre l'ascenseur, il monta l'escalier. Arrivé à l'étage d'où partait un couloir, il s'arrêta et passa la tête. Et vit justement Lactés, planté au milieu, en train de parler avec quelqu'un.

Non, non, il n'arriverait pas à continuer encore l'histoire de l'inexistant rejeton mort.

Il se retourna et s'en alla. Mazzamore, il lui téléphonerait. Mais quand ça viendrait, sans se presser.

« Quelle bonne excuse tu as trouvée », lui dit ironiquement sa conscience.

Lui l'envoya se faire faire une chose que trop souvent peut-être, et même sans « peut-être », il l'invitait à se faire faire.

— Ah dottori dottori ! Ah dottori !

Il savait ce que signifiait cette litanie gémissante.

— Le Questeur a appelé ?

— Oh que oui, à l'instant tout de suite il tiliphona.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il a dit comme ça que vosseigneurie doit urgentissimement venir le voir, lui, à savoir Monsieur et Monsieur le Questeur.

Hors de question ! Absolument pas, il ne pouvait pas risquer un face-à-face avec Lactés. Il lui faudrait, au minimum, le remercier pour la couronne mortuaire.

— Dis à Fazio de venir tout de suite chez moi. Ah, écoute, tu as trouvé quelque chose sur le Kimberley Process ?

— Oh que oui, *dottori*, je vous l'imprime tout de suite.

En entrant, il s'aperçut qu'une fleur s'était détachée de la couronne quand il l'avait fait tomber à terre et qu'elle était restée sur le sol. Il se baissa, la ramassa et la jeta par la fenêtre. Rien ne devait lui rappeler le rêve de son enterrement.

— À vos ordres, dit Fazio en entrant.

— Il faut que tu me rendes un service. Tu doit téléphoner au Questeur.

Fazio le regarda d'un air interrogateur.

— Moi ?!

— Pourquoi, ça t'offense ? Ça te fait honte ?

— Oh que non, *dottore*, mais...

— Pas de mais. Tu dois lui raconter des calembredaines.

— Sur quoi ?

— Il veut me voir tout de suite, mais moi, pour mes propres motifs, pour l'heure, je ne peux pas y aller.

— Et qu'est-ce que je lui raconte ?

— Dis-lui comme ça que, pendant que je venais au bureau, une voiture m'est rentrée dedans et que tu as dû m'accompagner d'abord aux urgences et puis à Marinella.

— Vous pouvez me dire, au cas où il me le demande, qu'est-ce que vous vous êtes fait dans l'accident ? Ce fut grave ou léger ?

— Comme je lui avais déjà raconté une connerie, dis-lui que je me suis refait mal au pied où j'ai une foulure.

— Et comment vous vous l'êtes faite, cette foulure ?

— De la même manière que l'accident de voiture.

— J'ai compris.

— Et maintenant, je fonce chez moi, au cas où il appellerait.

— Très bien, dit Fazio en s'apprêtant à sortir.

— Où tu vas ?

— Je vais passer le coup de fil de mon bureau.

— Tu ne peux pas le faire d'ici ?

— Oh que non. Quand je suis seul, les menteries, je les dis mieux.

Fazio revint moins de cinq minutes plus tard.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que vosseigneurie ces derniers temps a trop d'accidents et que vous devez être un peu plus attentif à votre santé.

— Il n'y a pas cru ?

— D'après moi, non. *Dottore*, il faut peut-être mieux que vous alliez tout de suite à Marinella. Lui, il vous tiliphonera sûrement.

— Il t'a dit autre chose ?

— Oh que oui. Que l'enquête, c'est vous qui devez la reprendre personnellement, vu que le *dottor* Mazzamore est trop occupé sur une autre affaire.

— Et c'est maintenant que tu me le dis ?

— Et quand est-ce que je devais vous le dire ?

— En premier !

Puis ils restèrent quelques secondes à se regarder en silence.

— Ça me paraît bizarre, dit Montalbano.

— À moi aussi. Mais ce n'est pas la première fois que le Questeur vous redonne une enquête qu'il vous avait d'abord enlevée.

— Ça me paraît bizarre quand même. En tout cas, je dois te dire que le mort du canot a été identifié, il s'appelait Jean-Pierre David et la police française le tenait à l'œil.

— Pourquoi ?

— Il semble qu'il était impliqué dans le trafic des diamants.

Les yeux de Fazio se plissèrent, se réduisant à une fente.

— Alors, ceux de l'*As de Cœur* ?...

— ... ils sont dedans jusqu'au cou. La main sur le feu. Il faudra voir comment les coincer. Et nous devons faire vite, ils risquent de repartir d'un moment à l'autre. Ah, encore une chose.

— Je vous écoute.

— Tiens-toi prêt avec Gallo. Cet après-midi, vers 17 heures, nous devons faire une chose.

— De quoi s’agit-il ?

— Nous devons probablement arrêter Augello.

Fazio ouvrit la bouche et la referma. D’abord il rougit, puis blêmit. Il se laissa tomber sur une chaise.

— Pour... pourquoi ? demanda-t-il dans un souffle.

— Je t’expliquerai plus tard.

À ce moment, Catarella entra avec des feuilles à la main.

— Je vous ai tout imprimé, *dottori*.

Montalbano les empocha.

— Je vous salue, dit-il.

Et il s’en fut pour Marinella.

Mais comment se faisait-il que le téléphone avait désormais la belle habitude de se mettre à sonner quand il ouvrait la porte ? Comme il avait perdu l’espoir que ce soit Laura qui l’appelle, il prit les choses calmement.

Il alla ouvrir les portes-fenêtres de véranda, puis gagna la cuisine.

Il allait devoir manger chez lui et voulait voir ce que lui avait préparé Adelina. Il ouvrit le four.

Un véritable trésor. Pâtes *‘ncasciata*, rougets à la livournaise.

Le téléphone, qui avait fini de sonner, recommença. Cette fois, il alla répondre.

C’était Monsieur et Monsieur le Questeur.

— Montalbano, comment allez-vous ?

Le grandissime cornard, comme ils l’avaient prévu avec Fazio, voulait vérifier qu’il avait vraiment eu un accident ! Et Montalbano était prêt à le servir. Il attaqua.

— Beh, la collision a été...

— Je ne parlais pas de ça, coupa sèchement le Questeur.

Ah non ? Et de quoi voulait-il parler, alors ? Le mieux était de garder le silence et de voir où il voulait en venir.

— Mais de votre santé mentale qui m’inquiète beaucoup.

Et c’était quoi, cette nouveauté ? Il était en train de lui dire qu’il le pensait devenu fou ? Mais comment se permettait-il ?

— Écoutez, monsieur le Questeur, moi, j’accepte tout, mais sur ma santé mentale, comme vous dites, je ne tolère...

— Laissez-moi parler. Et ne répondez qu’à mes questions.

— Écoutez, là, nous ne sommes...

— Montalbano, bon sang, assez ! explosa Bonetti-Alderighi.

Il devait être vraiment furieux. Mieux valait le laisser se soulager. Mais Montalbano était très loin de s’attendre à ce que le Questeur lui demande :

— Est-il vrai que vous avez ces derniers jours subi un deuil très grave ?

Il se sentit anéanti. À tous les coups, le *dottor* Lactés lui avait raconté qu’il avait perdu le minot !

— C’est-à-dire qu’un de vos enfants est mort.

Putain, comment se sortir de là ?

— Et que votre femme est désespérée ?

La voix du Questeur était maintenant au-dessous de zéro.

— Et vous m’expliquez comment il se fait que nulle part, il n’apparaît que vous soyez marié avec

enfants ?

Une banquise polaire.

Et maintenant, comment il allait s'en sortir, putain ? Dans la tête lui passèrent à une vitesse supersonique cent réponses possibles, mais il les écarta toutes, elles ne lui parurent pas convaincantes.

Il ouvrit la bouche mais n'arriva pas à parler. En fait, ce fut le Questeur qui reprit :

— J'ai compris, dit-il.

Désormais, un froid pareil n'était possible qu'en laboratoire.

— J'espère qu'un jour vous me révélez le pourquoi de cette mesquine et vulgaire plaisanterie aux dépens d'un gentilhomme comme le *dottor* Lactés.

— Ce n'était pas... aréussit-il finalement à articuler.

— Je ne crois pas qu'on puisse parler au téléphone d'un sujet aussi grave et répugnant. Restons-en là pour l'instant. On vous a rapporté que j'ai dû vous rendre l'enquête ?

— Oui.

— Si ça ne tenait qu'à moi, vous ne... mais j'ai été obligé, contre ma propre volonté, de... Je vous le dis clairement : si cette fois vous fautez, je vous baise. Et tenez-moi constamment informé du développement de l'enquête. Bonne journée.

« Bonne nuit » aurait été plus approprié.

Sainte Mère, quelle honte ! À disparaître sous terre ! Mais il y avait un bon côté à la chose : désormais, le *dottor* Lactés ne lui demanderait plus des nouvelles de sa famille.

Mais dans sa colère, le Questeur avait laissé échapper un aveu d'importance, à savoir qu'il avait été obligé de lui rendre l'enquête, contre sa volonté. Donc, querqu'un était intervenu. Mais qui était-ce ? et pourquoi ?

Mais vu et considéré que le coup de téléphone du Questeur était arrivé et qu'aux questions qu'il se posait il n'était pas possible de donner une réponse rapide, il adécida de sortir et d'aller manger chez Enzo.

Ce fut, tandis qu'il se dirigeait vers le port pour l'habituelle promenade, qu'une pînsée lui vint. Il pouvait faire querque chose qui augmenterait la possibilité que M<sup>me</sup> Giovannini commette une erreur et révèle enfin à Mimi ce qu'elle faisait en parcourant les mers, confirmant le trafic que lui suspectait déjà.

Il fit le grand tour et quand il arriva à la hauteur du *Vanna*, il se dirigea d'un pas décidé vers l'échelle de coupée, monta, s'arrêta sur le pont.

— Il n'y a personne ?

Le commandant Sperli lui répondit depuis le carré.

— Qui est là ?

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Venez, venez.

Il descendit par l'écoutille ; le commandant finissait de déjeuner. À côté de lui, Digiulio faisait office de serveur.

— Oh ! dit Montalbano, si vous êtes à table, je reviendrai plus tard.

— Mais je vous en prie, j'ai déjà fini. Vous prenez un café avec moi ?

— Volontiers.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

— M<sup>me</sup> Giovannini n'est pas là ?

— Si. Mais elle se repose. Si vous voulez...

— Mais non, laissez-la dormir ! J'ai su que vous avez eu des ennuis avec le carburant. Maintenant, où en est la situation ?

— Il paraît qu'il s'agit d'une fausse alerte.

— Donc, vous pensez repartir au plus tôt ?

— Si demain matin, on nous rend le corps du pauvre Chaikri, comme on nous l'a promis, nous ferons les funérailles et dans l'après-midi, nous prendrons le large.

Digiulio apporta le café. Ils le burent en silence. Puis Montalbano commença à chercher dans sa poche. Pour mieux prendre ce dont il avait besoin, il sortit les feuilles que lui avait données Catarella et les posa sur la table. Sur la première était écrit en gros caractères : Kimberley Process. Il n'avait pas encore eu le temps de les lire, mais quoi qu'elles contiennent, elles devaient avoir un sens précis pour le capitaine, vu que la Giovannini gardait dans son coffre-fort un dossier portant le même intitulé. Et de fait, à l'instant où l'œil du commandant tomba sur la feuille, Montalbano le vit sursauter. Enfin, il prit dans sa poche le paquet de cigarettes, s'en alluma une, remit les feuilles dans sa poche.

Clairement, Sperli était devenu nerveux :

— Si vous voulez parler avec Madame, vous savez, je peux...

— Vous plaisantez ? rétorqua Montalbano en se levant. Ça n'avait rien d'important. Je repasserai plus tard. Au revoir.

Il monta sur le pont, descendit sur le quai. Sperli n'avait pas bougé, il paraissait pétrifié.

Peut-être était-ce le moment d'apprendre ce qu'était c'te Kimberley Process qui avait fait tant d'effet sur le commandant.

Mais il s'en occuperait plus tard, au bureau. La promenade avant tout.

Ce fut, tandis qu'il était assis sur le rocher plat, que, tout à coup, la pensée de Laura fondit sur lui avec la violence d'un chien enragé. Il en ressentit une véritable douleur physique. Peut-être cette violence était-elle due au fait que depuis un moment il avait réussi à ne plus penser à elle grâce à l'enquête, une espèce de revanche. Mais maintenant, le manque d'elle s'était fait lancinant comme une blessure.

Non, il ne pouvait pas lui téléphoner, il ne devait pas. Mais au moins, 'ne chose était faisable sans conséquences.

Il monta en voiture et roula vers la Capitainerie. Devant l'entrée, il y avait le planton et deux marins qui conversaient. Il avança encore un peu, gara la voiture de manière à voir dans le rétroviseur qui entrait et sortait.

Il resta ainsi un quart d'heure, en se fumant 'ne cigarette après l'autre. Puis, dans un moment de lucidité, il se sentit humilié et eut honte de lui-même.

Qu'est-ce qu'il faisait là ? Ce genre de choses, il ne les avait pas faites même à 16 ans et il les faisait maintenant qu'il en avait 58 ? 58, Montalbà ! Ne l'oublie pas, ou alors, c'était déjà le gâtisme de la vieillesse qui te faisait agir ainsi ?

Humilié, plein de mélancolie, il démarra et rentra au commissariat.

À peine assis, il sortit les feuilles imprimées par Catarella pour commencer à les lire, mais le téléphone sonna.

— Ah, *dottori* ! Il y aurait qu'il y a au téléphone le *dottori* Lactés, lequel...

— Je n'y suis pas !

Le cri sortit si fort que Catarella gémit.

— Sainte Mère, les oreilles me percèrent !

Il coupa la communication. Il ne se sentait pas de lui parler. Qu'est-ce qu'il aurait pu lui dire pour se justifier auprès de lui ? Comment lui présenter des excuses ? Avec quels mots ? Pourquoi avait-il été assez con pour ne pas avoir suivi le conseil de Livia ?

Le Kimberly Process était...

Le téléphone sonna de nouveau.

— Excusez-moi, *dottori*, mais il y aurait qu'il y a une demoiselle, laquelle voudrait vous parler en personne pirs...

— Elle est au téléphone ?

— Oh que non, sur les lieux, elle est.

Il n'avait pas le temps, il fallait absolument lire ces papiers.

— Dis-lui de repasser demain.

Le Kimberley Process était...

De nouveau le téléphone.

— *Dottori*, je demande le pardonement mais la demoiselle dit que c'est urgentissime.

— Elle t'a dit comment elle s'appelle ?

— Oh que oui. Vanna Digiulio.

## DIX-SEPT

Dire qu'il était surpris serait exagéré, disons qu'il avait éprouvé 'ne espèce de petite satisfaction passqu'il avait mis dans le mille. En fait, il était sûr que tôt ou tard, la petiote se serait aprésentée pour lui expliquer toute l'affaire, mais il y avait une chose qui l'étonnait beaucoup, ça oui : que Catarella, pour la première fois de sa vie, ne s'était pas trompé et n'avait pas estropié le nom.

Un instant, en la voyant, il pensa que la jeunette qu'il avait devant lui n'était pas la même que celle qu'il avait connue. Et que l'affaire était encore plus embrouillée qu'il ne l'avait cru. Mais il y en avait combien, des Vanna Digiulio ?

Celle-là était blonde, sans lunettes, elle avait de très beaux yeux bleus et surtout elle n'avait plus rien de cet air de chien battu qui lui avait fait tant de peine. Et même, à la manière dont elle marchait, elle avait tout à fait l'air d'une pirsonne décidée et sûre d'elle.

Elle sourit à Montalbano en lui tendant la main. Et Montalbano, debout, lui rendit la pareille.

— Je vous attendais, dit-il.

— Et moi j'étais certaine que vous m'attendiez, répondit-elle.

Un partout. Elle savait manier le fleuret. Montalbano lui montra le siège devant le bureau et elle s'assit, posant à terre le gros sac qu'elle avait en bandoulière.

Elle commença à parler sans que le commissaire ne lui eût rien demandé.

— Je m'appelle Roberta Rollo, je suis une collègue de même grade, mais depuis trois ans, je dépends directement de l'ONU.

Donc, il s'agissait d'une grosse affaire. Et elle pouvait bien avoir le même grade, elle avait sûrement plus d'importance qu'un simple commissaire de police. Il voulut le vérifier.

— C'est vous qui avez contraint le Questeur à me rendre l'enquête ?

— Moi, personnellement, non. Mais j'ai tiré quelques bonnes ficelles, dit-elle en souriant.

— Je peux vous poser quelques questions ?

— Je vous suis redevable. Demandez donc.

— Chaikri était votre informateur sur le *Vanna* ?

— Oui.

— La personne que Chaikri a rencontrée à la caserne des carabinieri, c'était vous ?

— Oui.

— Le lieutenant a fait allusion à une affaire de terrorisme. Mais je n'y ai pas cru.

— Ça, ce n'est pas une question, c'est une affirmation. Mais je réponds quand même. Vous avez bien fait de ne pas y croire.

— Parce qu'en fait il s'agit de trafic de diamants.

Elle écarquilla les yeux. Qui devinrent deux petits lacs couleur de ciel.

— Comment avez-vous fait pour y arriver si vite ? On m'avait dit que vous étiez un bon policier mais je ne croyais pas que...

— Mais vous aussi, vous n'êtes pas mauvaise, vous avez réussi à me convaincre complètement avec cette histoire que vous étiez la nièce un peu marginale de la riche propriétaire d'un yacht... Vous savez quoi ? Vous avez même réussi à me faire un peu de peine. Mais alors pourquoi, dans le même

temps, m'avez-vous indirectement fourni une quantité d'indications qui m'ont amené à comprendre que vous étiez une tout autre personne que celle que vous vouliez apparaître ?

— Ça ne me pose aucun problème de tout vous raconter. Le matin de notre rencontre, quand vous m'avez tirée d'une situation inattendue et difficile, vous vous êtes présenté comme le commissaire Montalbano. Et vous, quel hasard, vous étiez justement la personne qui m'avait été indiquée pour collaborer à l'opération qui devait d'ici peu commencer.

— C'est-à-dire ?

— Nous avons su qu'Émile Lannec...

Montalbano secoua la tête.

— Pourquoi ?

— Il ne s'appelait pas Lannec, mais Jean-Pierre David.

La jeune femme fut abasourdie.

— Donc, Lannec était David !

— Vous le connaissiez ?

— Bien sûr. Mais nous ne savions pas que c'était la même personne. Comment avez-vous fait pour y arriver ?

— Je vais vous l'expliquer. Continuez.

— En somme, que Lannec était parti de Paris pour venir ici. Et alors...

— Quel rôle avait Lannec ?

— Attendez. Pour nous, il nous semble que Lannec était une espèce d'homme des urgences. Il intervenait quand il y avait des difficultés.

— Et quand il était David, quelles fonctions avait-il ?

— C'était un des chefs de l'organisation. Très important. Puis, j'ai reçu une communication de Chaikri. Il me disait que le *Vanna*, en raison du mauvais temps, se dirigeait vers Vigàta. Comme vous l'avez déjà compris, aussi bien le *Vanna* que l'*As de Cœur* font partie de la même organisation, même si c'est avec des missions différentes.

— Lesquelles ?

— Le *Vanna* récolte les diamants, l'*As de Cœur* les revend. Pour nous, les avoir tous les deux dans le même port, et savoir qu'il y avait aussi Lannec, et en plus, imaginez si nous avons su que c'était David, c'était une occasion unique. Donc, je me suis précipitée. J'avais en tête de voir ce qu'il en était et juste après, s'il le fallait, de venir vous voir pour organiser une grosse arrestation. Mais il y avait un grand « mais ». Ces gens savent qui je suis, ils savent que je suis sur leurs traces depuis longtemps... Ce sont des gens qui n'hésitent pas une seconde à tuer, vous l'avez vu. Alors, je vous ai mis quelque peu la puce à l'oreille, pour le cas où il m'arriverait quelque chose.

— Ça, je l'ai compris. Mais pourquoi, en fait, avez-vous disparu ?

— À cause de la découverte imprévue du cadavre de Lannec dans le canot. J'ai compris qu'il allait y avoir beaucoup de mouvements. Que ça ne tournait pas en ma faveur. Et puis le meurtre de Lannec, certainement survenu sur l'*As de Cœur*, changeait beaucoup le tableau d'ensemble. Il fallait y réfléchir.

— Excusez-moi. Mais ceux du *Vanna*, quel intérêt avaient-ils de ramener à terre le cadavre de Lannec ? Puisqu'il avait été justement tué par leurs complices de l'*As de Cœur*...

— Ils ne l'ont pas reconnu ! Ils ne pouvaient pas ! Ça a été une grave erreur de le ramener à terre ! Et de fait, Chaikri m'a rapporté une violente dispute entre M<sup>me</sup> Giovannini et Sperli d'un côté et Zigami et Petit... Vous savez de qui il s'agit ?

— Oui, le soi-disant propriétaire de l'*As de Cœur* et son secrétaire.

— Ils se disputaient justement parce que le *Vanna* avait ramené le mort en arrière.

— Tous les équipages sont impliqués ?

— Celui de l'*As de Cœur*, oui ; à bord du *Vanna*, il n'y a qu'Alvarez qui soit au courant.

Voilà pourquoi M<sup>me</sup> Giovannini s'était arrangée pour que Chaikri ne soit pas tué à bord de son yacht.

— Pourquoi rien que lui ?

— Alvarez est angolais, pas espagnol comme on croit. Il paraît que c'est lui, à l'origine, qui a proposé ce type de trafic à feu M. Giovannini.

— J'ai compris. Et Chaikri ?

— C'était un de nos agents que nous avons réussi à infiltrer. Probablement le fait qu'il ait provoqué deux fois son arrestation à seulement vingt-quatre heures de distance a dû éveiller des soupçons. Vous savez comment ils l'ont tué ?

— Oui, d'abord, ils lui ont fourré la tête dans un seau plein d'eau pour faire croire qu'il était mort noyé...

— Non. Pour ça aussi, mais c'est principalement pour le torturer. Visiblement, il a tenu et n'a pas parlé.

— Pardon, mais vous...

— On peut se tutoyer.

— Mais tu m'expliques en quoi l'ONU est concernée par tout ça ?

— Tu as déjà entendu parler du Kimberley Process ?

— Oui, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de...

— Je te le dis en quelques mots. Il s'agit d'un organisme international, mis sur pied en 2002 pour contrôler l'exportation et l'importation des diamants. À l'heure actuelle soixante-neuf gouvernements y ont adhéré. Mais comme tu le devineras facilement, trente-cinq pour cent des diamants extraits continuent à passer par la contrebande.

— D'accord. Mais l'ONU ?

— L'ONU intervient pour éviter que ces diamants commercialisés en dehors de la loi deviennent des diamants de conflit.

Diamants de conflit ? Et qu'est-ce que ça voulait dire ? La jeune femme lut la question sur son visage.

— Ce sont les diamants qui proviennent illicitement de zones contrôlées par des forces opposées aux gouvernements légitimes : guérillas, révoltés, factions tribales ou politiques, opposants en tous genres... Avec les bénéfiques, immenses, ils achètent toutes les armes qu'ils veulent.

— Et ici, comment se présente la situation, d'après toi, maintenant ?

— Écoute, moi, je crois que nous nous trouvons devant une occasion énorme. Qui a peu de chances de se répéter.

— Pourquoi ?

— L'*As de Cœur*, qui transporte certainement des diamants, reste bloqué dans votre port pour une panne de moteurs. Alors ils convoquent Lannec pour lui remettre le paquet et qu'il le rapporte probablement à Paris. Lannec arrive et est assassiné.

— D'après toi, pourquoi ?

— Ça, c'est Zigami qui nous le dira quand nous l'aurons arrêté.

— Aucune hypothèse ?

— Je crois que Zigami n'a fait qu'exécuter un ordre. Après son assassinat, j'ai demandé quelques informations à ceux qui en savaient plus que moi. Il paraît que les dirigeants de l'organisation ne se

fiaient plus beaucoup à lui. Ou bien il s'agit de luttes intestines, je ne sais pas. Donc, en ce moment, la situation est la suivante : les diamants sont encore sur l'*As de Cœur*. Et pas seulement : il doit y en avoir aussi sur le *Vanna*, parce que le bateau de croisière n'a pas pu le rencontrer en haute mer pour faire le transfert. Je crois qu'ils cherchent désespérément quelqu'un pour les tirer de ce mauvais pas.

Une pensée soudaine qui lui vint en tête fit sursauter Montalbano dans son fauteuil.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je crois qu'ils l'ont déjà trouvé, leur homme.

— Et qui est-ce ?

— Il s'appelle Mimi Augello, c'est mon adjoint. La jeune femme eut l'air abasourdie.

— Tu as réussi à l'infiltrer ? Et comment tu as fait ?

— Il a... disons comme ça... qu'il est doué de...en somme, il a des qualités extraordinaires.

— En quel sens ?

Montalbano préféra changer de sujet.

— D'abord, explique-moi mieux ce que tu veux faire.

— Oui, mais après tu me dis où tu en es, toi.

— D'accord.

— Ce que je veux faire est simple : j'ai réussi à obtenir les mandats de perquisition pour le yacht et pour le bateau de croisière. Si la Garde des Finances -j'ai déjà parlé à son commandant - réussit à découvrir les diamants, elle les arrête tous avec ta collaboration. Et il faut le faire d'ici ce soir, il y a le risque qu'ils larguent les amarres cette nuit ou demain au petit matin.

— Il y a un problème, dit Montalbano. Et si ceux de l'*As de Cœur*, en voyant un certain mouvement sur le quai, sont pris de soupçons et fuient ? Ils ont des moteurs puissants, ce sera difficile pour un de nos bateaux de réussir à les suivre.

— Tu as raison. Qu'est-ce que tu proposes ?

— De leur rendre impossible la sortie du port.

— Et comment ?

— Mettons deux vedettes de la Capitainerie à l'entrée du port. Elles sont armées et elles peuvent le bloquer sans problème.

— Tu t'en occupes, toi, ou je m'en occupe, moi ?

— Il vaut mieux que tu ailles te mettre d'accord avec la Capitainerie. Tu as plus d'autorité.

— Très bien. Maintenant, raconte-moi pour ton adjoint.

— Il a réussi à les infiltrer avec la complicité d'un lieutenant de la Capitainerie, Belladonna, qui l'a présenté aux gens du *Vanna* comme représentant de la société qui fournit les dépôts de carburant.

Roberta Rollo fit la grimace.

— Faiblard.

— Attends. L'excuse était que la qualité du carburant dont ils venaient de s'approvisionner n'était pas bonne à cause d'une infiltration et pouvait provoquer des dégâts aux moteurs. Comme ça, mon adjoint a fait prélever un peu de carburant dans leurs réservoirs pour l'examiner. Entre-temps, il a noué une étroite amitié avec M<sup>me</sup> Giovannini.

— Quel genre d'amitié ?

— Intime. Et il lui a fait croire qu'il était disposé à tout pour gagner de l'argent. La Giovannini lui a proposé de travailler pour elle.

— Où ?

— D'abord en Afrique du Sud puis en Sierra Leone.

— La Sierra Leone a été et continue à être un point névralgique du trafic de diamants. Et qu'est-ce

qu'il a fait, ton adjoint ?

— Il a accepté.

— Et il a l'intention de partir avec eux ?! demanda, ahurie, la jeune femme.

— Évidemment pas ! Cet après-midi, à 5 heures, il a un dernier rendez-vous avec Giovannini et Sperli. Il essaiera d'obtenir le maximum d'informations possible.

La jeune femme garda le silence quelques instants et puis dit :

— Peut-être qu'il vaut mieux attendre d'entendre ce qu'il va dire avant de passer à l'action.

— Je le crois aussi.

— Et ton adjoint, comment il va s'en sortir ?

— Je l'arrête. Comme tu l'as fait avec Chaikri. M<sup>lle</sup> Rollo se mit à rire.

— Ça me semble une bonne idée.

Elle se leva.

— On se retrouve à 16 heures, continua-t-elle, moi, je vais parler d'abord avec le commandant de la Capitainerie et puis je retourne à la Garde des Finances pour mettre tout au point.

Montalbano envia ces yeux qui allaient voir Laura.

Dès qu'elle fut sortie, il appela Fazio.

— Assieds-toi.

Puis il vit que Fazio faisait sa tête du jour des morts.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Mais quand vous m'avez dit que nous devrions peut-être arrêter Augello, vous galéjiez ?

— Non ?

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Écoutez, entre le *dottor* Augello et moi, il n'y a pas une grande sympathie, mais je ne crois pas que ce soit une pirsonne...

— Nous devons l'arrêter dans son propre intérêt.

Fazio écarta les bras, résigné.

— Où ? demanda-t-il.

— Sur le port. Et vous devez faire le plus de bruit possible.

— Mais vous ne pouvez pas l'arrêter personnellement ? Ici, au commissariat ? Sans faire tout ce scandale ? Quoi qu'il ait fait, cet homme mérite...

— Si tu me laisses parler, je vais t'expliquer pourquoi et comment il faut l'arrêter.

Mimi Augello réapparut sur le pont du *Vanna* peu après 18 heures. Le commandant Sperli l'accompagnait. Mimi descendit l'échelle de coupée, le commandant resta à bord.

Dès qu'il mit les pieds sur le quai, Augello sortit de sa poche un mouchoir et se moucha. Puis il commença à marcher vers sa voiture.

Il n'avait pas fait trois pas qu'une voiture de la police, sirènes hurlantes, lui coupa la route dans un grand bruit de freins.

Très rapide, Mimi bondit en avant, contourna la voiture et se mit à courir comme un fou vers la porte nord du port.

Entre-temps, Fazio et Gallo étaient sortis, revorbers à la main et ils se lancèrent derrière lui.

— Stop ! Police ! cria à un moment Fazio.

Et vu que l'autre continuait à courir comme s'il n'avait rien entendu, il tira un coup de feu en l'air. Mimi continua sa course.

À ce moment, le garde des Finances qui se trouvait à la porte nord, dès que Augello fut à portée, pointa sur lui son mousqueton :

— Arrêtez-vous ou je tire !

Augello fut terrifié.

Ignorant que c'était du théâtre, une comédie, ce type était capable de lui tirer dessus pour de bon. Il s'arrêta d'un coup et leva les mains.

— *Dottore*, vous ne pouviez pas courir moins vite ? lui demanda Fazio, hors d'haleine, tandis qu'il lui passait les menottes.

Augello se refit le chemin jusqu'à la voiture de police entre Fazio et Gallo. Tout l'équipage de l'*As de Cœur*, alerté par le coup de feu et les cris, se trouvait maintenant sur le pont à le regarder passer. Les spectateurs du *Vanna*, en revanche, n'étaient que deux : M<sup>me</sup> Giovannini et Sperli. Mais ça suffisait.

— Sainte Mère ! dit Mimi, le souffle court, à Montalbano qui n'était pas descendu de la voiture. Ce garde des Finances, il m'a foutu une trouille terrible !

Au bureau, Rollo était déjà là. Le commissaire la présenta à Augello et à Fazio en expliquant ses fonctions.

Puis Mimi se tourna vers Montalbano :

— Mais toi, aujourd'hui, tu es monté sur le *Vanna* ?

— Oui. Je voulais faire en sorte de les rendre nerveux pour qu'à 17 heures quand tu serais arrivé...

— Tu as réussi ton coup ! Tu parles s'ils sont devenus nerveux ! Livia...

Ça lui avait échappé ! Il se bloqua, rougit, jeta un coup d'œil à Rollo qui lui sourit, aimable.

— Ne vous inquiétez pas.

— M<sup>me</sup> Giovannini, à un certain moment, a dit à Sperli qu'elle était certaine que tu avais tout compris et qu'il ne fallait pas te laisser le temps d'agir ! Mais qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Comme par hasard, j'ai fait voir à Sperli que j'avais en poche les papiers du Kimberly Process, dont tu m'avais parlé. Et eux, ils ont dû croire que j'en savais plus qu'en réalité... Mais dis-moi ce qui s'est passé.

— Ben, dès que je suis arrivé, la Giovannini, très agitée, m'a communiqué qu'ils avaient changé d'avis.

— Ils ne t'embauchaient plus ?

— Non, c'est mon emploi qui changeait, mais juste momentanément.

— C'est-à-dire ?

— Je devais porter une valise à Paris en suivant une certaine route qu'ils devaient m'expliquer cette nuit, peu avant le départ. Ils ont l'intention de larguer les amarres à l'aube. Une fois la valise remise à qui de droit, je devais prendre un avion et arriver en Sierra Leone.

— Et toi ?

— J'ai dit que j'étais d'accord.

— Quelle excuse tu as trouvée pour descendre ?

— Que je devais venir au commissariat retirer le passeport parce le bureau fermait à 18 heures.

— Ils ont spécifié s'il s'agit d'une valise ou d'une mallette ? demanda le commissaire Rollo.

— Oui. Une valise plutôt grande et lourde dont je pourrais ensuite transvaser le contenu dans deux valises plus petites.

M<sup>lle</sup> Rollo émit un petit sifflement entre ses dents serrées.

— Ils ont évidemment mis dans une seule valise les diamants qui étaient dans les deux embarcations. Et ils ont l'intention de se servir du *dottor* Augello à la place de Lannec, c'est clair. Mais... ils allaient lui confier un transport d'une valeur immense... une valise de diamants bruts... sans aucune garantie. Ça me semble bizarre.

— Un instant, dit Mimi. M<sup>me</sup> Giovannini m'a dit que je devrais partir pour Paris demain matin. Une voiture viendrait me prendre, avec une autre personne en plus du chauffeur.

— Donc, le voyage, vous l'auriez fait tout le long en voiture ?

— Oui.

— En conclusion, dit M<sup>lle</sup> Rollo, nous avons la certitude que les diamants sont encore à bord. Il est nécessaire d'agir tout de suite.

Elle regarda sa montre. Il était 19 h 15.

— Maintenant, je vais vous dire comment nous devons agir.

## DIX-HUIT

À 20 heures précises, comme il y avait encore assez de lumière, une voiture de la Capitainerie allait s'arrêter au pied de l'échelle de coupée de l'*As de Cœur* et un officier, sous un prétexte quelconque, monterait à bord pour voir combien d'hommes d'équipage étaient présents et le communiquer par mobile au commissaire Rollo.

Laquelle dirigerait l'opération depuis son auto garée sur le quai, assez loin pour ne pas être vue mais assez près pour voir. L'information que l'officier devait donner était importante parce que tous ceux de l'*As de Cœur* avaient, au minimum, déjà tué deux personnes et que c'étaient des criminels capables de tout. Il n'était pas nécessaire de faire de même avec le *Vanna*, puisque les personnes impliquées dans le trafic n'étaient que trois, Giovannini, le commandant Sperli et le vieil Alvarez.

Le nombre de personnes présentes à bord, le commissaire Rollo à son tour le communiquerait aussitôt à Montalbano qui serait dans la première des deux voitures du commissariat, avec Gallo au volant. En tout cas, dans les deux voitures, Fazio commandant la deuxième, il y avait quatre policiers.

Les deux voitures devraient arriver à l'intérieur du port en passant par l'entrée nord, à très grande vitesse, mais sans sirène, et s'arrêter, la première à la hauteur de l'*As de Cœur*, la deuxième à la hauteur du *Vanna*. Les hommes sortiraient en courant, armes à la main, grimperaient à bord comme de vrais pirates et devraient s'emparer des deux embarcations.

Plus ils les prenaient par surprise, et mieux c'était.

Le rôle le plus difficile revenait donc à la première voiture, qui était celle qui devrait s'occuper du bateau de croisière. Ils rencontreraient probablement quelque résistance.

Une fois toutes les personnes à bord immobilisées, le commissaire Rollo appellerait la Garde des Finances, déjà prête à l'entrée nord, pour l'envoyer à la recherche de la grosse valise de diamants bruts.

Mais Montalbano, ne sachant comment la partie allait finir, avait chargé Augello, avec deux hommes, de faire pendant ce temps le tour des tavernes de Vigàta avec ordre d'arrêter tout marin du *Vanna* ou de l'*As de Cœur* rencontré.

Tous, même ceux qui de l'avis de Rollo n'étaient pas impliqués. Il valait mieux les mettre en sûreté en attendant.

Sur le papier, tout cela devrait fonctionner à la perfection.

Mais Montalbano, à chaque minute qui passait et au fur et à mesure qu'approchait le moment décisif, sentait croître en lui une grande nervosité. Et comme il en ignorait le motif, il s'agitait dans la voiture et soufflait comme s'il manquait d'air.

Ils étaient quatre, Gallo à côté de lui et, derrière, Galluzzo et un jeune agent vif d'esprit, Martoranfli. Il avait en poche son pistolet tandis que les trois autres étaient armés de mitraillettes. Gallo gardait le moteur allumé et prêt à démarrer comme pour une course de Formule 1.

Montalbano ouvrit la portière.

— Vous voulez descendre ? demanda Gallo, étonné.

— Non. Je veux me fumer 'ne cigarette.

— Alors, il vaut mieux que vous fermiez la portière et que vous baissiez la glace. Si je dois partir...

— Bon, bon, dit le commissaire, renonçant à fumer.

À un moment, son mobile sonna.

— Le lieutenant Belladonna est maintenant montée à bord du bateau de croisière, communiqua Rollo.

Laura ! Sainte Mère, il n'avait pas pînsé qu'ils la feraient intervenir.

Mais pourquoi justement elle ?

— Qu'est-ce que vous avez dit ? demanda Gallo.

Et si ces criminels réagissaient mal ? Et s'ils lui faisaient du mal ? Et si...

— Qu'est-ce que vous dites ? insista Gallo.

— Que le... que la... que la la... balbutia-t-il. Mais putain ! Mais quelle pînsée à la con !

Le commissaire était tellement furieux que Gallo s'écrasa et ne se hasarda plus à poser de questions.

Mais comment faisaient-ils pour envoyer dans une entreprise aussi périlleuse une jeunette comme Laura ? Ils étaient dingues, ou quoi ?

Le portable sonna de nouveau.

— Ils sont cinq à bord, deux aux moteurs et trois sous le pont, mais le lieutenant...

Montalbano n'en écouta pas davantage.

— En avant !

Il cria si fort que son cri l'assourdit lui-même, en plus des trois autres occupants de la voiture. Tandis que Gallo partait sur les chapeaux de roues, il regarda dans le rétroviseur : la voiture de Fazio suivait, quasiment collée à eux.

Rollo avait calculé que, pour arriver depuis l'entrée nord jusqu'au bateau, il leur faudrait moins de quatre minutes, mais Gallo s'était mis à rire en disant que lui, il mettrait moitié moins. Rollo avait aussi adécidé que, pour ne pas donner l'alerte, on laisserait libre le trafic portuaire.

Le résultat fut qu'à la seconde où la voiture de Montalbano, jaillissant de la ruelle où elle était cachée, arriva à l'entrée nord, elle se retrouva bloquée par un poids lourd.

Le chauffeur était descendu et montrait un papier au garde des Finances.

Montalbano en perdit quasiment la vue.

En un tournevire, jurant et blasphémant, il ouvrit la portière, sauta au-dehors et, prenant le passage piétonnier, se mit à courir vers l'*As de Cœur*.

Et aussitôt, au loin, il vit une chose qu'il n'aurait pas voulu voir.

Un marin du bateau de croisière venait d'enlever l'amarre de la bitte et remontait à bord. Et ce bruit sourd et continu qu'il entendait, était-ce le grondement de son sang ou bien celui des puissants moteurs de l'*As de Cœur* ?

Il accéléra sa course autant qu'il pouvait, éprouvant une grande douleur au flanc.

Sans savoir comment, il s'aretrouva en haut de la passerelle qui avait été abandonnée sur le quai. Le pont du bateau était à sa hauteur mais déjà à plus d'un mètre et demi de distance. Ils s'enfuyaient.

Il ferma les yeux et sauta.

Il comprit qu'il avait le pistolet en main, sans savoir quand il l'avait sorti de sa poche. Il agissait d'instinct.

Il atterrit à la poupe, complètement à découvert. Le premier projectile qu'on tira de la cabine lui passa près de la tête. Il réagit par deux coups tirés au hasard, à la va-comme-je-te-pousse, vers la timonerie, tandis qu'en courant il allait se cacher derrière un gros rouleau de corde. Mais comme abri, ça ne servait pas à grand-chose.

Il s'aperçut qu'il était tout près de l'écouille conduisant au carré.

Il devait y arriver. De la cabine, on lui tira encore dessus, mais comme le bateau, en raison de la vitesse qu'il était en train de prendre, tanguait, il était difficile de viser.

Alors le commissaire, tirant trois coups l'un après l'autre, fit un grand saut et se retrouva à dégringoler une échelle qui conduisait sous le pont.

Il se releva et s'apayala.

Devant lui, collée contre une paroi, Laura le fixait en silence, les yeux écarquillés de peur.

Mais pourquoi était-elle encore à bord ?

Un instant, il se noya dans le bleu céleste de ses yeux.

Cet instant suffît à l'homme qui se trouvait derrière lui pour lui coller la pointe d'un canon de revolver dans le dos.

— Si tu bouges, je te tue, dit une voix avec un léger accent français.

Ce devait être Petit, le secrétaire de Zigami.

Lequel ignorait cependant de quel courage désespéré les yeux de Laura avaient armé Montalbano.

Sans que son corps n'esquisse le moindre mouvement pour se retourner, le pied gauche du commissaire se releva de sa propre initiative et frappa non seulement avec force mais avec férocité les burnes du Français qui, en gémissant, se plia en deux, laissant tomber l'arme à terre. Par sécurité, le commissaire lui balança un autre coup de pied en plein visage. L'autre s'écroula.

Puis, d'un bond, Montalbano fut à côté de Laura, la poussa par les épaules jusqu'au pied de l'échelle. Il se pencha pour prendre le pistolet lâché par le Français. Maintenant, il pouvait tirer sans économiser les munitions.

— Moi, je monte en haut de l'échelle et je me mets à tirer sur la cabine de pilotage. Au premier coup de feu, tu cours sur le pont et tu te jettes à l'eau. Mais sur le côté : tu dois éviter les hélices. Tu as compris ?

Elle fit oui de la tête. Puis, avec un grand effort pour parler, demanda :

— Et toi ?

— Je me jette à ta suite. J'y vais.

Mais elle lui posa une main sur le bras. Alors Montalbano comprit. Il se pencha en avant et déposa un très léger baiser sur la bouche de la jeune femme.

Puis il rampa le long des six marches et commença à tirer. Laura passa à côté de lui, il ne la vit plus. Mais de la cabine, ils répondaient à ses tirs et il n'y avait pas une seconde à perdre.

Il se releva, bondit qu'on aurait dit un kangourou pour rejoindre le garde-fou, l'enjamba, se jeta dans l'eau.

Tout de suite, il s'aperçut que Laura n'était pas alentour parce que ces quelques secondes entre les deux sauts avaient suffi : la forte vitesse du bateau avait mis entre eux une grande distance.

En plus, la nuit était tombée. Mais, en se basant sur les lumières qu'il voyait dans le lointain, il comprit qu'il était au beau milieu du port.

Lâchant les armes qui ne lui servaient plus, il retira veste et chaussures et se mit à nager à contresens du sillage blanc du bateau.

Il appela fort :

— Laura ! Laura !

Silence. Pourquoi ne répondait-elle pas ? Peut-être que son violent plongeon dans l'eau l'avait étourdie ?

Il allait l'appeler de nouveau, quand soudain, à l'entrée du port, s'éleva un grand bruit de mitraille. On aurait dit une véritable bataille navale.

Le bateau cherchait sûrement à forcer le blocus des gardes-côtes pour gagner la haute mer.

Et tout à coup, il y eut une très forte explosion et sur l'eau tout autour brillèrent les reflets rougeâtres d'un grand incendie.

Adieu *As de Cœur*, pensa-t-il. Peut-être avait-il été touché au niveau des réservoirs de carburant.

Et ce fut justement grâce à cette lumière en mouvement continu sous laquelle l'eau même paraissait changée en flamme, que Montalbano vit, à une vingtaine de mètres, le corps de Laura qui flottait, agité seulement par les vagues légères.

La terreur qu'il ressentit ne l'empêcha pas de se mettre à nager vers elle de toutes ses forces.

« *O Signuri*, Oh Seigneur... je t'en prie. Seigneur... »

Il priait ? Il ne le savait pas, et s'il était vrai qu'il priait, cela lui arrivait pour la première fois de sa vie.

Il la rejoignit, elle avait les yeux ouverts, comme pour contempler les premières étoiles au ciel, et respirait à peine, la bouche grande ouverte.

Et elle ne comprit pas que Montalbano était à côté d'elle et la tenait hors de l'eau, un bras passé sous ses épaules.

Et ce fut la main de ce bras-là qui toucha l'horrible blessure qui avait déchiré les chairs de Laura.

Ils avaient dû l'atteindre quand elle avait sauté à la mer.

Mais l'important était qu'elle respire encore, et donc il fallait l'emmener tout de suite à terre.

Il plongea sous l'eau, glissa sous le corps de la jeune femme et puis ré-émergea.

À présent, ils étaient épaule contre épaule et Montalbano, du bras gauche la tenait fermement contre lui tandis qu'il commençait à nager avec son bras libre et ses pieds.

Mais moins de cinq minutes plus tard, un phare l'éclaira, le moteur d'un bateau maintenu à bas régime bourdonna près de lui, et il entendit la voix de Fazio :

— *Dottore*, lâchez-la. On va la prendre, nous, le lieutenant.

Plus tard, au commissariat, il changea de vêtements et mit les chaussures que Gallo était allé lui prendre à Marinella. De la bouteille de whisky qu'il se fit acheter par Catarella, il avala la moitié avant qu'arrive, heureuse et triomphante, le commissaire Rollo.

Félicitations, commissaire. Grâce à votre courage...

Ceux de l'*As de Cœur* sont tous morts dans l'explosion.

*Pourquoi est-ce qu'ils ne l'ont pas laissé monter dans l'ambulance avec Laura ?*

La valise contenant des diamants bruts a été retrouvée par la Garde des Finances. M<sup>me</sup> Giovannini, le commandant Sperli et Alvarez ont été arrêtés.

*Elle souffrait beaucoup ? Ils y arriveraient, à la sauver ?*

Le coup que nous avons infligé au trafic de diamants de conflit a été très dur. Ils ne se reprendront pas si facilement.

Dans mon rapport à l'ONU, je mettrai en évidence votre précieuse contribution, commissaire.

*Elle avait voulu qu'il lui donne un baiser. Peut-être pressentait-elle ce qui allait lui arriver ?*

Demain, à la Questure, nous tiendrons une conférence de presse.

*Comme elle l'avait regardé quand elle l'avait vu apparaître sur l'As de Cœur !*

Ça ne pouvait pas mieux se passer.

*Vraiment ? Pas mieux ? Pas mieux pour qui ?*

Il sortit du commissariat à minuit passé.

Durant toutes ces heures, il avait ouvert la bouche en tout et pour tout trois ou quatre fois pour répondre aux questions. Fazio devait s'être aperçu qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond chez lui et lui lançait de temps en temps des regards.

De son côté, des questions, il n'en avait posé que deux au commissaire Rollo.

— Mais tu le savais, que le lieutenant Belladonna était restée à bord ?

— Bien sûr ! Et de fait, je te l'ai dit !

Vrai, c'était. Maintenant, il se l'arappelait. Elle avait commencé sa phrase par « mais le lieutenant... » et il n'avait pas écouté la suite.

La deuxième question fut :

— Et tu aurais fait tirer sur le bateau en sachant qu'il y avait le lieutenant dedans ?

— Non. J'ai dit d'abord aux gardes-côtes de ne pas ouvrir le feu, même si ça signifiait qu'ils s'enfuyaient. Mais tu as tout résolu. Et quand je vous ai vus vous jeter à la mer, c'est là seulement que je leur ai dit de tirer.

Non il ne pouvait pas s'en aller à Marinella sans avoir de nouvelles de Laura. Il prit la voiture et s'adiregea vers Montelusa.

À cette heure, au 'pital, on ne pouvait pas entrer, mais peut-être réussirait-il à obtenir quelque chose de querqu'un aux urgences.

Mais à peine entré, il comprit que ce n'était pas une bonne idée. Un car rempli de touristes était tombé dans un précipice et il y avait une trentaine de blessés qui avaient besoin de soins urgents.

Il sortit des urgences, découragé. Il se dirigeait vers le parking où il avait laissé sa voiture quand il entendit qu'on l'appelait. Il se retourna, c'était Mario Scala, un de ses collègues de l'Antimafia.

— Salut, Salvo. Tout à l'heure, à la Questure, j'ai entendu parler de tes exploits. Mes félicitations. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je voulais avoir des nouvelles d'un lieutenant de la Capitainerie, Belladonna, une femme qui...

Sa gorge se dessécha et il ne put en dire davantage. Il réussit seulement à demander :

— Et toi ?

— Moi, j'ai un repenti, un collaborateur de justice hospitalisé ici sous un faux nom. Mais je ne suis pas tranquille et de temps en temps, je viens le voir... Comment tu as dit qu'elle s'appelle, ton lieutenant ?

— Belladonna.

— Attends-moi là.

Il revint au bout d'une dizaine de minutes, quand Montalbano avait déjà fumé cinq cigarettes à la file.

Mario Scala avait une expression très sérieuse.

— Ils l'ont opérée d'urgence. Elle est arrivée vivante à l'hôpital par miracle, elle avait perdu trop de sang. Maintenant, elle est en réanimation.

— Mais elle va s'en sortir ?

— Ils l'espèrent. Mais c'est très grave.

Comme le parking était presque désert, il entra dans sa voiture, démarra et se rangea de manière à bien voir l'entrée principale du 'pital. Dans la boîte à gants, il avait deux paquets neufs de cigarettes.

Il pouvait y passer la nuit. Et il la passa.

De temps en temps, il sortait de la voiture, marchait, observait la façade du 'pital et puis remontait dans le véhicule.

Puis, aux premières lueurs de l'aube, il vit sortir un homme en uniforme qui se mit aussitôt à parler

dans son portable. Il l'areconnut.

C'était le litenant Garrufo !

Il sauta hors de la voiture et courut jusqu'à lui, lui écarta violemment la main qui tenait le portable :

— Comment va Laura ?

L'autre allait réagir violemment mais heureusement, il le reconnut tout de suite.

— Ah, c'est vous ? Un moment.

Il se recolla le mobile à l'oreille.

— Je te rappelle.

— Comment va-t-elle ? arépéta Montalbano.

Garrufo avait son uniforme froissé et le visage de quelqu'un qui n'a pas fermé l'œil de la nuit.

Il écarta les bras et Montalbano sentit son cœur mourir.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, commissaire ? Elle est vraiment mal partie. J'ai passé la nuit à côté d'elle. Quand on l'a conduite en salle d'opération, je suis resté dans le couloir à attendre. Avant l'intervention, elle a eu un moment de lucidité. Puis plus rien.

— Elle a réussi à dire quelque chose ?

Et là, il sembla à Montalbano que le litenant, d'un coup, paraissait un peu embarrassé.

— Oui. Elle a répété deux fois un prénom.

Il hésita un instant avant de demander :

— Vous vous appelez Salvo, pas vrai ?

Au ton employé, ce n'était pas une question mais une affirmation. Le silence tomba. Puis Garrufo dit :

— Nous avons averti le fiancé. Il ne pourra pas venir, il ne se sent pas de demander une permission.

En un éclair, il lui revint à l'esprit que dans son rêve Livia non plus n'avait pas voulu venir à son enterrement. Mais quel rapport ? Qu'est-ce que c'était que cette pensée ? Peut-être était-ce l'effet de la fatigue ? Ça, c'était un rêve et...

— Le chef de service m'a dit qu'il trouve très très bizarre la manière dont Laura ne collabore pas.

— Comment ça ?

— Il dit que, s'agissant d'une femme aussi jeune, instinctivement, le corps devrait réagir, collaborer, même au niveau inconscient... Et en fait... Ben, j'y retourne.

Elle ne veut pas réagir, elle ne veut pas collaborer à son sauvetage, pinsa Montalbano tandis qu'il s'adiraigeait vers la voiture, un nœud dans la gorge et le cœur serré comme un poing, parce que peut-être elle a fait un choix. Ou plutôt, elle veut se retirer de tout pour ne pas avoir à choisir.

Une petite heure plus tard, la portière à côté de lui s'ouvrit et querqu'un entra dans la voiture et s'assit.

Il ne bougea pas pour voir qui c'était. À présent il n'arrivait plus à lever les yeux de l'entrée de l'hôpital.

— J'étais allé vous chercher à Marinella. Mais vosseigneurie n'y était pas. Alors, j'ai compris que je vous trouverais ici et je suis venu, dit Fazio.

Il ne répondit pas.

Au bout d'une demi-heure, il vit sortir Garrufo.

Le lieutenant marchait plié en deux, il se tenait le visage et pleurait.

— Ramène-moi chez moi, dit Montalbano à Fazio.

Il rejeta la tête contre le dossier et ferma enfin les yeux.

---

[1] *Onorevole*, « honorable », est le titre utilisé pour désigner les députés. (Toutes les notes sont du traducteur.)

[2] Garruso : « pédé » en sicilien.

[3] « Belladonna », nom de famille assez répandu, signifie littéralement « belle femme ».

[4] Caponata : ratatouille sicilienne sans courgette mais avec du céleri et des câpres, relevée de vinaigre ; pâtes à la Norma : avec de la poitrine, des aubergines frites et de la ricotta salée, aux « brocolis » signifie au chou-fleur blanc avec des pignons, des raisins et un peu d'anchois.

[5] Pâtes au four accompagnées d'aubergines frites, de sauce tomate, de viandes diverses, de saucisse, de fromage cacciocavallo, d'œuf dur, etc. : chaque famille sicilienne a sa recette (voir M. Loria et S. Quadruppani, *À la table de Yasmina*, Métailié, 2009).

[6] Voir *La Piste de sable*, chez le même éditeur.

[7] Rappelons qu'en Italie, les « demi-chaussettes » qu'aiment les hommes français (c'est-à-dire ne couvrant pas le mollet et laissant apparaître la peau généralement poilue au bas du pantalon) sont le comble du mauvais goût.

[8] Héros piémontais qui, par son sacrifice, permit à Turin lors du siège de 1706, de résister victorieusement à l'ennemi 'français.

# Table of Contents

[UN](#)  
[DEUX](#)  
[TROIS](#)  
[QUATRE](#)  
[CINQ](#)  
[SIX](#)  
[SEPT](#)  
[HUIT](#)  
[NEUF](#)  
[DIX](#)  
[ONZE](#)  
[DOUZE](#)  
[TREIZE](#)  
[QUATORZE](#)  
[QUINZE](#)  
[SEIZE](#)  
[DIX-SEPT](#)  
[DIX-HUIT](#)